

2

ÉTUDES

DE MYTHOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE GRECQUES

D'ATHÈNES A ARGOS

PAR

ALEXANDRE BERTRAND

Ancien membre de l'École Française d'Athènes.



RENNES

IMPRIMERIE DE CH. GATEL ET C^{ie},

ruo du Champ-Jacquet, 25.

1858

Bibliothèque Maison de l'Orient



073323

Ces études ont été presque complètement écrites en Grèce, pendant le séjour de deux ans que l'auteur y a fait comme membre de l'École française d'Athènes. Elles étaient destinées dans sa pensée à servir de matériaux à un travail plus considérable, dont des occupations d'une autre nature l'ont détourné jusqu'ici. Il a cru néanmoins pouvoir en donner communication à ses savants confrères de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine. Plusieurs d'entre eux, d'une extrême bienveillance, lui en conseillèrent la publication immédiate. Le *Journal de Rennes* n'a pas craint d'offrir à ses lecteurs ces pages arides et remplies de termes peu familiers aux gens du monde. Ce petit volume est la réunion des articles qui y ont été successivement publiés. S'il peut inspirer à quelques-uns le goût de ces recherches

si attrayantes quand on les poursuit avec persévérance, ou s'il vient en aide, même dans une faible mesure, aux hommes éminents qui, habitués à pénétrer le sens de textes obscurs, n'ont pas eu l'avantage inappréciable de les étudier sur les lieux, il aura été utile à la science dans la mesure des forces de l'auteur, qui n'en demande pas davantage.

Rennes, 14 août 1858.

ÉTUDES

de

MYTHOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE GRECQUES

D'ATHÈNES A ARGOS.

*Eleusis, Mégare, Épidaure, Calaurie, Trezène, Tyrinthe,
Mycènes, Némée, Argos.*

CHAPITRE PREMIER.

D'Athènes à Eleusis. — Les mystères de Cérés.

I. *La plaine d'Athènes.* — Tous les historiens, tous les voyageurs ont parlé de la stérilité de l'Attique. Supposons-nous, un instant, placés sur une des éminences qui conservent encore aujourd'hui les dernières ruines d'Athènes, aussi loin que se porte la vue s'étend une vaste plaine, accidentée seulement par quelques légères collines, sans un seul cours d'eau apparent, et sans autre verdure qu'un maigre petit bois d'oliviers qui s'allonge comme une bordure noire de la mer à Athènes.

A peine aperçoit-on çà et là le toit de quelque maison et quelques champs cultivés. Une ceinture de rochers arides, des mousses sèches et des bruyères sont tout ce qui frappe les regards; et cependant, malgré cette aridité, malgré cette nudité complète, la plaine d'Athènes est peut-être la plus belle et la plus imposante de la Grèce.

Chaque pays a son caractère particulier et sa beauté originale : ici, la nature emprunte à la clarté du ciel, aux lignes des montagnes, aux teintes nuancées du sol, un charme inexprimable, dont on ne se lasse jamais. La lumière donne pour ainsi dire de la vie à toute cette nature morte, elle lui prête à chaque heure du jour un aspect nouveau. Les teintes sombres des mousses et des bruyères qui se détachent sur la terre grise, semblables aux ombres que font les nuages en passant dans un ciel serein, ajoutent à l'originalité du paysage : on aime ces tons foncés et mats à côté de l'éclat des rochers (1); les couleurs sont tranchées, et cependant s'harmonisent; rien ne réveille dans l'esprit les idées de dévastation. Il semble que l'Attique soit faite pour être ainsi, et que plus d'ornement la déparerait.

A l'Est s'élève l'Hymette (2) dominant Athènes, et s'allongeant vers le Nord comme pour rejoindre le Pentélique.

Au Nord, le Pentélique, formant le fond du

(1) C'est du Pentélique que l'on extrayait les marbres dont sont bâtis les monuments de l'acropole d'Athènes.

(2) A son plus haut point, l'Hymette a 1,027 mètres de hauteur.

tableau, étend ses larges flancs, semblable à un aigle aux ailes déployées (1).

Plus élevé que l'Hymette, le Pentélique l'est moins que le Parnès (2), qui, tournant insensiblement vers l'Ouest ses contre-forts sillonnés de ravins, échappe aux regards, en fuyant vers Eleusis, derrière la petite chaîne de l'*OEgialé*.

Plus bas et plus rapproché, à peu près parallèle à l'Hymette, l'*OEgialé* pose le pied de ses dernières collines dans le golfe de Salamine.

Quatre montagnes élevées et belles de formes, l'Hymette à l'Est, le Pentélique au Nord, à l'Ouest le Parnès et l'*OEgialé*, si rapprochées qu'elles se confondent presque, enveloppent donc la plaine, qui n'est ouverte que du côté de la mer. Toutefois, l'œil distingue facilement à l'inclinaison du flanc des montagnes, à leur abaissement aux points de réunion, l'entrée de trois passages assez larges et assez commodes, dans trois directions différentes.

L'un s'ouvrant au N. E., du côté de Sunium, entre l'Hymette et le Pentélique.

Un autre au Nord, entre le Pentélique et le Parnès, dans la direction d'Oropos et de Chalcis.

Le troisième à l'Est, entre le Parnès et l'*OEgialé*, dans la direction de Thèbes (3).

II. *La voie sacrée et le Céphise*. — La grande route de Thèbes ne suit pourtant pas cette voie.

(1) Les Grecs modernes l'appellent l'aigle, *aétos*.

(2) Pentélique, 1,110 mètres; Parnès, 1,413.

(3) C'est là qu'était la petite forteresse de Phylé, d'où partit Thrasybule pour délivrer Athènes.

Inclinant un peu à gauche vers Eleusis, elle passe plus près de la mer, à travers une gorge étroite, mais très-abaisée de l'OEgialé, qui se relève ensuite une dernière fois avant de se perdre dans les eaux bleues du golfe, formant ainsi un défilé par lequel devait nécessairement passer la route antique comme la route moderne. D'un côté s'élève le mont Icare, de l'autre, croit-on, le mont Corydalos : en s'acheminant vers Eleusis, on foule donc le sol de l'ancienne voie sacrée (1).

Pendant deux heures de marche environ, la route est droite et régulière, quoiqu'un peu étroite, comme les routes bien entretenues de nos communes. Elle suit jusqu'aux montagnes un ravin presque insensible, mais qui suffit pour limiter la vue à quelques champs de distance de chaque côté; à peine a-t-on quelques échappées sur Munychie et sur Phalère (2) : la route est donc assez monotone et assez maussade. Le bois d'Oliviers et le Céphise que l'on traverse trois fois sur de petits ponts de pierre sont bien vite oubliés, et l'on ne conserve que l'impression d'une route sèche, sans ombrage et sans vue. Aussi les promeneurs d'Athènes la délaissent-ils pour la route plus découverte, mais aussi peu ombragée, qui se dirige au Nord.

Le Céphise, au point où on le traverse, n'est plus aujourd'hui qu'un grand ruisseau. Il faut remonter à une ou deux lieues au-dessus d'Athènes

(1) Paus., Att., 1.

(2) Deux petits ports qui touchent le Pirée, et dont les falaises sont un peu plus élevées.

pour lui trouver quelque caractère. Son lit est alors plus encaissé; il est bordé, comme au temps de Sophocle, de narcisses et de lauriers roses; on peut même entendre chanter le rossignol sur ses bords, et réciter sans trop de désenchantement le chœur d'Œdipe (1).

« Là, de nombreux rossignols à la voix mélodieuse gazouillent dans de fraîches vallées, cachés sous le lierre touffu et sous le feuillage de mille arbres chargés de fruits, dont le soleil ne perce jamais l'ombre épaisse, et que n'insulte jamais le souffle des vents glacés. Là, fleurit chaque jour sous la rosée céleste le narcisse au calice gracieux, antique couronne des grandes déesses. »

Plus près d'Athènes, et justement à la hauteur de la route d'Eleusis, les eaux du Céphise sont détournées en mille canaux pour l'arrosage des vignes : et le fleuve va se perdre, ainsi épuisé, dans les sables de Phalère. Mais rien n'empêche de croire que, mieux entretenu et resserré dans son lit par des remblais et des digues, il ait autrefois complètement mérité les éloges des poètes. On trouve encore aujourd'hui des pierres helléniques, qui semblent avoir appartenu à d'anciens ponts (2).

Il ne reste d'ailleurs jusqu'au défilé aucune trace de ruines.

Au temps de Pausanias (3), cette partie de la

(1) Œdipe à Colone, vers 668.

(2) Le déboisement du Parnès a dû influencer aussi sur le cours du Céphise.

(3) Pausanias travaillait à son ouvrage l'an 174.

voie sacrée avait plus de caractère; elle était toute bordée de tombeaux, comme la voie Appienne à Rome. Les rives du Céphise étaient ornées de statues et de temples, et l'on pouvait admirer dans ces souvenirs accumulés des siècles de singuliers contrastes (1).

C'étaient d'abord de vieux monuments avec des inscriptions à demi-effacées; des colonnes élevées par la reconnaissance ou par un sentiment de dignité nationale; on disait qu'elles remontaient aux temps héroïques.

L'une consacrait le nom de Phitalus, à qui Cérès avait donné le figuier pour prix de l'hospitalité reçue. La maison du pieux Athénien avait été respectée: on la vénérât presque à l'égal d'un temple; plus loin, le tombeau d'Anthémocrates rappelait un acte de déloyauté des Mégariens. Anthémocrates leur avait été envoyé comme héraut, pour se plaindre qu'ils eussent ensemencé une partie du territoire sacré d'Eleusis. Les Mégariens avaient assassiné le héraut, et Athènes lui avait élevé un monument, comme pour protester dans l'avenir contre cette violation sacrilège du droit des peuples.

Après Anthémocrates, Sciron, mort au temps d'Erechthée et fondateur du temple de Minerve Scirade à Phalère; encore un souvenir religieux.

Venaient ensuite des tombes un peu moins anciennes et déjà plus élégantes: à côté d'un joueur de Cithare reposait un médecin célèbre, non loin d'un acteur tragique, que personne, dit Pausanias, n'avait pu surpasser dans son temps.

(1) Pausan., *Att.*, ch. 36 et suivants.

C'était le sentiment des arts, succédant à une superstition naïve.

Mais que dire du plus magnifique, du plus grand de ces monuments, du plus digne d'être vu, dit encore Pausanias? Nous sommes déjà au temps d'Alexandre: les mœurs ont décliné rapidement. Athènes est sur le penchant de sa décadence: c'est le tombeau de Pythionice, courtisane à Corinthe, courtisane à Athènes, qu'un caissier concussionnaire de l'armée macédonienne a épousée, et dont il veut jusqu'au-delà du tombeau honorer les charmes.

Leake (1) a cherché l'emplacement de quelques-uns de ces monuments; mais tant qu'on n'aura pas de données plus positives, tant que de nouvelles fouilles n'auront pas mis à jour quelque inscription ou quelque bas-relief inconnu jusqu'ici, on ne peut arriver qu'à des conjectures bien incertaines.

Dire: il y a ici une chapelle byzantine assez ancienne; les chapelles ont été bâties d'ordinaire à la place des temples, donc il devait y avoir en ce lieu un temple ou au moins un autel, c'est un raisonnement qui n'est peut-être pas sans valeur, mais dont il ne faut user qu'avec beaucoup de ménagements.

Ne nous mettons pas en frais d'hypothèses pour satisfaire une vaine curiosité.

Parmi ces monuments, il en est un cependant dont les indications plus précises de Pausanias font connaître à peu près la place. C'était un autel élevé sur les bords du Céphise, à Jupiter

(1) *Travels in the Moréa*, by William Martin Leake, 1846.

Melichius, près du lieu où Thésée se fit purifier par les descendants de Phitalus du meurtrier de Sinis, son parent. Le héros n'osait se présenter à Athènes souillé de sang, même après n'avoir combattu que pour le salut de la contrée (1).

On a plaisir à trouver ainsi sur toute la route que nous parcourons, d'Athènes à Trézène, les traces du héros. A Eleusis, aux roches Sciro-niennes, à Crommyon, à l'Isthme, à Epidauré, presque partout il avait des autels, ou au moins des lieux consacrés par le souvenir de ses exploits et révéérés par le peuple (2).

Est-ce l'effet de l'imagination? est-ce le sentiment plus vif de la réalité inspiré par la vue des lieux mêmes? Je ne sais : mais on croit beaucoup plus à Thésée, à ses exploits, à toute cette histoire qu'on est tenté quelquefois d'appeler fabuleuse quand on a marché dans les mêmes sentiers que lui, et qu'on s'est convaincu sur le théâtre de ses hauts faits qu'ils n'ont réellement rien qui dépasse de beaucoup les forces humaines.

Il est aussi une réflexion qu'on ne peut s'empêcher de faire : c'est que ces monuments, ces autels, ces traditions dont parle Pausanias, remontaient à une haute antiquité; qu'ils étaient élevés dans des villes rivales, souvent ennemies, et pour lesquelles l'Athénien Thésée était comme un étranger. Le peuple sans doute est crédule,

(1) Les anciens n'osaient même pas implorer les Dieux quand ils étaient souillés de sang.

L'homme souillé de poussière et de sang ne doit point implorer le puissant fils de Saturne. (II., 6, 267.)

(2) Voir Plutarque, Vie de Thésée.

mais une légende ne s'établit pas, ne se perpétue pas pendant des siècles sans s'appuyer sur des faits réels, surtout quand elle a cette étendue à la fois et ce caractère de vraisemblance. Après avoir vu, on relit Plutarque avec un double plaisir : on ne trouve plus dans la vie de Thésée seulement un héros, on trouve un homme!

Le défilé était autrefois fortifié : on a de la peine à retrouver aujourd'hui la trace des murailles. Un monastère en ruines, un des plus vieux, peut-être, que possède la Grèce, bâti probablement sur les ruines d'un temple d'Apollon, le monastère de Daphné (1), où M. Buchon a cru retrouver la sépulture des anciens ducs français d'Athènes, anime un peu le flanc gauche de la montagne.

A droite, un peu plus bas, on peut remarquer des cadres creusés au ciseau dans le roc, et destinés à recevoir des offrandes; une inscription gravée sur le rocher; au-dessous d'un olivier, qui s'est fait jour, on ne sait comment, à travers les pierres, indique que ces lieux étaient consacrés à *Vénus Philé*.

III. *Scaramanga*. — Mais laissons ces rochers nus à droite et à gauche; levons les yeux : devant nous s'arrondit la baie de Scaramanga, mollement baignée par les flots que lui renvoient les côtes de Salamine; à l'extrémité, Eleusis apparaît comme un point blanc, et le golfe entier semble un grand lac fermé par les côtes sinueuses de l'île.

(1) Lord Elgin a trouvé des chapiteaux ioniques engagés dans les murs du cloître; il les a fait transporter à Londres.

C'est là que se tenait la flotte grecque lorsque Xercès se présenta pour l'attaquer.

Cette mer presque toujours paisible, les hautes montagnes de Mégare qui s'élèvent dans le fond, la plaine d'Eleusis, laquelle, s'étendant à droite, se déploie davantage à mesure qu'elle s'éloigne de l'œil, sont, au soleil couchant surtout, un ravissant spectacle (1). La mer, le ciel, les montagnes se colorent successivement des teintes les plus vives : l'horizon est comme embrasé, jusqu'à ce que le soleil, disparaissant entièrement derrière ces masses de rochers qui semblent, par un singulier effet de perspective, se rapprocher en même temps, ne laisse plus derrière lui qu'une teinte violette et douce, qui prépare lentement l'œil à l'obscurité de la nuit; aucun trouble, aucune hésitation, si je puis dire, dans la succession de ces phénomènes; une pureté, une limpidité sans exemple est l'étonnant privilège du climat de la Grèce, mais surtout du ciel de l'Attique.

Je ne parlerais pas de ces beautés naturelles, si ce n'était, comme dans nos pays, qu'un accident heureux, une bonne fortune de voyageur; mais tous les soirs en été, le soleil se couche avec la même splendeur, et ce ne serait pas donner une idée exacte d'un voyage en Grèce, que de passer sous silence ces merveilleux effets de la nature qui délassent de bien des fatigues, et souvent de bien des ennuis; il faut se répéter à chaque instant, qu'en Grèce, le ciel, la mer, les montagnes, sont presque tout.

(1) On va d'Athènes à Scaramanga en partie de plaisir, pour voir le coucher du soleil.

De Scaramanga (1) à Eleusis, la route suit les sinuosités du golfe. Elle semble d'abord creusée dans le rocher, dont les racines s'avancent assez profondément dans la mer. Un petit parapet moderne garantit les voitures d'une chute qui pourrait être dangereuse.

En dehors du parapet, du côté de la mer, on voit encore distinctement sur le roc les traces de la route antique, qui serrait, à ce qu'il paraît, la mer de plus près. Les ornières des roues de chars, fortement empreintes dans le marbre usé par le frottement, sont encore très-visibles (2). On retrouve un peu plus loin, mais à droite de la route, d'autres traces semblables. Au premier abord, on hésite à croire; mais quand on a voyagé quelque temps en Grèce, quand on a vu les mêmes caractères se reproduire nombre de fois (3) sur des routes bien connues, pourvu que le roc soit assez dur pour avoir été difficilement entamé par le temps et par les pluies, il est impossible de douter davantage; et l'on se contente d'admirer le talent des anciens, sachant conduire sans crainte leurs chars légers sur des routes qui nous semblent si dangereuses.

IV. *Les Rheti ou courants sacrés.* — Peu à peu les rochers s'écartent pour faire place à la plaine, et l'on marche sur le sable fin; les vagues mouillent presque les pieds des chevaux; on n'est plus

(1) C'est le nom d'un khani, espèce d'auberge située au bas du défilé, sur le bord de la mer.

(2) La route antique s'écartait en cet endroit de la route moderne; elle passait plus près des rochers.

(3) *Manifesta rotæ vestigia cernes.* (Ovide, *Métam.*, II, 133.)

seulement sur la voie sacrée, l'on est sur le territoire sacré d'Eleusis. A droite, en effet, s'étendent deux marais d'eau saumâtre, peu différente par le goût de l'eau du golfe, dans lequel ces marais se déchargent par deux courants bien connus des anciens, embarrassés à diverses époques, et que l'on a dégagés récemment à l'aide de conduits en pierre. L'eau des conduits servait à faire tourner des roues de moulins qui sont détruits.

L'un des lacs était consacré à Cérès, l'autre à Proserpine. C'est ce que les anciens appelaient les *Rheti*, ou courants d'Eleusis. Ils croyaient que l'eau y venait de l'Euripe, et les prêtres de la déesse avaient seuls le droit d'y pêcher (1).

Tout ce qui semblait sortir du cours naturel des choses frappait vivement l'imagination des Grecs. Ignorants des lois de la nature, ils voyaient partout des miracles. Ce lac d'eau salée, ces courants sans sources apparentes, éternellement séparés de la mer par une langue étroite de sable, faible barrière opposée à la force de l'eau dans les temps d'orages, tout cela leur avait fait croire à quelque chose de surnaturel et de divin.

Il ne faudrait pourtant pas trop se hâter d'accuser leur crédulité, quand ils affirmaient que l'eau des *Rheti* était amenée de Chalcis aux lacs sacrés par un chemin souterrain et connu des dieux seuls. Dans ce terrain si volcanique de la Grèce, ces voies souterraines des eaux ne sont pas rares, et il est d'incontestables exemples de fleuves disparaissant dans des gouffres, pour renaître aussi abondants à plusieurs lieues de là.

(1) Pausan., Attiq., 38.

L'explication du phénomène est ici beaucoup plus simple; des faits analogues aujourd'hui, très-bien étudiés, en rendent parfaitement compte (1).

V. *Le champ Thriasien*. — C'est au sortir des *Rheti* que commence la plaine de *Thria* (2) ou champ Thriasien, fort bien arrosé par le Céphise (3) éleusinien, sur les bords duquel Thésée

(1) M. Durocher, le savant professeur de la Faculté des Sciences, explique ainsi l'un d'eux dans un mémoire sur les îles Féroé, *Annales des Mines*, XIX, 3^e livraison, 1844 :

« L'île Sandö est remarquable par l'existence d'un jet d'eau naturel et intermittent. Un peu au N. O. du village Hvalnos, au pied d'une falaise où la mer brise contre les récifs, on voit jaillir une petite colonne liquide du milieu des eaux. Je me suis approché en canot aussi près que me l'ont permis les récifs, et en observant l'intermittence du phénomène, j'ai reconnu qu'il avait lieu au moment où la vague vient se briser sur le rivage; ensuite il y a une interruption de quelques secondes pendant que le flot se retire par suite de son mouvement d'oscillation, et au retour le mouvement ascensionnel du jet d'eau recommence. On peut aisément s'en rendre compte, en concevant que lors du mouvement de flux de la vague l'eau s'engouffre dans une cavité disposée en forme d'entonnoir et présentant une autre issue placée verticalement; si ce conduit sinueux présente un peu d'obstacle au mouvement du liquide lorsque l'eau s'y précipite avec impétuosité, il doit se produire un choc comme dans le bélier hydraulique, et alors une portion de cette eau est projetée par l'orifice vertical et forme un jet assez volumineux qui s'élève jusqu'à 15 ou 18 pieds de hauteur. Comme tout l'appareil est caché au-dessous du niveau de la mer, ce phénomène présente au premier aspect quelque chose de mystérieux. »

(2) Strabon.

(3) Il ne faut pas confondre ce fleuve, comme l'ont fait

tua le brigand Polymédon, surnommé Procruste.

Après avoir traversé la plaine d'Athènes, si aride et si sèche, on est frappé vivement de la fertilité comparative de la plaine d'Eleusis; malgré un hiver des plus rigoureux et tel qu'on n'en avait pas vu depuis vingt ans en Grèce (1), les orges et les seigles, au 17 avril 1850, jour de notre passage, étaient déjà hauts et de belle venue; on comprend facilement que ce soit là que les premiers habitants de ces contrées aient fait l'essai de la culture du blé (2); on ne trouverait peut-être pas d'Athènes à Argos une autre plaine aussi favorable. Ajoutons qu'elle dut être longtemps une des plus tranquilles, étant préservée du côté de l'isthme par les montagnes presque inaccessibles de Mégare, et du côté de l'Attique par l'infécondité même de la contrée, qui, comme le fait remarquer Thucydide, ne pouvait attirer les dévastateurs.

Deux ruines sans importance nous conduisent jusqu'à Eleusis : à droite, de gros blocs de marbre blancs, taillés régulièrement et renversés à terre; c'est le tombeau de Straton, de son épouse et de son fils : une inscription assez bien conservée l'annonce (3). Qu'est-ce que ce Straton? comment

quelques auteurs, avec le Céphise d'Athènes. Celui d'Eleusis était plus rapide. (Pausan., Att., 38.)

(1) Tous les orangers et les citronniers ont gelé dans le Peloponèse; on a été obligé d'en couper une grande partie au pied.

(2) Du temps de Pausanias, on montrait dans la plaine le champ *Rharius*, le premier qui eût reçu des semences et produit des fruits. On n'a aucune donnée sur sa position.

(3) Στράτων, Ισιδοτου Κυδα (θηγαίειος) Πώλλα Μουνατία

ce nom obscur a-t-il surnagé au milieu de tant d'autres plus illustres, qui s'épalaient en beaux caractères sur cette voie sacrée? N'y a-t-il pas là de quoi faire réfléchir à la vanité des gloires mondaines?

A gauche est une voûte de construction romaine, et qui servait probablement à l'écoulement des eaux.

D'Athènes à Eleusis, il y a quatre heures de marche pour un cheval au pas (1).

Ἡράκλεια Ισιδοτος Στράτωνος Κυδαθηγαίειος. Ce sont évidemment des noms romains. Πώλλα (Paula.)

(1) Comme il n'y a dans toute la Grèce que deux ou trois tronçons de routes et qu'il est impossible de mesurer par lieues le chemin qu'on fait dans les montagnes, on compte toujours par heures de marche; on prend pour unité le pas d'un cheval de voyage.

CHAPITRE II.

Eleusis.

Position de la ville moderne et de la ville ancienne, ruines.

I. *Eleusis.* — Eleusis était la ville sainte de l'Attique : la ville des mystères. C'est là que se rendaient, en suivant la voie sacrée, les thesmophories, ces processions célèbres qui précédaient les initiations, et où se déployaient toutes les pompes des cérémonies antiques.

L'enceinte sacrée (*μυστικός σπηλιός*), bâtie sur des plans donnés par Ictinus, l'architecte du Parthénon et du temple de Phigalie, pouvait, dit Strabon, contenir autant de spectateurs qu'un grand théâtre : on sait que les théâtres de la Grèce contenaient, à l'aise, quinze à vingt mille personnes (1).

Les Athéniens n'abordaient qu'avec une crainte respectueuse ces lieux révévés. Eleusis, aujourd'hui, n'a plus rien de ce caractère imposant et sévère. Ses temples sont renversés, et les co-

(1) On peut se représenter l'enceinte sacrée renfermant le temple de la déesse et les autres monuments, comme l'enceinte d'un de nos grands cloîtres du moyen âge.

lonnes ensevelies par le temps ne se montrent plus qu'à ceux qui les cherchent.

Une centaine de cabanes blanchies à la chaux et surmontées de ces petites terrasses où les Grecs couchent en été pour éviter la chaleur, voilà ce qui reste aujourd'hui de la ville de Cérés, dont le nom même est mutilé par les gens du pays, qui l'appellent *Lepsina* (*Λεψίνα*) par corruption d'*Ελευσίνα* (1).

Bâtie à l'extrémité d'une petite éminence rocheuse qui s'étend sur une longueur de mille mètres à peu près, le long de la mer, *Lepsina* occupe l'emplacement des monuments sacrés. La ville ancienne s'étendait au-dessous sur le penchant de la colline, et s'avancait probablement dans la plaine, jusqu'au rivage.

Cette position au bord de la mer qu'il domine, donne au village un assez riant aspect. Il est habité par des Albanais, race laborieuse et forte : rien n'y annonce la misère ou le besoin.

Des traces de murailles helléniques, et d'un môle qui s'avance à une certaine distance dans la mer, sont ce qui frappe d'abord. Elles indiquent clairement que les anciens, là comme dans beau-

(1) En passant du grec ancien au grec moderne, beaucoup de mots ont ainsi perdu la voyelle initiale, quand elle n'était pas accentuée. Cette voyelle, en effet, même en la conservant, s'entendrait à peine. Il est à remarquer que l'accent, comme ici, est presque toujours à la même place dans les mots altérés et dans les mots primitifs. Il semble que c'ait été la chose la plus persistante dans la langue : n'est-ce pas une raison de croire aussi que la prononciation a été peu altérée? Une altération très-grande eût certainement amené un changement dans la place de l'accent.

coup d'autres villes maritimes, avaient construit un port, ou au moins un hâvre de refuge artificiel, probablement relié à la ville, comme le Pirée à Athènes, par un système de murs protecteurs.

On pourrait, au reste, difficilement déterminer l'époque précise de ces travaux. La nécessité de mettre la ville à l'abri d'une surprise de pirates doit faire supposer qu'ils sont fort anciens. Il faudrait pouvoir examiner avec soin les pierres des fondations pour avoir une opinion motivée, les couches supérieures ayant dû être réparées souvent, et même à des époques relativement récentes.

Comme toutes les villes grecques de la côte, comme une grande partie des villes de l'intérieur, Eleusis avait une acropole (1), espèce de château fortifié, qui renfermait le trésor commun, l'image vénérée du Dieu protecteur; souvent, dans les temps anciens, le palais du roi, et où venaient, au besoin, se réfugier les habitants de la campagne.

La plupart du temps, l'acropole (2) est située sur un rocher ou sur une éminence séparée de la ville qui s'étend à ses pieds, et pour ainsi dire sous sa protection. Eleusis étant bâtie en partie sur la hauteur, l'acropole ne pouvait en être séparée, ce qui fait que son emplacement devient plus difficile à déterminer.

Tout semble prouver cependant qu'elle était située sur la partie supérieure de la colline, à l'extrémité orientale du rocher, du côté qui re-

(1) Ville haute.

(2) A Athènes, par exemple.

garde le champ Thriasien. C'est au-dessous de cette pointe, en effet, que se trouvent enfouis les débris de colonnes et les soubassements de temples, qui marquent d'une manière certaine la place de l'enceinte sacrée et des principaux monuments dont parle Pausanias : le rocher dans cet endroit a été nivelé, et des terres rapportées avaient été faits dans le but d'élargir et de consolider la plate-forme.

D'habiles architectes ont mesuré ces débris. Ils ont prouvé non-seulement qu'Eleusis avait des propylées (1) comme Athènes, ce que Pausanias laisse assez clairement entendre, mais qu'ils étaient bâtis sur le même modèle et presque avec les mêmes dimensions.

On pénétrait ainsi au temple et à l'acropole par un magnifique portique, en sorte que la vénération pour ces lieux sacrés s'augmentait encore du respect religieux que les Grecs des beaux temps de la république d'Athènes avaient pour les monuments de l'art.

II. *Le temple de Cérès.* — Le temple de la déesse s'élevait au-dessus des propylées. Il était tourné vers l'Orient. L'enceinte, dit Barthélemy dans son *Anacharsis*, sur l'autorité de notes ma-

(1) Espèce de galerie à colonnes, conduisant à un édifice sacré; m. à m., *avant portes*.

Voir l'article de M. E. Burnouf sur les propylées d'Athènes, *Revue des Missions étrangères*, 1^{er} numéro.

La seule différence, à ce qu'il paraît, entre ceux d'Eleusis et ceux d'Athènes, c'est que les propylées d'Eleusis n'avaient pas d'ailes. Cela tenait à la configuration du terrain.

nuscrites dont j'ignore la valeur, avait du Nord au Midi environ 363 pieds, et 307 du Levant au Couchant. O. Muller ne lui donne que 220 pieds sur 178. L'examen du terrain (1) semble donner raison à O. Muller. Près de là, et peut-être dans l'enceinte même, étaient les temples de Triptolème, de Neptune et de Diane Propyléenne. Tous ces monuments dataient du siècle de Périclès. Les Perses avaient, en effet, saccagé Eleusis après la bataille de Platée, et brûlé les temples, dont quelques-uns ne furent achevés qu'au temps de Démétrius de Phalère. On les rebâtit en beau marbre pentélique, comme on avait fait pour les monuments d'Athènes. Des fouilles habilement dirigées dévoileraient sans doute l'emplacement exact de ces monuments, et l'on pourrait déterminer leurs dimensions avec plus de certitude.

Leake a cru démêler au milieu de ces ruines les soubassements du temple de Diane Propyléenne, qu'il appelle, je ne sais pourquoi et sans s'appuyer sur aucune autorité, Minerve Propyléenne. Il lui donne 50 pieds anglais de long sur 20 de large, ce qui le suppose sensiblement plus petit que le temple de Thésée à Athènes. Il consistait, dit-il, en une simple cella, avec deux colonnes entre les antes de chaque côté. Nous lui laissons la responsabilité de son assertion.

III. *Premiers habitants d'Eleusis. Etablissement du culte de Cérès.* — On ignore le nom du fondateur d'Eleusis (2) : Pausanias parle d'un petit-fils

(1) Le terrain n'est pas assez déblayé pour que l'on puisse mesurer exactement ces débris.

(2) Pausan., Attiq., 38.

de l'Océan (1) ou de Mercure. Toutes les villes grecques voulaient avoir un dieu ou un héros à leur origine. Les poètes et les historiens s'y prêtaient volontiers. Mais il est à remarquer qu'aucun monument, aucune antique tradition ne confirme ces fables : Pausanias n'y croit pas. Ce sont des généalogies arrangées après coup et à une époque déjà avancée. Celles-là n'ont aucune valeur historique, et trop souvent on les a confondues avec des traditions bien plus respectables et bien plus curieuses pour nous, celles qui s'appuient sur un culte constant et ancien, sur des monuments ou sur des lieux consacrés. Le peuple devient alors le gardien fidèle, le dépositaire crédule, mais sincère, de ces vieux récits qu'il a reçus de ses pères, où le merveilleux ne voile pas toujours entièrement la vérité historique.

Pausanias nous rapporte ces traditions : c'est pour cela que son livre est si précieux pour nous. Ce sont aussi les seules dont nous nous occuperons (2).

La plaine d'Eleusis n'était probablement pas habitée d'une manière fixe, quand y furent introduits à la fois le culte de Cérès et la culture du blé. C'est la seule plaine, d'Athènes à Argos, qui ne présente pas de traces de constructions pélasgiques. Les habitants étaient, sans doute, des Pé-

(1) La qualité de fils de l'Océan donnée au fondateur d'Eleusis semble indiquer le souvenir d'une influence étrangère, probablement phénicienne. Mercure, divinité pélasgique, rattache les premiers habitants aux Pélasges.

(2) Le voyage de Pausanias est un véritable pèlerinage, exécuté dans un intérêt uniquement religieux.

lasges pasteurs, dont les tribus semblent avoir anciennement erré sur toutes les côtes du golfe Saronique et du golfe d'Argos.

« Ce sont les filles de Danaus, dit Hérodote (1), qui ont porté de l'Égypte en Grèce les mystères de Cérès (2), que les Grecs nomment Thesmophories, et qui les ont enseignés aux femmes des Pélasges. »

Nous devons ajouter foi au récit d'Hérodote. Quelque opinion que l'on adopte sur l'existence de Danaus et de Cécrops, dont les noms sont entourés de détails évidemment fabuleux, on ne peut nier que les côtes orientales du Péloponèse aient reçu de l'Orient, de l'Égypte, de la Phénicie, de la Lycie même, les premiers germes de civilisation. Le culte de Cérès avait de grands rapports avec celui d'Isis. Ces rapports ne peuvent être fortuits.

Il n'est pas nécessaire d'ailleurs de supposer une occupation du pays par un de ces peuples, pour expliquer le peu de faits incontestables que l'histoire nous a transmis. Ne paraît-il pas naturel que les marchands, plus civilisés, que le commerce mettait en relation avec la Grèce barbare, aient fait connaître à ces primitives populations la culture des céréales, qu'ils aient donné à l'ensemencement et à la moisson un caractère sacré, par l'institution de cérémonies simples qui devaient séduire et attirer vers les travaux des champs ces tribus de pasteurs nomades?

Les Phéniciens, dès le ^{xv}^e siècle avant notre

(1) Hérod., II, 171.

(2) Déméter, γῆ μήτηρ.

ère, avaient de nombreux comptoirs sur tout le littoral de la Méditerranée. Le golfe d'Eleusis offrait un mouillage commode, la plaine était d'une grande fertilité. Comment pourrait-on s'étonner que quelques-uns de ces hardis navigateurs en aient profité pour y établir comme un point de halte, une *station* (1) dans leurs longs voyages. Dès lors leur intérêt autant que leur devoir était de civiliser les habitants, de se les attacher par l'attrait d'une vie plus douce et fondée sur des productions moins incertaines, moins menacées que les bestiaux si souvent frappés d'épidémies dans ces pays de montagnes (2).

Les traditions locales sont excessivement tenaces en Grèce. Les Pélasges reconnaissants conservèrent toujours le souvenir de l'introduction du blé dans la petite plaine thriasiennne (3). Le grand sanctuaire de Cérès fut toujours à Eleusis, et les Grecs n'ont pas cessé jusqu'aux derniers temps du paganisme de regarder cette ville comme le berceau des mystères.

Réduit à ces proportions, le récit d'Hérodote n'a rien d'invraisemblable. Je ne serais pas surpris, au reste, qu'Eleusis n'ait jamais été une ville florissante. Plusieurs des grands centres religieux, chez les Grecs, sont restés éloignés des

(1) Eleusis, d'Ἐλευσῖν, paraît signifier le lieu où l'on vient, où l'on aborde.

(2) La moitié du bétail est mort en Grèce pendant l'hiver de 1850.

(3) Thria était un des bourgs de la plaine d'Eleusis. — Les Ioniens qui succédèrent aux Pélasges, en ces lieux, étaient, suivant Hérodote, de même race qu'eux.

grandes villes. Communes à plusieurs tribus à la fois, ces vieilles enceintes ne devaient être sous la domination exclusive d'aucune d'elles. Eleusis était la ville sainte de la Mégaride et de l'Attique, comme l'*Hieron* (1) d'Esculape était le territoire sacré des populations d'Epidaure, Trézène, Calaurie, Hermione, Midée, comme l'*Heureum* (2) d'Argos était le lien qui unissait Tyrinthe, Argos et Mycènes. Delphes et Olympie eurent plus tard le même caractère.

La fertilité du sol ne rend pas nécessaire l'existence d'une ville populeuse. Les Grecs, encore aujourd'hui, ont l'habitude de cultiver certaines plaines (3) où ils campent seulement à l'époque des travaux des champs, mais où ils ne séjournent pas, préférant, comme habituelle demeure, les flancs plus pittoresques et plus frais de la montagne (4).

La plaine d'Eleusis peut donc être regardée comme le lieu où s'est fait, sous une influence étrangère, le premier essai de culture dans la Grèce du Sud.

IV. *Les Thesmophories*. — Nous ne connaissons que très-imparfaitement la nature des cérémonies qui, dans le principe, présidaient à ces travaux champêtres.

(1) Lieu sacré.

(2) Temple de Junon.

(3) Par exemple, les plaines de la Triphylie entre la Messénie et l'Elide.

(4) La difficulté de fortifier l'acropole sur ce terrain peu élevé explique peut-être aussi le peu d'étendue de la ville primitive.

Nous savons seulement qu'elles avaient lieu en octobre, époque des semailles, peut-être aussi en janvier; qu'elles duraient plusieurs jours, qu'on devait s'y préparer par une vie pure et chaste, et qu'elles consistaient principalement en processions solennelles, où l'on portait les objets sacrés, symboles du passage de la vie sauvage à la vie civilisée (1). Plus tard figurèrent au premier rang les *Livres de la Loi*, probablement inconnus aux premières générations agricoles.

Un jour était consacré au jeûne, un autre au deuil. Les femmes suivaient pieds nus un char rempli de corbeilles mystérieuses. Les derniers jours étaient donnés à la joie.

Toutes ces cérémonies n'avaient sans doute pas un sens bien profond. On y rappelait fort énigmatiquement l'institution des lois du mariage (2); on y représentait grossièrement les principaux épisodes de la vie mystique de Cérès, la *Terre-Mère*. Des plantes qui passaient pour un remède contre les tentations de l'amour y jouaient un rôle; c'étaient: l'asphodèle, l'ail, l'origan, le vitex (*agnus castus*), les fleurs de sapin. Il était défendu, pendant ces jours, de goûter des fruits de la grenade, symbole de fécondité.

Les femmes seules, et surtout les femmes mariées, avaient droit d'y assister. Chez presque tous les peuples primitifs, c'est la femme qui laboure, sème et moissonne.

Au cinquième siècle avant J.-C., tous les ci-

(1) Cic., *De leg.* II, 14.

(2) Les mêmes expressions désignaient à la fois les mystères de la fécondation du sol et ceux du mariage.

oyens qui possédaient un capital de trois talents (1) étaient encore tenus de fournir à leurs épouses l'argent nécessaire pour subvenir aux frais de la fête. C'était un des services publics imposés aux Athéniens. Les thesmophories s'accomplissaient en plein air.

On comprend difficilement quel rapport de pareilles cérémonies pouvaient avoir avec l'idée que nous nous faisons généralement des *mystères*. La représentation figurée de la mort et de la résurrection de Cora, la fille de Cérès devait en être le seul côté mystique et religieux.

C'est le trait qui unit les thesmophories aux éleusines. La tradition des thesmophories faillit, en effet, se perdre. Les races guerrières du Nord, Phlégéens, Héraclides, Doriens, en pénétrant violemment dans le Péloponèse, avaient jeté le trouble parmi les populations paisibles des Pélasges (2). Le territoire d'Eleusis avait été ravagé. Hérodote nous apprend que les thesmophories furent interrompues. « *Les rites sacrés semblaient oubliés : Heureusement que les Arcadiens, qui seuls n'avaient pas été expulsés de leurs demeures, en avaient conservé le souvenir.* »

Ce fait d'une longue interruption dans l'existence des thesmophories, et du rétablissement des fêtes sur les souvenirs des femmes arcadiennes, rend plus vraisemblable encore l'opi-

(1) Environ 16,000 francs. C'était être riche à Athènes. L'argent rapportait au moins 10 pour cent, et l'on a calculé qu'une famille vivait à l'aise, au siècle de Périclès, avec 500 francs de revenu.

(2) Hérod. II, 171.

nion qui réduit à des éléments très-simples ces antiques cérémonies dont quelques femmes, dans un coin sauvage de la Grèce, purent rester dépositaires fidèles. Des mots consacrés, des hymnes peut-être, quelque danse symbolique et d'un sens vague et indéfini, telle devait être, selon toute apparence, cette vieille tradition perdue et retrouvée dans les sombres profondeurs des montagnes arcadiennes.

V. *Les Eleusines, mystères d'Eleusis*. — Il y eut donc rénovation complète, et c'est à cette date que doit véritablement commencer pour nous l'histoire du culte éleusinien. C'est à cette époque qu'il paraît s'être définitivement organisé.

Le mouvement qui avait entraîné les Doriens dans le Sud n'était pas isolé. Il se rattachait à de nombreuses invasions des races illyriennes et thraces, en Thessalie, en Béotie, en Attique même.

Les Thraces, surtout, avaient à plusieurs reprises pénétré fort avant dans le pays. En Béotie, ils avaient établi le culte des Muses sur le Parnasse, et modifié celui de Bacchus à Thèbes. Orphée, prêtre, poète et prophète à la fois, était leur idéal.

C'est Eumolpe, l'un d'eux, qui fut le restaurateur du culte d'Eleusis. Les Eumolpides, ses descendants, conservèrent toujours les hautes fonctions du sacerdoce.

Sous leur autorité, les filles de Céleus, Eleusiniennes, hôtes de Cérès, demeurèrent prêtresses du temple à perpétuité. Cette seconde influence modifia sensiblement le culte primitif et lui donna

quelque chose de plus élevé (1). Cela devait être.

Un double caractère distingue, en effet, le rôle des Thraces dans la Grèce : caractère barbare et féroce d'un côté ; religieux, poétique et civilisateur de l'autre. Ils ont à la fois pour divinité, les muses, Bacchus et le farouche Mars, *le plus haïssable des dieux* ; pour représentants, le monstrueux Térée, à côté d'Orphée et d'Eumolpe.

Les Thraces avaient beaucoup de rapports avec les Celtes. Ils avaient la fougue indomptable de nos aïeux, leur emportement à la guerre, leur cruauté passagère : le sang les énivrait. Mais ils avaient aussi leur vive et profonde sensibilité, leur ardeur religieuse, leur organisation poétique et inspirée. Orphée est un vrai barde Gaël.

Les religions païennes ne connaissaient pas l'intolérance ; elles savaient qu'elles n'avaient pas toute la vérité, aussi repoussaient-elles rarement les rites étrangers. Le culte s'y modifiait ; les divinités s'y succédaient presque sans lutte. Les mêmes enceintes sacrées virent les dieux Hellènes prendre place à côté des dieux Pélasges ou les détrôner.

Delphes avait eu un oracle de la Terre, puis un oracle de Thémis, avant que la prêtresse d'Apollon vint s'asseoir sur le trépied.

C'est ainsi qu'Eumolpe n'éprouva que peu de résistance dans l'accomplissement de sa réforme ; le souvenir d'une guerre entre Eleusis et Athènes y est pourtant attaché.

(1) Musée, fils d'Eumolpe, passait pour avoir écrit un livre sur les Expiations. *Catharmoi*.

C'est lui qui, sans doute, introduisit le personnage d'Iacchos, le génie de Cérès, *cet astre qui éclaire le mystère nocturne*, commun aux éleusinies et aux dionysiaques. C'est lui qui fonda les initiations et donna les formules sacrées.

Les fêtes, toutefois, n'eurent pas immédiatement toute leur splendeur, puisqu'elles empruntaient leur pompe, en grande partie, à des spectacles qu'un art grossier n'aurait su produire. Mais tout ce qui s'y développa plus tard devait être déjà en germe dans les éleusinies primitives (1).

Nous donnerons une idée abrégée des mystères, sans nous inquiéter des époques. Le principe resta toujours le même.

Les scènes des mystères étaient doubles ; les unes se passaient hors du temple, les autres dans l'enceinte sacrée ; les premières étaient à peu près la répétition des thesmophories : des processions dans la plaine de Thria, autour d'Eleusis ; au champ *Rharios* qui avait reçu les premières semences ; à un puits où Cérès, fatiguée de ses longues courses, s'était arrêtée pour se désaltérer, le puits aux belles danses, *Callichoros* ; à l'érineum ou figuier sauvage, près duquel Pluton était descendu aux enfers après le rapt de Proserpine ; à l'aire de Triptolème, aux bords du Céphise, à la mer.

Le retour ressemblait à des scènes de carnaval ; à peine arrivés au pont du Céphise (2), les

(1) Il faut se rappeler qu'Eleusis était très-voisine d'Oégine et de Sicione, double berceau des arts en Grèce, ce qui explique la précoce supériorité des mystères sous le rapport du spectacle et des décors.

(2) C'était ce que l'on appelait les Géphyrismes ou farces du Pont.

initiés étaient en butte aux sarcasmes de la foule accourue pour les voir, et personne ne se faisait faute de plaisanteries licencieuses.

Chacun de ces actes avait trait à une des particularités de la vie mortelle de la déesse, telle que nous la raconte Apollodore, telle que la décrit l'hymne homérique à Cérès.

« Pluton étant devenu amoureux de Proserpine, l'enleva en secret à l'aide de Jupiter.
« Cérès la chercha longtemps par toute la terre, nuit et jour, avec des torches allumées; ayant enfin appris des Hermionéens (1) que Pluton l'avait enlevée, elle abandonna le ciel, irritée contre les dieux, et s'étant transformée en simple mortelle, elle vint à Eleusis et s'y assit d'abord auprès du puits Callichore, sur une pierre qui a pris le nom d'agélaste. S'étant rendue ensuite chez Céléus, roi d'Eleusine, les femmes qui s'y trouvaient l'invitèrent à se reposer, et une vieille nommée Jambé la fit rire par ses plaisanteries. C'est en mémoire de cela, dit-on, que les femmes se plaisaient aux fêtes des thesmophories.

« Métanire, femme de Céléus, avait des enfants. La déesse donna à Triptolème, l'aîné de ses fils, un char attelé de serpents ailés, dans lequel il parcourut les airs, semant partout le blé dont Cérès lui avait fait don. » (2)

Ici se présente une question délicate. Les cérémonies sont-elles une image figurée de la légende? La légende n'est-elle pas plutôt l'explication.

(1) Ville maritime de l'Argolide, où florissait aussi le culte de Cérès.

(2) Apoll., l. I, ch. 5.

poétique et populaire des cérémonies? Les cérémonies, dans le cas dont il s'agit, nous semblent le principal; la légende en découle toute entière.

Les cérémonies étaient complètes dès le principe; la légende put n'y être qu'en germe, et s'être développée peu à peu. Un puits, chose précieuse en Grèce, où l'eau est rare, un puits près duquel les femmes se réunissaient après et avant les travaux, pour danser la danse sacrée; l'aire où se battait l'orge sainte, les flots bienfaisants du Céphise qui fécondait la plaine, un figuier, trésor encore nouveau (1), les rivages du golfe où abordaient les navires, le pont qui séparait le champ sacré du territoire d'Athènes, avaient une importance propre et indépendante de la fable, qui ne fit probablement que s'approprier les particularités de la contrée. C'est ainsi que le phénomène des Rhéti, unique en Grèce, c'est ainsi que la maison de Phitalus y jouèrent plus tard un rôle.

Les Phéniciens ou les Thraces n'avaient apporté peut-être aux habitants d'Eleusis que l'idée mystique de la mort et de la résurrection de *Cora*, la fille de Cérès, unie à des cérémonies tout agricoles; l'imagination des initiés fit le reste.

Nous venons de prononcer le mot d'*initiés*. Ce mot nous amène naturellement aux cérémonies intérieures, à ce qui constituait véritablement les mystères.

On a longtemps discuté, et avec passion, sur ce

(1) On montrait de même un olivier sacré dans la plaine d'Olympie et dans un des bourgs d'Athènes.

sujet, sans se donner la peine de réunir les textes, éléments indispensables de la question.

Lobeck l'a fait dans son *Aglaophamos* avec une patience et un zèle infatigables. Creuzer, Preller, en Allemagne; en France, l'illustre traducteur de la Symbolique, M. Guignaut, ont enfin dégagé de ces textes la vérité. Il n'est plus permis aujourd'hui de s'égarer dans de vains systèmes, et de faire des mystères avec les uns, une orgie avec les autres, une école de haute philosophie, une association fondée sur les principes les plus élevés de théologie et de morale.

Les mystères étaient quelque chose de beaucoup moins compliqué.

Aristote, dit Synésius, est d'avis « que les initiés n'apprenaient rien précisément, mais qu'ils recevaient des impressions, qu'ils étaient mis dans une certaine disposition d'âme. »

Les prêtres des mystères, en effet, n'enseignaient pas. Les cérémonies seules avaient une forme déterminée. Le sens restait vague et abandonné à l'imagination plus ou moins vive des époptes (1), qui donnaient ainsi aux symboles une interprétation en rapport avec l'élévation de leur propre nature et le degré de civilisation de l'âge où ils vivaient. Le symbole, dit un critique distingué, y était sa propre fin à lui-même.

Que l'on se figure, à la suite de jeûnes et d'ablutions dans le Céphise éleusinien, à la suite de cérémonies expiatoires, de pèlerinages pieusement accomplis dans le champ sacré, que l'on se figure des processions nocturnes aux flambeaux,

(1) Les initiés du degré le plus élevé.

durant lesquelles les initiés défilaient lentement une torche à la main; puis, le sixième jour, la foule entrant dans l'enceinte sacrée après avoir couronné de myrtes la statue d'Iacchos, et, l'imagination déjà excitée, contemplant des scènes inouïes et merveilleuses. A la tombée de la nuit se font entendre des roulements semblables à ceux du tonnerre, des voix mystérieuses et incon nues; les portes du temple (1) s'ouvrent avec fracas, laissant voir aux époptes des figures monstrueuses, des fantômes, des lueurs éblouissantes et fugitives que remplacent bientôt une ombre épaisse.

C'est alors seulement que les voiles du sanctuaire se déchirent, et que la statue de la déesse apparaît au milieu d'une lumière éclatante, pendant que le prêtre prononce ces mots sacrés et barbares, *Konx ompax, Konx ompax*, dont le sens nous est inconnu.

D'autres cérémonies, dont nous ignorons le détail, représentaient le mystère du blé, mourant en terre pour renaître et se multiplier. Ce qui faisait dire à Cicéron, que les mystères enseignaient la physique *naturam rerum*, et non la théologie (2).

(1) Les anciens ne pénétraient point dans le temple même, ils restaient prosternés sur les marches, et ne voyaient que de loin ce qui se passait dans l'intérieur. Dans les grandes cérémonies, on roulait la statue jusque sous le portique. Une partie du toit était mobile; on l'ouvrait aux rayons du soleil, qui tombaient sur la tête du Dieu qu'ils entouraient comme d'une auréole. Des voiles cachaient quelquefois la statue jusqu'au moment décisif.

(2) Cic., *De nat. Deo*, I, 42.

Ces scènes frappaient vivement les imaginations surprises, et enivraient des esprits ignorants de toutes les ressources de l'art et de toutes les lois de la nature (1). Des textes positifs nous attestent la profonde impression qu'en recevaient les Grecs, même les plus instruits.

« Heureux celui qui, après avoir vu les éleusines, descend dans les profondeurs de la terre! Il sait la fin de la vie, s'écrie Pindare, il sait la loi de Jupiter. »

« Trois fois heureux, ceux des mortels qui descendent aux enfers après avoir vu ces saints mystères, répète Sophocle à son tour; pour eux seuls ce séjour est une vie, pour les autres tout y est malheur! »

« Dans les mystères, on a comme un avant-goût du bonheur des dieux (2). »

Les Grecs en sortaient plus forts et plus courageux contre le vice. Ils se sentaient consolés dans leurs chagrins, ranimés dans leurs défail-

(1) Il est certain, dit M. Guignaut, si compétent en pareille matière, que les mystères d'Eleusis eurent une influence morale et religieuse, qu'ils consolèrent la vie présente, enseignèrent à leur manière la vie à venir, qu'ils en promirent les récompenses aux initiés, sous certaines conditions, non-seulement de pureté et de piété, mais aussi de justice, et que s'ils n'enseignèrent pas également le monothéisme, ce qui eût été la négation du paganisme lui-même, du moins ils s'en rapprochèrent autant qu'il était permis au paganisme de s'en rapprocher. Ils entretenirent, ils nourrirent dans les âmes, à titre même de mystère, de culte épuré, ce sentiment de l'infini qui résidait au fond de la croyance populaire, mais que l'anthropomorphisme mythologique tendait sans cesse à effacer.

(2) Soph., *Fragm.*

lances, vaguement entraînés à l'espoir d'un monde meilleur et d'un éternel avenir. Profond et merveilleux effet du sentiment religieux, même égaré : ils croyaient voir la divinité de plus près.

On comprend, après cela, l'enthousiasme d'Athènes pour Alcibiade, quand, pendant la guerre du Péloponèse, bravant les Lacédémoniens établis à Décelie, sur le Parnès, il conduisit, à Eleusis la procession sacrée.

« Alcibiade (1) gagna tellement par cette conduite l'affection des pauvres et des gens de la dernière classe du peuple, qu'ils conçurent le plus violent désir de l'avoir pour roi, et que quelques-uns même allèrent jusqu'à lui dire qu'il devait abolir les décrets et les lois, écarter tous les hommes frivoles qui troublaient l'Etat par leur babillage, et disposer de tout à son gré sans s'embarrasser des calomnieux. »

Le septième jour était consacré à des jeux, dont le prix était une mesure d'orge.

Le lendemain on initiait les retardataires. On appelait ce jour, le jour d'Esculape. La fête était finie le neuvième jour.

Durant la neuvaine sacrée, la chasteté était de rigueur.

On ne peut douter de l'importance que les Athéniens attachaient aux éleusines, quand on se rappelle que le temps de la célébration des fêtes était déclaré saint. Pendant la neuvaine sacrée le magistrat ne pouvait attenter à la liberté d'aucun coupable; nulle requête n'était

(1) Plutarq., *Vie d'Alcibiade.*

admise en justice; toute la ville devait être aux fêtes de Cérès. Aucun Athénien, en effet, n'était exclu; tout habitant de l'Attique, sans distinction d'âge, de sexe ou de rang, pouvait passer par tous les degrés de l'initiation. Aussi voyait-on les initiés accourir par milliers au temple (1). Mais aucun étranger, quelque fût son rang, n'était admis: exclusion qui tenait à d'anciennes luttes de races et de villes. Tous les anciens *sacra* locaux étaient exclusifs (2). C'est que les Grecs, qui acceptaient tous les cultes et tous les dieux, ne pouvaient conserver les traditions nationales qu'en les entourant, dans certaines limites, d'un mur infranchissable. D'ailleurs, certains rites locaux passaient pour être une sorte de talisman invincible; les révéler aux étrangers eût été une trahison (3). De là l'explication du silence imposé aux initiés.

Mais ce silence obligatoire était surtout une marque de respect pour les choses saintes. Il était défendu de profaner ces mots et ces symboles révévés, en les exposant à la vulgarité des intérêts de la vie commune, comme il était défendu à Rome de révéler le vrai nom des Pénates

(1) Lobeck *Aglaoph.*

(2) Un passage d'Hérodote montre qu'au temps de la guerre du Péloponèse les éleusines n'étaient pas connues à Sparte. On les regardait encore comme un culte exclusivement athénien. *Hér.*, V, 65.

(3) Si dans les derniers temps tout le monde fut admis indistinctement, cela tient à ce qu'Athènes ne vivait déjà plus de sa vie propre. Il suffisait de faire le voyage, Romains aussi bien que Grecs étaient initiés.

de la ville, et chez les Juifs de prononcer le nom de Jéhovah (1).

Les initiés ne pouvaient pas plus parler des mystères entre eux, hors du temple, qu'ils ne le pouvaient avec les non initiés. Les prêtres tenaient beaucoup à une loi, sans laquelle le prestige des fêtes aurait bientôt disparu au contact de la raillerie et de l'incrédulité.

Quant aux révélations faites aux époptes, elles semblent n'avoir eu jamais rien de sérieux. C'étaient des mots sacramentels, comme ceux que nous avons cités plus haut, sans autre mérite que leur obscurité même et la valeur mystique qu'on y attachait. Les initiés, en les prononçant, adoraient, touchaient et baisaient même les objets sacrés.

Les prêtres ne formaient point une caste; seulement la suprême intendance du temple ne devait pas sortir de la famille des Eumolpides; toute la science de ces prêtres se bornait à la connaissance des rites et des usages religieux. On peut donc dire qu'il n'y avait pas d'enseignement dans les mystères, et pourtant il n'est pas douteux que les éleusines aient eu longtemps un heureux effet sur les populations de l'Attique. Si elles devinrent un scandale, ce ne fut qu'aux jours de décadence de la Grèce.

Chacun tenait à être initié; or, le temple était impitoyablement fermé aux homicides, même involontaires, aux enfants nés hors mariage, aux enchanteurs, aux infâmes; plus tard, aux épiciuriens

(1) Voir l'excellent article de M. A. Maury, *Eleusines*, *Encyclop. Didot.*

La morale y gagnait; l'art y gagna aussi quelque chose. Ce fut des mystères que le théâtre apprit l'art des décors : Eschyle, le père de la tragédie grecque, était un initié. Les anciens comparaient même la scène des euménides à une des scènes des éleusines, et l'on sait que le poète fut accusé d'impiété pour avoir manqué au vœu, concernant le secret imposé aux initiés.

Le culte de Cérès, dans les autres contrées de la Grèce, n'était en grande partie qu'une imitation de celui d'Eleusis.

VI. *Réflexions sur les cultes locaux.* — C'est un fait remarquable et qui pourrait jeter un grand jour sur l'histoire de la mythologie grecque, que cette réunion des principales traditions concernant chaque divinité autour d'une ville particulière, dans une contrée souvent fort étroite, et dont elles ne sont cependant sorties qu'assez tard, pour être chantées par les poètes et divulguées au reste de la Grèce. Les plus vieux souvenirs du culte de Minerve, ou plutôt d'Athéné, se rattachent presque exclusivement à *Alalcomène*, à Platée, à Athènes, dans un rayon de dix à quinze lieues à peine; le culte d'Esculape se trouve tout entier à Tricca, au pied du Pinde, d'où les Doriens le transportèrent à Epidaure; celui de Junon à Argos, celui de Castor et Pollux à Sparte, celui d'Apollon à Ortygie et à Délos.

Les temples qui plus tard ont été élevés dans d'autres lieux à ces divinités sont des hommages rendus à leur puissance déjà reconnue (3).

(3) Les Sicyoniens avouaient qu'Esculape, qu'ils adoraient, leur était venu d'Epidaure sous la forme d'un serpent. Paus., Corint., X.

Une peste se déclarait dans un pays, et le dieu protecteur semblait abandonner la ville aux rigueurs du fléau; on avait recours alors à un dieu étranger, on faisait un vœu, on lui bâtissait un temple. Ainsi furent élevés les temples de Jupiter Panhellenien à Ægine, et d'Apollon Epicourios (secourable) à Phigalie. La divinité du lieu n'en continuait pas moins de recevoir les premiers hommages. Elle n'était guère détrônée que dans le cas d'une invasion qui chassait complètement les habitants du pays.

La hiérarchie établie entre les divinités, sous la présidence de Jupiter, est une pensée qui fut longtemps étrangère à la majorité des Grecs. C'est l'œuvre des poètes et des philosophes.

L'étude attentive des divinités locales dans chaque pays, dans chaque ville, aiderait donc puissamment à reconnaître le véritable caractère des premiers habitants, ou, au moins, la nature et l'époque de leurs premières relations avec les étrangers. On exagère en disant qu'il n'y a aucune lumière à tirer de l'obscurité de ces antiques traditions.

C'est ainsi que Héra (1), la déesse de l'Argolide, divinité pélasgique, suivant Hérodote, confirme l'opinion déjà si bien établie d'ailleurs, que les Pélasges ont été les premiers à occuper la contrée. Dans tous les vieux récits, de l'Isthme à Argos, le nom de Héra domine à l'époque primitive.

Les Céléens avouaient de même que le culte de Cérès leur avait été apporté d'Eleusis. (Paus., Corint., XIII.)

Les Ténéens rattachaient leur Apollon à celui de Ténédos. (1) Nom grec de Junon.

Ce qui ne paraîtrait pas naturel, si l'on ne se rappelait que *les Pélasges ne connurent pendant longtemps le nom d'aucun Dieu* (1). Héra, de la même racine que *Heraus* en latin, *Herr* en allemand, n'est, en effet, qu'une appellation très-vague, signifiant la maîtresse, la reine. La déesse d'Argos ne revêtit que peu à peu sa forme définitive, à mesure que dans d'autres lieux se précisaient également davantage les grossières divinités des premiers âges. Cependant chaque pays, chaque ville avait vraisemblablement déjà ses dieux spéciaux à l'époque où commencèrent les invasions du Nord.

De race analogue, sinon de race primitivement identique aux Pélasges, les Doriens respectèrent, comme presque tous les peuples de l'antiquité, les divinités locales qu'ils rencontrèrent, et chaque contrée resta ainsi sous la protection du dieu fondateur.

Nous croyons donc pouvoir trouver dans le culte de Démèter établi à Eleusis dès la plus haute antiquité, culte transmis par les Égyptiens aux Pélasges, à la fois la preuve de l'établissement de cette antique race dans la plaine thriasienne, et de rapports fort anciens des habitants avec les émigrations égyptiennes ou orientales, qui apportèrent les premiers germes de civilisation en Grèce. Il est à remarquer, en effet, que c'est sur la côte orientale du Péloponèse que se trouvent toutes les antiques traditions. Celles que l'on peut recueillir sur la côte occidentale sont plus récentes et beaucoup moins

(1) Hérod., II, 171.

nombreuses; et cependant, les côtes de l'Elide et de la Messénie sont incomparablement plus fertiles que les côtes de l'Argolide et de l'Attique. Comment expliquer ce fait, si la lumière n'était pas venue réellement de l'Orient?

Malheureusement, au lieu d'étudier la mythologie grecque, les traditions et les légendes à leur origine et dans leur forme primitive et simple, on a presque toujours pris pour guides, non-seulement les artistes du siècle de Périclès et les poètes des derniers temps de la Grèce, mais encore, et surtout, les Alexandrins et leurs élèves, les poètes de la décadence à Rome.

Or, l'école d'Alexandrie, en recueillant pélemêle les traditions religieuses de tous les pays, en cherchant à en faire un corps, en les groupant autour de chaque divinité, comme son histoire particulière et reconnue, fit de la mythologie un chaos, que les Romains obscurcirent encore en y introduisant quelques-unes de leurs légendes.

Et c'est cependant cette mythologie, pleine de noms romains, empreinte d'un esprit étranger, que nous apprenons aujourd'hui, comme la mythologie de la Grèce, sans nous inquiéter de savoir si ces fables sont ainsi venues au monde tout d'une pièce, et comme un système de doctrine; si elles étaient généralement connues, généralement acceptées aux belles époques, aux époques de foi et d'art en Grèce, et si nous ne faisons pas, en cela, de nombreuses erreurs et de nombreux anachronismes.

En n'ayant qu'un but, celui de faire bien comprendre les poètes, on a trop souvent altéré l'histoire.

Décadence d'Eleusis. — Eleusis avait d'abord été indépendante; elle fut de bonne heure forcée de céder aux armes et à l'influence d'Athènes; elle devint un simple déme de l'Attique. On ne lui disputa jamais, au reste, son espèce de suprématie religieuse. Ravagée comme nous l'avons vu par les Perses, elle se releva de ses ruines, plus belle et plus imposante. Elle était encore très-florissante au second siècle de notre ère. Alaric la détruisit en 396. La religion païenne était déjà presque morte. Ses temples ne furent plus relevés; la ruine du commerce maritime acheva de la perdre. Cependant, une tour bâtie au moyen âge indique que la position fut jusqu'à la fin regardée comme importante, et qu'on songea à la fortifier.

La plaine, à cause de sa fertilité, ne fut probablement jamais abandonnée. Spon trouva pourtant Eleusis complètement déserte en 1676. Il est probable que les paysans s'étaient retirés dans la montagne, où ils se sentaient moins menacés. Nous avons vu qu'Eleusis n'était plus aujourd'hui qu'un fort petit village.

III. *Monnaies d'Eleusis.* — Presque toutes les villes grecques avaient leur monnaie particulière, empreinte de leurs emblèmes, ou de figures de fantaisie dont il n'est pas toujours facile d'expliquer le sens.

La monnaie d'Eleusis avait pour type :

Une figure de Cérès assise dans un char trainé par des dragons.

Au revers une laie pleine.

Cette monnaie paraît rare aujourd'hui dans le Péloponèse. On ne nous en présenta aucune

à Eleusis; à peine en avons-nous trouvé une ou deux, en cuivre, dans le cours de notre voyage. Je n'en ai vu aucune en argent; celles qui m'ont été présentées étaient de très-petit module (1).

La figure de Cérès et la laie pleine sont des emblèmes qui s'expliquent ici d'eux-mêmes.

(1) A peu près la largeur d'un centime.

Dans ces lieux, presque abandonnés, c'est quelque chose de touchant que ces puits creusés de distance en distance par une main bienfaisante et inconnue. On comprend la joie d'Isaac retrouvant dans le désert les puits autrefois creusés par Abraham.

Sur toute cette route pas une pierre, pas un vestige d'antiquités. On fait halte seulement un instant pour examiner les sommets du mont Kerata (*les cornes*), qui s'élèvent en effet dans les airs comme les cornes naissantes d'un jeune taureau.

Là étaient, dit Strabon, les limites du territoire d'Eleusis et de Mégare. Là aussi se tenait ce fameux lutteur Cercyon, que Thésée parvint à terrasser. Personne jusque-là n'avait pu résister à ses terribles étreintes. Au temps de Pausanias, on montrait encore la *Palestre* de Cercyon (1). Nous en cherchâmes en vain l'emplacement au milieu de ces landes pierreuses et brûlées par le soleil, qui nous annonçaient les approches de la Mégaride. Nous n'étions plus, en effet, sur les terres de Cérès et nous pouvions vérifier la justesse des expressions d'Isocrate : « *Les Mégariens labourent des pierres*. Disons, au moins, avec Strabon, la *Mégaride, comme l'Attique, présente un sol ingrat*.

On est heureux d'apercevoir Mégare dans le lointain.

II. *Mégare*. — Mégare se reconnaît à ses deux collines, qui se dressent presque à pic dans la plaine comme deux sœurs jumelles. Elles sont

(1) Ces souvenirs se rattachent presque toujours à quelque dépression de terrain, où ils se sont localisés.

CHAPITRE III.

La Mégaride.

I. *D'Eleusis à Mégare*. — Cinq heures de marche conduisent à Mégare : la route, passablement entretenue et praticable aux voitures dans toute son étendue, n'offre rien de remarquable. On éprouve même un certain sentiment de tristesse sur ces routes régulières, si désertes et si nues. Nous ne rencontrâmes pas une âme d'Eleusis à Mégare. A droite, une plaine stérile sépare le voyageur des monts Onéens (1) ; à gauche, de petits taillis de chênes verts, quelques plants d'oliviers, des arbousiers et des lentisques masquent presque continuellement la vue de la mer. Deux ou trois puits, où les *Agoyates* (2) font boire leurs chevaux, interrompent seuls la monotonie du voyage. L'un d'eux est peut-être le puits *Anthius*, sur lequel Cérès était assise quand les filles de Céléus, la prenant pour une Argienne, lui offrirent un abri chez leur mère Métanire : le temple de Métanire était un peu plus loin.

(1) Les monts Onéens relient le Géránion au Cithéron.

(2) *Αγείν*, conduire à cheval : mot turc.

situées à une lieue de la mer. Quelques ruines de murs helléniques indiquent la place du port Nisée (1). Comme à Athènes, comme à Eleusis, de longs murs unissaient le port à la ville. On les appelait les *jambes* (2) de Mégare : c'était, il paraît, l'appellation commune aux ouvrages de ce genre. Les longs murs de Patras portaient le même nom, ce qui explique le mot d'Alcibiade (3).

Une des collines est aujourd'hui abandonnée. Un moulin à vent s'élève tristement sur son sommet; l'autre offre un aspect encore assez pittoresque. Echelonnées en forme de pyramide, sur le flanc légèrement incliné du rocher, les habitations de la Mégare moderne sont d'un assez bel effet. Les toits plats comme ceux d'Eleusis, et inondés de lumière, font illusion de loin : ce n'est malheureusement, de près, qu'un amas de mâsures ruinées, brûlées autrefois par les Turcs, et qui n'ont plus été relevées.

Mégare compte cependant deux mille habitants. Mais la ville est si étendue que les maisons nouvelles sont perdues au milieu des ruines (4).

(1) Mégare avait un autre port sur le golfe de Corinthe.

(2) Τὰ σκέλη.

(3) Alcibiade, pendant la guerre du Péloponèse, avait déterminé les habitants de Patras à faire construire de longs murs, afin de mieux rattacher la ville à la puissance athénienne. « Gens de Patras, dit un plaisant, les Athéniens vous avaleront un beau jour. — Peut-être, répondit Alcibiade, mais ce sera peu à peu, en commençant par les pieds. Les Lacédémoniens commenceraient par la tête et finiraient d'un seul coup. »

(4) Les Mégariens actuels sont des Albanais, comme à Eleusis : les femmes sont très-belles. Les jeunes filles, jusqu'à

Le cœur se serre au milieu de ces souvenirs d'une guerre terrible, auxquels s'ajoute la pensée que c'est en ces lieux, déjà déserts alors, que Virgile prit le germe de la maladie qui l'emporta.

Aucun monument ancien n'est resté debout. Bâti en pierres coquillières pleines de mollusques pétrifiés mais très-friables, ils sont peu à peu tombés en poussière.

III. *Premiers habitants.* — Mégare a une histoire plus complète et plus variée qu'Eleusis. Sur les lieux, on en suit avec intérêt les phases diverses. L'importance et le rôle de Mégare dans l'antiquité s'expliquent, en effet, en grande partie par sa position même.

On a peine à se figurer d'abord qu'une ville presque sans territoire, dont la domination ne s'étendait, à droite et à gauche, qu'à quelques lieues d'un terrain stérile, ayant pour toutes possessions derrière elle des montagnes incultes, resserrée entre trois puissants États, Athènes, Thèbes, Corinthe, et dominée du côté de la mer par Égine et Salamine, ait pu cependant conquérir à la fin son indépendance, et jouer durant plusieurs siècles un rôle important.

C'est la gloire de ces petites villes grecques d'avoir su tout tirer d'elles-mêmes, et, à force d'efforts, suppléé, par le génie, à l'insuffisance de leur territoire.

leur mariage, portent en collier, et cousus à leur *bonnet grec*, des pièces d'argent qui, brillant au soleil, font un très-singulier effet; à une certaine distance, on croit voir un casque. C'est leur dot qu'elles amassent peu à peu.

Pélasges. — Des pans de murs cyclopéens dominant la colline occidentale rappellent l'époque où les Pélasges régnaient sur la contrée. Ils trouvaient là une acropole naturellement défendue, ils en profitèrent. La position des villes primitives est presque toujours ainsi naturellement indiquée. L'enceinte de *Cérès Mégara* (1), qu'ils y élevèrent, n'était probablement qu'une annexe du temple d'Eleusis.

Cariens. — L'acropole portait le nom de *Carie*. On peut supposer qu'une tribu carienne s'y établit. Les Cariens étaient très-proches parents des Pélasges.

Lélèges. — Les Lélèges y parurent à leur tour; ils avaient peut-être attaqué la ville par mer.

« Un Lélex venu d'Égypte, dit Pausanias, fut roi du pays; les habitants prirent sous son règne le nom de Lélèges (2). » A une certaine époque, tout ce qui, dans les traditions, passait pour être venu du dehors, était venu d'Égypte. Cela ne peut nous faire rejeter le témoignage des anciens : Pélasges, Cariens, Lélèges appartenaient à la même race; ils étaient primitivement nomades (3). Il est naturel qu'ils aient occupé successivement les mêmes lieux.

(1) Il serait difficile de dire si c'est l'enceinte qui donna son nom à la ville, ou la ville qui donna le sien à l'enceinte. Cette dernière supposition est toutefois la plus vraisemblable. Un grand nombre de divinités ont emprunté leurs noms aux villes où elles étaient adorées. Comme on dit de nos jours Notre-Dame-d'Auray, Notre-Dame-de-Lorette, etc.

(2) Paus., Att., 39.

(3) Thucyd., I, 2.

Cette période ne semble, au reste, avoir laissé que de simples noms dans la mémoire du peuple. Mégare n'était probablement alors qu'une de ces acropoles primitives, qui consistaient simplement en une vaste enceinte entourée d'une levée de terre, comme nous en verrons à Tyrinthe. Les peuplades qui s'y retiraient pouvaient être très-sauvages. J'insiste sur ces faits à mesure qu'ils se rencontrent, parce qu'on a souvent beaucoup exagéré le développement de la civilisation chez les Pélasges.

Mégare resta longtemps ignorée. Homère n'en parle pas dans le dénombrement, et Strabon dit positivement que la ville fut fondée, ou au moins considérablement augmentée, par les Doriens (1), lors de l'expédition qu'ils firent contre l'Attique, cinquante ans environ après le retour des Héraclides, cent vingt ans après la guerre de Troie.

IV. *Eoliens, Ioniens, Achéens, Légendes.* — Entre l'époque pélasgique et l'époque dorienne, Mégare fut successivement soumise à l'influence d'Athènes, de Salamine et de Thèbes; les révolutions s'y succédèrent rapidement. On peut le conjecturer, au moins avec vraisemblance, non-seulement parce que c'était alors le sort naturel de tous les petits États d'être la proie des plus grands, mais parce que toutes les traditions de Mégare sont intimement liées à celles de leurs ambitieux voisins.

Cette période laissa, en effet, les plus profonds souvenirs dans la mémoire des populations io-

(1) Le texte est incertain.

niennes, ces héritiers des Pélasges (1). Elle est particulièrement féconde en légendes.

Parmi ces légendes, il en est qui tiennent évidemment à une conquête étrangère, à une influence persistante et régulière. D'autres peuvent être nées de simples rapports de voisinage. Du haut de leur acropole, les Mégariens virent successivement passer au pied de leur colline toutes les races, toutes les tribus que le commerce ou la guerre appelaient du nord au sud, du sud au nord de la Grèce. Ils durent quelquefois se mêler à elles et écouter leurs récits. Il en résulta une singulière confusion de traditions diverses. Peu de contrées, sous ce rapport, sont aussi riches; des noms athéniens, éoliens de Salamine et d'Oncheste, thraces, béotiens, argiens, crétois, s'y entrecroisent et s'y confondent.

Éaque, Thésée, Minos, Télamon, Ajax, Pandion, Nisus, Térée, l'amazone Hippolyte, Méricerte, Ino, Autooné, Alcmène, Adraste, les sept chefs de l'expédition contre Thèbes, Sciron, Alcathus, enfin le Pélovide, avaient dans la ville ou dans la plaine des lieux consacrés, des tombeaux et des autels. Un culte particulier était réservé à quelques-uns. Les récits qui les concernaient étaient dans toutes les bouches.

On montrait près de la ville le monument héroïque de Pandion (2), roi d'Athènes, à qui l'on rendait les honneurs divins.

Le nom de Nisée, celui de Minoa que portait Pilote qui touchait au port, rappelaient à la fois

(1) Hérod.

(2) Pandion, père de Nisus.

la victoire du roi de Crète et les malheurs de Nisus. Minos, irrité contre Athènes, assiégeait Nisée, le port de Mégare. On connaît la fable : Nisus avait les cheveux couleur de pourpre et sa vie était attachée à sa chevelure. Scylla, pendant le siège, devenue amoureuse de Minos, coupa les cheveux de son père endormi. Nisus expira : les Athéniens l'avaient enterré derrière le Lycée, où Pausanias, au second siècle, voyait encore son tombeau (1).

« Le tombeau de l'amazone Hippolyte était « voisin du monument de Pandion (2) : Il avait la « forme d'un bouclier d'amazone. Repoussée de « l'Attique, la sœur d'Antiope s'était réfugiée « avec un petit nombre de femmes, à Mégare. Là, « le chagrin du revers qu'elle venait d'éprouver « et l'inquiétude de savoir comment elle retournerait à Thémiscyre, avaient hâté sa mort. »

Nisus, enterré à Athènes, Pandion et Hippolyte à Mégare, montrent quelles relations étroites existaient entre les deux contrées. Leur histoire se confondait évidemment dans l'esprit des Ioniens (3).

La Béotie n'eut pas moins d'influence sur la Mégaride. Les Thraces de l'Hélicon y pénétrèrent comme à Éleusis. Le farouche Térée régna sur le canton de Pagæ (les Fontaines), et y laissa la légende de Philomèle et de Progné, célèbre dans

(1) Les Mégariens payaient la moitié du sanglant tribut dû à Minos. (Paus.)

(2) Paus., *Att.*, 41.

(3) L'Ionie, comme nous le verrons bientôt, s'étendait un peu au-delà de la Mégaride.

toute l'Ionie. Son nom n'était pourtant pas en exécration à Mégare. Il y avait un tumulus : « Les Mégariens offrent encore tous les ans un sacrifice à Térée, dit Pausanias ; de petits cailloux y tiennent lieu de farine d'orge. » Il serait curieux de savoir si c'était là véritablement une coutume thrace. Ces bizarreries des cultes locaux ont quelquefois une grande importance.

Mégaréus, fils de Neptune, venu d'Oncheste au secours de Nisus, Ino (1), femme d'Athamas, Mélicerte et Autooné, représentent les Éoliens d'Orchomènes et de Thèbes.

Ino et Mélicerte, élevés au rang des Dieux, sous le nom de Leucothée et de Palæmon, étaient adorés à Mégare et sur la côte.

Pausanias vit encore le monument d'Alcmène, celui d'Adraste, des sept chefs et de Sciron.

A la seconde colline se rattachent les souvenirs d'un *Pélopide* (2) : Alcathus vint de l'Élide y bâtir une acropole. On ne voit pas que ses descendants s'y soient maintenus. C'est le seul Achéen mêlé à tous ces récits, au fond desquels il m'est impossible de ne pas voir une réalité historique. Les noms de personnes, les noms de lieux sont significatifs. Les souvenirs sont vagues, sans doute, mais ce sont des souvenirs et non des rêves.

(1) Ino, fille de Cadmus, était femme de l'Élien Athamas. Athamas, dans un moment de fureur, avait tué Léarque, fils d'Ino, et menaçait Mélicerte. Ino le lui arracha et s'enfuit à Mégare : arrivée au *Champ-Blanc*, elle se précipita dans la mer avec son fils encore vivant.

(2) Les *Mégariens* ont une autre citadelle qui porte le nom d'*Alcathus*. (Paus., Att., 42.)

V. *Doriens*. — L'importance politique de Mégare ne date pourtant que de l'influence dorienne. La révolution fut complète ; langue, mœurs, constitution, culte, tout changea.

Les Doriens apportaient avec eux leur forte organisation aristocratique, leur esprit de constance et de suite. Un temple d'Apollon s'éleva sur la colline d'Alcathus pour attester la protection du *Dieu nouveau* (1). Là se voyait une pierre qui rendait, quand on la frappait, des sons mélodieux. Apollon y avait déposé sa lyre au moment où se bâtissait la ville : phénomène analogue à celui de la statue de Memnon à Thèbes, qui étonnait encore Pausanias, mais qui n'a plus rien de mystérieux pour la science moderne.

Les Doriens, établis en vainqueurs dans la ville haute, reléguèrent dans la campagne, au pied des collines et sur les bords d'un petit fleuve, les anciens habitants, *les mauvais*, *les lâches* *κακῶδες*, comme ils les appelaient, eux *les bons*, les braves par excellence *ἀγαθοί*.

La politique de ces tribus du Nord (2), aristocratiques et guerrières, était partout la même.

Les méchants de Mégare se retrouvent dans toutes les villes où régnaient les descendants de Dorus. Les Conipodes (hommes aux pieds poudreux) à Epidaure, les Gymnésiens (hommes nus) à Argos, les Catonacophores (porteurs de peaux de brebis), les Corynephores (porteurs de

(1) *Dieu nouveau*, disent les Euménides à Apollon, tu méprises d'antiques déesses. (Esch., *Euménides*.)

(2) Les Doriens sortaient du Pinde et de l'Olympe, leur première demeure connue. (Ol., Muller.)

bâton) à Sicyone, les Pénestes (pauvres) en Thessalie, les Clarotes (tirés au sort) en Crète, les Perièques et les Hilotes à Sparte, représentent exactement les *Kακοὶ* de Mégare.

C'est sans doute parmi ces paysans, ces déshérités, fidèles aux vieux souvenirs, que se conservèrent les précieuses légendes qui rappelaient l'époque de liberté. Les monuments auxquels elles se rattachaient étaient presque tous hors de la ville. La campagne resta ionienne. Le *Dorisme* ne domina qu'à Mégare (1).

La lutte entre les deux races, longtemps sourde et latente, semble avoir doublé l'énergie de chacune.

Les paysans descendirent au port et s'enrichirent par le commerce. La richesse leur donna de l'audace. Des troubles civils éclatèrent. Il fallut que les vainqueurs ouvrissent leurs rangs. Mieux inspirés qu'à Sparte, ils cédèrent, non sans lutte, mais encore à temps. Théognis (2) pleure dans ses vers ce succès des anciens vaincus : « Cette cité est encore une cité ; mais certes c'est un autre peuple : ce sont des gens qui ne connaissaient auparavant ni tribunaux ni lois. Ils portaient autour de leurs flancs des peaux de chèvres, et comme des cerfs (3) ils habitaient hors de la ville ; et maintenant ils sont les *bons*, et ceux qui jadis étaient les *braves* sont les lâches maintenant.

(1) Voir l'excellent travail de mon collègue d'Athènes, J. Girard. *De Megarenstium ingenio*. Paris, Durand, 1854.

(2) Théognis, poète de Mégare, appartenant à la faction aristocratique, environ 550 avant J.-C.

(3) Les poètes comparent ainsi souvent à des animaux les populations attachées par les vainqueurs à la culture du sol.

Mégare, régénérée par ce sang nouveau, grandit rapidement. Sa puissance s'étendit avec son commerce. Au siècle de Périclès, elle avait déjà fondé de riches colonies : Chalcodon, Héraclée, Byzance à l'Orient, Selinunte et Hybla en Sicile.

Elle avait pu disputer Salamine à Athènes, et vaincre une fois sur mer son orgueilleuse rivale. Une proue d'airain suspendue dans le temple de Jupiter perpétuait le souvenir de ce glorieux triomphe.

Mégare eut trois mille hoplites à Platée, vingt vaisseaux à Salamine.

Athènes, même au temps de sa puissance, ne put la réduire qu'en lui faisant une guerre de marchands, en lui fermant tous les ports de ses colonies, en ruinant son commerce.

Mégare, affaiblie mais non vaincue, conserva toute sa fierté dorienne.

Après le combat d'Ægos-Potamos, les Spartiates demandaient pour un des chefs le droit de cité à Mégare : « Nous le ferons Mégarien, répondit le Sénat, quand vous l'aurez fait Spartiate. »

En donnant droit de cité à Alexandre, ils lui envoyaient dire qu'ils ne l'avaient accordé à personne depuis Hercule.

Socrate ne faisait donc que leur rendre justice, quand il refusait de fuir au mépris des lois, ne pouvant pas, disait-il, après une aussi détestable action, aller demander asile à une ville aussi bien réglée que Mégare (1).

VI. *La poésie à Mégare.* — Mais Mégare ne fut

(1) Ses amis lui proposaient de s'échapper de prison et de fuir à Mégare.

pas seulement une ville énergiquement gouvernée, élégamment bâtie (1), populeuse et riche; les arts y fleurirent de bonne heure.

Elle eut avant Athènes un grand poète, Théognis, poète de parti sans doute, portant sur la terre étrangère les douleurs de l'exilé et les rancunes d'une aristocratie vaincue, mais plein d'âme et d'énergie dans sa douleur.

Théognis fut le dernier écho de la race conquérante au moment où elle allait s'allier aux vaincus.

La Comédie. — Un genre moins distingué, mais plus populaire, florissait en même temps dans les bourgs et dans la campagne (2). La comédie naissait à Mégare, pour s'épurer ensuite à Athènes.

Susarion (3) de Mégare est un des précurseurs de Sophocle. La ville et la plaine apportaient ainsi leur part de gloire littéraire.

VII. *Ecole de Mégare.* — Mégare, enfin, est célèbre par son école de philosophie, qui conserve encore aujourd'hui un nom dans la science.

Euclide, son fondateur, était disciple de Socrate. « Malgré la peine de mort portée contre tout Mégarien (4) qui oserait franchir les limites des deux territoires, on le vit plus d'une fois, dit Aulugelle, partir le soir déguisé en femme, passer quelques instants avec son maître et s'en retourner à la pointe du jour. »

(1) Les habitations de Mégare passaient pour les plus vastes de la Grèce.

(2) Meineck, *Com. Greca.*

(3) 580 avant J.-C.

(4) C'était pendant la guerre du Péloponèse.

En tout les Mégariens portaient la même ténacité et la même audace.

C'est une femme de Mégare qui recueillit les os de Phocion et les cacha sous son foyer.

A partir de l'époque romaine, cependant, Mégare dégénéra. Toutes les armées la traversaient et la pillaient. Le commerce s'était porté ailleurs. Au temps de Cicéron, elle n'était plus signalée que comme un illustre débris du passé.

Quum ab Egina versus Megaram navigarem Cæpi regiones circum circa prospicere. Post me erat Egina, ante Megara, dextra Piræus, sinistra Corinthus, quæ oppida quodam tempore florentissima fuerunt nunc prostrata et diruta ante oculos jacent. Le Pirée, Égine, Mégare, villes autrefois si florissantes, et que j'avais maintenant sous les yeux abaissées et détruites (1).

VIII. *Dieux de Mégare.* — Nous avons vu que la plus antique divinité de l'acropole était Cérés. Cérés était également adorée près de Nisée, sous le nom de Μαλοφορος (Maloforos), protectrice des troupeaux. Les paysans, en se retirant dans la plaine, avaient emporté leur vieille déesse avec eux. Son surnom tenait au goût des Mégariens pour l'élève des bestiaux. Un proverbe disait : Mieux vaut être le bélier que le fils d'un Mégarien (2).

Jupiter et Apollon viennent ensuite : Apollon, divinité doriennne. Les marins et les commerçants firent aussi pénétrer à Mégare le culte impur de Vénus. Le temple de Mégare fut, à une certaine

(1) Cic., *ad famil.*, liv. IV, ép. 5.

(2) Athén., III.

époque, presque aussi célèbre que celui de Corinthe.

Aristophane prétend qu'une querelle, à propos de trois courtisanes mégariennes, fut l'origine de la guerre du Péloponèse.

Mégare n'avait donc point de culte local, si ce n'est peut-être celui des nymphes *sithnides* (1), nymphes du pays suivant les Mégariens. La fille de l'une d'elles avait eu de Jupiter un fils nommé Mégaréus : surpris par le déluge de Deucalion, Mégaréus n'avait échappé à la mort qu'en se réfugiant sur le sommet du mont voisin, vers lequel des grues semblaient l'appeler par leurs cris : on donna à la montagne le nom des grues, ses libératrices; Γερανοί en grec : Geranoi.

Cette légende serait précieuse si l'on pouvait y voir un souvenir local, et non l'explication poétique du mot *Geranion*. Notons-la, toutefois; tout ce qui touche à la tradition d'un déluge, même local, a un grand intérêt pour nous.

IX. *Monnaies de Mégare*. — Les monnaies de Mégare avaient plusieurs types; le plus fréquent est celui qui rappelle la domination doriennne.

1. Tête d'Apollon, laurée à droite.

Revers, Μεγαρεων, Iyre (très-rare en argent, commune en bronze).

L'influence des vieilles races reparait dans des monnaies impériales, probablement frappées à un type plus ancien; on y retrouve le souvenir du culte de Cérès.

2. Tête de Cérès, couronnée d'épis à gauche.

Revers, Με : au milieu du champ.

(1) Paus., Att., 40.

Le troisième type fait allusion aux habitudes maritimes des Mégariens.

3. Proue de vaisseau; au-dessus, le trépied.

Revers, Μεγ, entre deux dauphins posés en sens contraire, en rapport peut-être avec le culte de Palémon et de Leucothée.

Nisée eut aussi ses monnaies.

Tête de Jupiter.

Revers, Νισαιων, aigle sur une torche allumée; dans le champ, épi. (rare).

X. *Les Roches scironiennes*. — En quittant Mégare (1), on commence à s'enfoncer dans les montagnes; à proprement parler il n'y a plus de routes, mais seulement des sentiers que le gouvernement grec laisse aux pieds des chevaux seuls le soin de tracer.

Deux chemins conduisent à l'Isthme : l'un traverse le mont Géranion; l'autre longe le golfe en passant par les roches scironiennes. Ce dernier porte le nom de *Kakiscalà*, mauvaise échelle. On peut s'imaginer ce qu'est une telle route en Grèce, où les *bonnes routes* sont à peine praticables.

Des deux côtés se rencontrent des traditions, mais d'époques différentes. C'est dans les gorges du Géranion que, suivant une légende locale, furent massacrés les derniers soldats de Mardo-

(1) Un peu à droite de la route, M. Rhangabé, ministre de l'instruction publique à Athènes, a cru reconnaître, dans un monticule de terre, entouré à sa base d'un revêtement de pierres coquillères, le tombeau de *Car*, dont parle Pausanias. Il est probable, au moins, que ce tumulus remonte aux époques les plus anciennes.

nus. Ils fuyaient vers Thèbes après la défaite de Salamine. Perdus, la nuit, au milieu des montagnes, poursuivis par le courroux de Diane protectrice des forêts, ils s'imaginent apercevoir l'armée ennemie rangée silencieusement devant eux, et décochent leurs flèches dans ce demi-jour des nuits grecques, qui laisse juste assez voir au loin, pour qu'il soit facile de peupler l'horizon de fantômes. Le rocher frappé rend un son sourd, comme un long gémissement que l'écho renvoie aux Perses, en le prolongeant. Confirmés ainsi dans leur illusion, ils épuisent leurs traits contre cet ennemi imaginaire : à l'aurore, les Mégariens arrivent. Le carnage fut facile. Les Perses étaient sans défense; à peine quelques-uns échappèrent-ils pour aller annoncer leur erreur et la défaite.

Pausanias raconte naïvement ce récit : nous pourrions supposer nous-même qu'il y a là un fond de vérité, si le voyageur grec n'avait soin, deux chapitres plus loin, de nous avertir que la trace des pointes de flèches était visible encore de son temps sur le rocher. Il nous donne ainsi, sans en avoir conscience peut-être, l'explication naturelle de cette étrange anecdote, qui n'était qu'une fable imaginée pour rendre compte d'une particularité, probablement fort peu curieuse en elle-même, d'un des escarpements de la montagne. De nombreuses légendes n'ont pas de fondement plus solide ; nous aurons bien des fois l'occasion de le constater ; c'est ce qui rend si difficile et si délicate l'étude de la mythologie. Une tendance naturelle de l'esprit humain le porte, en effet, à rattacher ainsi les souvenirs historiques aux sin-

gularités que la nature lui présente et dont il ignore les causes. Combien n'avons-nous pas, en France, de camps de César et de Sauts-Roland (1), dans des lieux où ni Roland, ni César n'ont pénétré.

Nous préférâmes la Kakiscalà, où nous trouvons les souvenirs de Thésée, et où nous avons en même temps l'avantage de côtoyer le golfe et de jouir de l'aspect de la mer pendant plusieurs lieues.

La montagne s'élève d'abord en pente assez douce, et les chevaux gravissent facilement le sentier pierreux qui conduit au bord des falaises. A droite et à gauche, des arbres bien maigres et comme privés de sève, dont le nombre diminue à mesure qu'on s'avance, sont un indice des désappointements que préparent au voyageur les *riantes* collines de la Grèce.

Quand on songe, en effet, que la plus grande partie du Péloponèse offre ce caractère, que souvent ces rochers arides, dont les flancs sont chaque année lavés par les pluies torrentielles de l'hiver, n'ont pas gardé un atome de terre végétale, que le marbre ou le granit y est à nu et renvoie au visage la chaleur accumulée d'un soleil brûlant qui endort et étouffe, on serait tenté de croire que les poètes ont donné pour réels les rêves de leur imagination.

Et pourtant les poètes n'ont pas menti. Diane pouvait errer autrefois dans d'épaisses forêts qui

(1) Nous avons vu, entre Fongères et Vitré, près de Châtillon, un fort bel échantillon des *Sauts-Roland*. Le plus célèbre est à dix lieues environ de Bayonne, dans les Pyrénées.

couvraient ces montagnes aujourd'hui si stériles. Les historiens ne laissent aucun doute à cet égard. Mais le fer et le feu des barbares ou d'habitants sauvages et imprévoyants ont détruit les bois autrefois sacrés. La terre, que ne retenaient plus les profondes racines des sapins et des chênes, s'est éboulée. Les torrents ont fait le reste; et la Morée presque tout entière s'est trouvée dépouillée d'une de ses plus grandes richesses.

De petites fleurs (1) délicates et de couleurs variées, que le soleil vivifiant du midi fait naître, comme par miracle, entre deux grains de sable oubliés dans les fentes du rocher, sont tout ce qui atteste encore la puissance et la fécondité de la nature.

La route se rapproche peu à peu de la mer : l'on se trouve en vue d'Égine et de Salamine; le golfe Saronique se déploie alors tout entier. D'un côté, les côtes éloignées de l'Attique se confondent avec le ciel à l'horizon; de l'autre, s'étend le rivage montagneux et plus tourmenté de l'Argolide. Ça et là, de petits îlots sans nom attirent et reposent agréablement l'œil ébloui par l'éclat du ciel et des eaux. C'est, malgré son caractère sévère, un des points de vue de la Grèce les plus gracieux.

Le sentier qui suit le rocher à mi-côte au-dessus de la mer semble avoir été conquis sur lui par les efforts des siècles.

(1) Ces fleurs sont quelquefois si nombreuses, qu'elles donnent au rocher une teinte particulière, jaune, bleue, violette, ce qui anime singulièrement ces rocs déboisés.

Sous l'administration de Sciron (1), dit Pausanias, sans indiquer aucune époque précise, on le rendit praticable aux piétons. Adrien, par des travaux tels que les Romains seuls savaient les concevoir, ouvrit une large tranchée où deux chars pouvaient marcher de front (2). L'aspect des lieux est très-pittoresque. Un énorme rocher s'élève dans les airs (3), tandis qu'une falaise à pic, dont il est difficile de mesurer de l'œil la profondeur, plonge dans la mer qui bat ses pieds d'un flot monotone; de temps en temps le rocher s'incline en pente plus douce, des arbustes s'élèvent sur ses flancs, le précipice disparaît, mais ce n'est que pour reparaître tout à coup plus effrayant.

Il n'y a pas de danger réel pour le piéton. Si l'on s'obstine à rester sur sa monture, l'influence énervante du soleil d'un côté, le vertige de l'autre, peuvent amener de tristes accidents. Une année avant notre passage, un homme et son cheval étaient tombés dans la mer; nos conducteurs nous montraient, en se signant, l'étroit sentier où l'accident était arrivé.

XI. *La roche moluride.* — Peut-être étions-nous sur la roche moluride, du haut de laquelle Ino se précipita dans la mer avec Mélécerte le plus jeune

(1) Pausanias croit que c'est ce Sciron, et non le Brigant, qui donna son nom aux roches scironiennes. Mais, est-il bien sûr que ce soient deux personnages distincts?

(2) Un seul cheval peut à peine y passer aujourd'hui, s'il est chargé d'un fardeau un peu volumineux.

(3) On donne au rocher 600 pieds d'élévation au-dessus du sentier et 300 pieds au-dessous.

de ses fils, quand l'aîné, nommé Léarque, eut été tué par Athamas (1).

La roche moluride, dit Pausanias, était à l'endroit le plus étroit de la route.

On sait qu'Ino et Mécercerte étaient adorés comme divinités marines, sous le nom de Leucothée et de Palémon.

Nous avons déjà trouvé Leucothée à Mégare, Leucothée, la blanche déesse. Un des sentiers qui conduit aux roches scironiennes s'appelait *la Course de la Belle* (2). C'était ce sentier qu'Ino avait suivi dans sa fuite. On montrait aussi à Crommyon un autel élevé sur le lieu où Mécercerte avait été déposé par le dauphin, son libérateur.

Les jeux isthmiques, fondés par Sisyphe, se donnaient en l'honneur de Palémon. Sisyphe était frère d'Athamas, fils d'Eolus. Suivant la généalogie mythique, l'oncle avait ainsi déifié son neveu.

L'existence du monument d'Ino à Mégare, l'autel de Mécercerte à Crommyon, le rôle important donné à Palémon dans les cérémonies des jeux isthmiques nous font une obligation d'étudier de plus près la légende.

Il ne s'agit plus seulement d'un de ces noms populaires, flottant, pour ainsi dire, avec les ballades sur un grand pays, et capricieusement rattachés aux singularités de la nature, comme nous le faisons remarquer à propos de la légende du

(1) Voir le dictionnaire mythologique du docteur Jacobi, chez Fermin Didot, 1846.

(2) Καλήςδρομός.

Géranion; il s'agit d'un culte régulier, de souvenirs tenaces et persistants sur une étendue de plus de dix lieues de côtes. L'influence d'une poésie légendaire, même très-répondue, ne me paraît pas expliquer suffisamment ces faits. Ils attestent d'une manière à peu près certaine que la race chez laquelle ces souvenirs étaient personnels eut en ces lieux des établissements prolongés et sérieux.

C'est ainsi qu'une chapelle de Saint-Marc, élevée dans un ravin de l'Hymette, rappelle la domination des Vénitiens.

Nous sommes trop habitués à ne voir dans la mythologie qu'un amusement poétique, un badinage ingénieux. Il n'est pas une légende, pas une fable qui n'ait été, en son lieu et à son heure, l'objet d'une croyance vivace et profonde. Mécercerte, Ino, Palémon, Leucothée peuvent avoir un jour amusé les oisifs et les beaux esprits d'Athènes qu'Euripide et Aristophane faisaient rire aux dépens des Dieux; mais c'étaient de puissants et redoutables génies pour les marins qui fréquentaient les ports de Mégare, de Cinchrées (1), d'Épidaure Liméra, de Brasies et de Coroné (2). Sur ces côtes, le culte de Mécercerte et de Leucothée était très-ancien et peut-être antérieur même à celui de Neptune, qui n'éclipsa jamais complètement ces humbles et familières divinités, *ces divinités secourables aux matelots pendant l'orage* (3). Ino

(1) Port de Corinthe sur l'Isthme.

(2) Villes maritimes de la Laconie, où Ino était adorée.

(3) Apollod., III, 4, 3.

avait des fêtes, des oracles, un lac sacré (1) comme Cérés; pendant la nuit se faisaient en son honneur des processions aux flambeaux : on lui sacrifiait des victimes, des taureaux surtout, comme aux fleuves. On disait qu'aux premiers âges le sang humain avait coulé sur ses autels.

Il fut un temps, peut-être, où Leucothée pouvait marcher l'égale de *Déméter* et d'*Héra* (2). Divinité du petit peuple, des paysans, des marins, des vieilles races opprimées, elle tint moins de place dans la poésie des belles époques, elle en tint plus dans la vie journalière et dans les légendes du foyer.

Groupons autour d'elle tous les noms qui se rattachent à cette légende : Athamas, Sisyphé, Nephelée, Cadmus, Phrixus, Hellé, Junon sa haineuse rivale : nous sommes au sein du cycle même des Argonautes, au milieu des plus vieux souvenirs de la vieille Grèce. *Ino-Leucothée* avait un temple et un oracle en Colchide, temple célèbre par sa richesse, ruiné seulement au temps de César par Pharnace et Mithridate (3).

Tous ces noms témoignent que nous ne devons chercher l'origine du culte de Mélicerte et d'Ino ni à Athènes, ni à Mégare, ni à Corinthe.

Ce sont évidemment les races du Nord, probablement les tribus éoliennes et maritimes du golfe d'Iolchos, qui propagèrent de très-bonne heure ces légendes sur la côte orientale du Pélo-

(1) Paus., Laconie, XXIII, 26.

(2) Noms grecs de Cérés et de Junon.

(3) Strabon, XI, p. 498.

ponèse, qui les portèrent à Colchos, en Crète, à Rhode, à Ténédos, jusque chez les Éléens d'Italie et chez les Étrusques.

C'est donc en dehors des lieux que nous parcourons qu'il faudrait chercher l'explication d'une légende que les Mégariens reçurent et acceptèrent sans la modifier. Ils disaient seulement, « *ce qui était une tradition inconnue au reste de la Grèce,* » (1) que c'étaient *Cleso* et *Tauropolis*, filles de Clésion, Mégarien, qui avaient recueilli le corps de la déesse rejeté par les flots sur les côtes de la Mégaride (2).

Nous ne pouvons nous flatter d'arriver à dé-gager complètement les éléments primitifs du mythe. La science, toutefois, est aujourd'hui sur la voie qui conduit au succès. Il ne faut pas croire, en effet, que toutes ces légendes soient vides de sens; elles sont, au contraire, presque toutes très-éloquentes, elles reflètent dans un langage naïf les primitives impressions de l'homme, dont l'imagination vierge s'éveillait au ravissant spectacle du monde naissant. Quelques-unes de ces fables sont contemporaines des premiers âges. L'Inde les a vues naître, le voyageur les retrouve encore au milieu des glaciers du Nord et sur les grèves sombres de la pieuse Irlande. Les langues de l'Orient nous ont déjà livré le secret de

(1) Paus., Att., XLIII.

(2) Les habitants de Coroné en Messénie avaient une légende analogue : « Près du Pamisus, au bord de la mer, est un lieu consacré à Ino : C'est là, dit-on, qu'elle sortit des flots pour monter au ciel sous le nom de Leucothée. » (Paus., Mess., XXXIV.)

plusieurs d'entre elles (1). L'Allemagne poursuit avec ardeur ces intéressantes recherches, et nous montre, s'étendant chaque jour davantage, le réseau de ces vieux souvenirs.

Ce sont ces poétiques et vieilles conceptions que nous retrouvons ainsi localisées et transformées, suivant le génie des races diverses et des lieux, bien loin des contrées où elles s'étaient épanouies d'abord. Il est curieux de marquer ainsi les étapes successives où les légendes s'arrêtent et se fixent en se renouvelant.

Combien les mythes marins, surtout, ont dû parcourir de rivages ! Combien de grèves ont dû recevoir les corps expirants de Palémon et d'Ino ! Combien de rochers ont dû être le théâtre de leur catastrophe !

A Rhodes, Leucothée était adorée sous le nom d'*Hélia*, la déesse marine. Elle y avait été aimée de Neptune ; elle était sœur de Telchin.

Ailleurs, elle était une des Néréides et sœur de Thétis. Les Latins l'identifiaient avec *Matuta*, la déesse de l'aube, l'aurore blanchissante. Elle était la lueur qui protège les marins au lever du jour ; on l'associait aux brillants dioscures. C'était toujours la blanche déesse.

Peut-être est-ce là le trait caractéristique et primitif du mythe, comme semble l'indiquer le nom même de Leucothée.

Tous ceux qui ont eu le bonheur de passer

(1) *Comparative mythology*, by Max Muller (Oxford essays, 1856). — *Histoire des Religions de la Grèce antique*, par A. Maury : Paris, 1857, chez Ladrangé, t. I, ch. 11.

quelques nuits sur les légers caïques (1) de la mer Egée, comprendront tout ce qu'avait d'attrayant et de fécond cette simple et naïve déification de l'étoile du matin. C'est un des traits communs aux déesses primitives de la lumière de contenir dans leur mythe ces catastrophes mystiques, ces sauts du haut des rochers, ces morts violentes suivies de résurrections glorieuses : le pâlisement rapide et mystérieux de l'étoile du matin, au lever du jour, prêtait d'ailleurs aux images mélancoliques si chères à l'imagination rêveuse et mobile des matelots. Qui sait combien de formes variées dut revêtir Leucothée dans leurs rêves, durant les longues nuits de calme ou les heures terribles de la tempête. Ainsi que le prudent Ulysse, ils durent bien des fois la voir se précipiter comme le plongeon sous la vague noire, bien des fois aussi apporter aux naufragés le voile de salut (2).

Jetez ces conceptions premières au milieu des personnages éoliens et béotiens de la famille d'Atthamas, vous aurez la légende d'Ino et de Mécicerte, telle qu'on la racontait à Thèbes et à Mégare.

XII. *Sciron*. — Les roches qui suivent sont en horreur, dit Pausanias, parce que c'est du haut de ces roches que Sciron, qui habitait près de là, précipitait dans la mer les étrangers qu'il rencontrait. Une tortue se tenait en bas dans les flots et les enlevait (3). Plutarque prétend que

(1) Nom des petits navires grecs.

(2) *Odyss.*, ch. V.

(3) Les tortues de mer ont attiré de bonne heure l'attention des Grecs. La plus ancienne monnaie d'Égine a pour type une tortue de mer.

Sciron obligeait les voyageurs à lui laver les pieds, et que c'est au moment où ils se baissaient qu'il les précipitait d'un coup de talon dans la mer. Il subit la loi du talion; Thésée le vainquit et jeta son corps aux poissons. Il faut dire que les Mégariens niaient que Sciron fût un brigand. — Ils l'honoraient au contraire comme un de leurs bienfaiteurs. La légende s'était formée en dehors de Mégare.

L'aspect effrayant des lieux rend moins extraordinaires ces conceptions de l'imagination populaire. Toutes les catastrophes célèbres dans la contrée devaient avoir eu nécessairement ces roches pour théâtre. Un autre motif attirait sur elles l'attention des marins. Les Athéniens appelaient Sciron (1) un vent violent, soufflant de l'ouest dans le golfe et occasionnant de fréquents naufrages. Le sciron semblait venir des roches scironiennes.

De plus, ces sentiers étroits avaient toujours été un repaire de brigands. Encore aujourd'hui le passage n'est pas sûr, et le gouvernement a été obligé de placer un poste de *palikares* (2), à la sortie des montagnes, pour la protection des voyageurs. Ils ne réussissent pas toujours à éloigner le danger; les habitants de Mégare préviennent de prendre une escorte, en disant dans leur patois moderne qu'il y a crainte, *ἐχει φόβος*. Nous nous étions fait accompagner de deux *palikares*.

Les roches, brisées par endroits, probablement à la suite de tremblements de terre, forment, en effet, de profonds enfoncements où il est facile

(1) Strabon, IX, p. 391.

(2) Gendarmes.

de se cacher et de tout observer sans être vu; des Anglais avaient été arrêtés et dépouillés l'année même.

Il n'est donc pas étonnant que du temps de Thésée cette route, peu sûre de nos jours, parût assez dangereuse pour que la mère du héros lui conseillât de s'embarquer à Trézène, et de se rendre à Athènes (1) sur un vaisseau.

Quand on rapproche tous ces faits et tous ces souvenirs, on se rend facilement compte des éléments divers qui entrèrent dans la légende du brigand, exterminé par Thésée, le grand exterminateur de ces côtes. Un magistrat nommé Sciron, ayant laissé de nombreuses traces de son administration en Mégaride, et jusqu'en Attique, où nous avons vu qu'il avait un autel; l'effroi naturel causé par une route périlleuse en elle-même, et infestée de brigands; un vent terrible s'engouffrant dans les gorges de la montagne et s'abattant sur les flots avec violence, vent qui portait à Athènes le même nom que le héros; n'y a-t-il pas là de quoi expliquer tous les rêves de ces mobiles imaginations ioniennes?

On côtoie les roches scironiennes pendant plus d'un quart d'heure. La descente en est difficile et glissante. Une foule de petites pierres roulent à chaque instant sous les pieds: l'on a grand peine à se tenir. Au bas s'étend un petit bois au milieu duquel est l'habitation des soldats qui gardent le défilé. Ce lieu, nommé *Kineta*, ne rappelle aucun souvenir antique: une phrase de Pausanias pour-

(1) Plutarque, *Vie de Thésée*.

rait y faire voir, cependant, le théâtre du combat singulier dont Hyllus et Echemus l'Arcadien furent les héros. Deux ou trois petits torrents, à sec à l'époque de notre passage, traversent le bois qui, un peu plus loin, n'est plus qu'un taillis. L'un d'eux marquait probablement les limites de la Mégaride. Tout le défilé se trouvait ainsi sous la surveillance de Mégare et entre les mains des Doriens. C'était posséder la clef du Péloponèse.

XIII. *Jupiter Aphesius*. — C'est de là que devait se voir, le temple de Jupiter *Aphesius* (1), élevé sur le sommet de la montagne, en vue des îles et du golfe. On en rapportait l'origine à Éaque.

Ce rapprochement du nom d'Éaque et de Jupiter est à noter. Il faut remarquer aussi l'emplacement du temple, dominant toute la contrée du haut de ces rochers terribles. Jupiter est particulièrement le dieu des hauts lieux.

Ses temples et ses statues ne couronnaient pas seulement les montagnes de la Mégaride, les Athéniens en avaient érigés sur les plus hauts sommets de l'Hymette, du Pentélique et du Parnès. Nous trouverons nombre d'autres statues de Jupiter dominant ainsi les plaines, comme du sein des nuages; c'est un fait essentiel à constater, quand on veut étudier sous tous les aspects le culte de Zeus.

XIV. *La Crommyonie*. — On entrait ensuite dans la Crommyonie. A une heure de marche de *Kineta* environ, une petite chapelle indique la position de la ville ancienne, dont l'histoire paraît

(1) Libérateur.

s'être fort peu occupée; c'est là qu'était l'autel de Mélicerte. La campagne, aux environs, est fertile; la chaîne de montagnes s'éloigne déjà assez de la mer pour permettre aux habitants de vivre à l'aise du produit de leurs champs. « Non loin avait été élevée Phœa qui, suivant les poètes, était une laie, et qui donna lieu à un des exploits de Thésée (1). »

La Crommyonie est un de ces petits territoires sans importance que les villes voisines se disputaient sans cesse et qu'elles démembraient à chaque guerre. Elle ne pouvait avoir de frontières bien fixes, c'était comme un terrain neutre entre deux États rivaux. Strabon raconte que dès les temps les plus anciens les Péloponésiens et les Ioniens avaient eu de fréquents démêlés au sujet de leurs frontières respectives, sur lesquelles se trouvait la Crommyonie. Les deux partis parvinrent à s'entendre, et l'on éleva à l'endroit dont on était convenu, malheureusement nous ignorons où, une colonne portant pour épigraphe du côté du Péloponèse :

Ceci appartient au Péloponèse et non à l'Ionie;

Et du côté de Mégare :

Ceci appartient à l'Ionie, non au Péloponèse.

Le géographe ne dit pas de quel côté était placé Crommyon : nous l'ignorerons probablement toujours (2).

Une suite de petites vallées incultes ou de grèves de sables assez étroites, et toujours res-

(1) Paus., Corinth., I.

(2) Crommyon appartenait à Corinthe pendant la guerre du Péloponèse. Thucyd., IV, 45. Κρομμυῶνα τῆς Κορινθίας.

serrées entre la mer et les monts Onéens, conduisent à l'entrée de l'isthme. On a marché sept à huit heures depuis Mégare quand on arrive au port de Calamakî, le port Schœnus (1) des anciens. Il ne reste rien des constructions antiques. Le port moderne n'a d'importance que comme station du Loyd autrichien. Sinis, le courbeur de pins, se tenait dans les montagnes qui dominaient la ville. C'est pour ce meurtre que Thésée se fit purifier par les descendants de Phitalus, car Sinis était son parent.

A cet endroit, trois lieues à peine séparent de Corinthe, et l'on aperçoit distinctement le rocher sur lequel était bâtie la ville haute, s'élevant comme un vaste dôme au-dessus de la plaine. Mais nous devons voir Corinthe à notre retour, traverser nécessairement l'isthme, y revenir peut-être plusieurs fois durant le cours de notre séjour en Grèce, et nous passâmes franc en détournant seulement la tête avec regret vers la mer des Alcyons, dont nous ne pouvions malheureusement apercevoir les flots.

(1) Le port des Jones : *σχοινος*, jone, la plage est, en effet, marécageuse.

CHAPITRE IV.

Les abords de l'Argolide. — Aspect général du pays.

L'on quitte les montagnes en arrivant à l'entrée de l'isthme. Mais l'isthme n'est qu'un pont jeté d'une chaîne à l'autre entre les deux mers. Une nouvelle chaîne plus étendue et plus profonde s'élève à l'endroit même où le rivage se courbe pour s'avancer à l'Est et faire comme un pendant aux côtes de l'Attique. C'est le commencement de la presqu'île qui compose l'Argolide, presqu'île montagneuse, formée d'une succession de hautes collines séparées seulement par d'étroites vallées, où l'on monte et descend sans relâche, si ce n'est sur quelques plateaux élevés, qui sont comme des stations naturelles qui invitent à se reposer.

Rarement le voyageur pénètre au milieu de cette nature sauvage. La route ordinaire de l'isthme à Argos coupe la presqu'île à sa racine, en passant par Némée. On ne va à Epidaure, à Trézène, à Poros que par mer. Le trajet est si facile d'Athènes à Ægine, d'Ægine à Poros! On évite ainsi des chemins impraticables à plusieurs épo-

ques de l'année, et le danger d'être surpris par les voleurs.

Il en résulte qu'à part la petite plaine d'Argos et les villes des côtes, Piada (ville franque), Epidauré et Trézène, l'Argolide est un pays où aucune civilisation n'a jamais pénétré.

L'aspect du pays n'en est que plus original et plus curieux. Les montagnes y sont plus boisées, les vallées plus fraîches, la nature, enfin, plus pittoresque et plus variée. De pauvres villages isolés et perdus dans ces gorges profondes, ou sur le flanc de ces montagnes, semblent ignorer complètement le mouvement qui s'est fait autour d'eux, et désirer que l'on continue à les oublier comme par le passé. Ils sont fiers de leur isolement et de leur ignorance.

Aucune route n'a encore été tracée d'un village à l'autre. Il faut se reconnaître aux bruyères du chemin. Parmi les mille sentiers qui se croisent sur l'herbe desséchée, traces récentes ou anciennes des bergers et des troupeaux, il faut savoir, avec l'instinct du sauvage, discerner et comme flairer la direction désirée. Nous avons cru un instant nous-mêmes, malgré le soin que nous avons pris de nous faire accompagner d'un guide, que nous coucherions sur un de ces plateaux. L'hiver et la neige avaient passé par là avant nous, et avaient, en brûlant l'herbe jusqu'à sa racine, détruit toute trace de sentier. Il fallut nous diriger un peu au hasard, sur une pointe de rocher reconnaissable à sa forme bizarre, et qui nous servit d'étoile polaire. Le plus sûr en pareil cas, nous disait le guide, est de suivre le cours desséché des torrents. Les blocs de

marbre blanc polis par les eaux, les lauriers roses, les platanes, rendent la route plus agréable, et l'on arrive presque toujours en peu de temps à un lieu habité.

Dans toute cette partie des montagnes nous ne rencontrâmes ni ruines, ni souvenirs antiques; ce dut être de tout temps un pays abandonné aux bergers nomades ou à ces populations paisibles et sobres, auxquelles la vue des lieux qui les ont vu naître, l'indépendance et la paix, suffisaient même au sein de la pauvreté; populations heureuses sans doute, mais qui laissent si peu de souvenir sur la terre, que l'histoire daigne à peine prononcer leur nom.

On s'étonne souvent, en lisant les poètes et les historiens, de voir les premiers habitants de la Grèce se nourrir uniquement de fruits sauvages, de racines et de lait. Tout ce qui s'éloigne de nos habitudes nous paraît invraisemblable. Quelques jours passés en Grèce au milieu de ces pauvres villages rappellent à un sentiment plus vrai de la réalité. Je n'exagère point, les paysans de l'Argolide, encore aujourd'hui, et l'on peut étendre cette remarque à une grande partie de la Grèce, vivent uniquement, pendant les trois quarts de l'année, d'olives sèches, d'ognons et de fromage (1). Ils ne boivent pas de vin, dont ils

(1) Cette sobriété ne tient pas seulement au climat, elle tient aussi aux prescriptions de l'Église d'Orient, qui a conservé toute la rigueur des jeûnes primitifs.

Les Grecs et les Russes ont quatre carêmes :

1° Jeûne de l'Avant, qui commence le 15 novembre et finit la veille de Noël ;

craignent même les effets; la viande leur est presque inconnue; les plus riches en mangent seulement l'hiver et avec une extrême sobriété, et cependant ils sont grands, robustes, agiles, infatigables.

Curieux, mais hospitaliers, ils reçoivent les étrangers avec empressement. On se trouve à l'aise au milieu d'eux. Comme au temps d'Homère, ils n'ont pour meubles que des coffres en bois, ciselés ou peints, qui renferment leurs habits de fête et qui sont en même temps des sièges et des ornements; de petits ânes et quelques bœufs servent à apporter le bois et l'eau au village, aussi bien qu'à labourer la terre, où ils sèment l'orge, nourriture principale des animaux; on croirait, à les entendre, qu'ils ne possèdent leurs bêtes que pour semer l'orge, et qu'ils ne sèment l'orge que pour les nourrir.

En vivant quelques jours au milieu d'eux, on parvient à mieux comprendre le caractère et les habitudes des siècles héroïques. On apprend à ne pas pousser, par l'imagination, tout à l'extrême; à accepter comme un fait des contradictions apparentes, qui ne sont, au fond, des contradictions que pour notre civilisation et nos mœurs.

2° Le grand carême, qui commence une semaine avant celui de l'Église occidentale, mais on n'y jeûne pas le samedi;

3° Le jeûne des saints Apôtres, depuis la semaine après la Pentecôte jusqu'à la Saint-Pierre;

4° Du 1^{er} août au jour de l'Assomption.

En outre, on jeûne dans cette Église les veilles d'un grand nombre de fêtes.

En somme, il n'y a que 130 jours de l'année, environ, où il n'y ait pas abstinence.

Douceur et cruauté, ruse et franchise, désintéressement patriotique et penchant au brigandage et à la rapine, audace et faiblesse de cœur tour-à-tour, mépris de la vie dans un défilé ou derrière un rocher, lâcheté et fuite dans la plaine, sans parler des superstitions et des frayeurs insensées qui sont encore les mêmes que du temps d'Achille et de Priam, chaque trait de mœurs de ces modernes Hellènes est un trait de lumière qui éclaire la civilisation ou, si l'on veut, la barbarie antique; rapports singuliers entre le passé et le présent, aux mêmes lieux, mais après tant de révolutions successives: Mélange bizarre de qualités et de défauts qu'il est très-difficile de décrire, mais qui, j'en suis persuadé, donnent une assez juste idée de ce que pouvaient être les races primitives de la Grèce. Ajoutez, un amour instinctif pour le luxe des habits et pour les bijoux brillants. Les jours ordinaires vous les prendriez pour des mendiants, les jours de fêtes pour des rois de théâtre (1).

J'ai cru devoir dire, une fois pour toutes, quelle impression avaient produits sur moi et le pays et les hommes. J'évite ainsi les répétitions, et je puis parcourir plus librement ces routes où les anciens ont laissé si peu de souvenirs, qu'il serait tout à fait inutile de les décrire pas à pas. Nous aurons assez de détails à donner quand nous aurons mis le pied dans la plaine d'Argos.

(1) Nous trouvâmes, en Arcadie, un petit village où une jeune paysanne, presque sans fortune, s'était fait faire, en se mariant, dans des conditions de fortune également très-médiocres, un magnifique costume qui coûtait trois mille francs.

Deux ruines demandent cependant une mention particulière : c'est d'abord le port *Cenchrées* (1), à l'extrémité sud de l'isthme de Corinthe, au pied même des montagnes. Formé par une baie naturelle, commode et large, il devait être un abri sûr pour les vaisseaux ; c'était là que se faisait une partie du commerce de l'isthme, Schoénée étant plutôt une station qu'un véritable port.

Cenchrées rappelait aux Corinthiens le nom du héros Cenchrias, fils de Neptune et de Pirène, arrière-petite-fille d'Eole (2).

Les premiers essais de navigation, du côté du golfe Saronique, se rattachaient donc à des noms éoliens, aussi bien que la fondation de Corinthe elle-même, où Sisyphe était venu s'établir, et qu'il avait d'abord nommée Ephyre, en souvenir d'une ville thessalienne.

Il serait puéril de croire à l'existence de Cenchrias et de Pirène, la mère inconsolable du héros (3) ; mais pourquoi avoir rattaché à *Eole* ces êtres allégoriques et imaginaires ?

Pirène, Πειρήνη de la même racine que Pirée, Πειραιεύς, πειρατής, πειρατεύω (4), pirate, pirater, indique une époque où ces baies secourables ne ser-

(1) A une heure de Calamaki. C'est à Cenchrées, ou plutôt après Cenchrées, que commence l'Argolide. (Strabon, l. VIII., ch. 6.)

(2) Eole, Périerès, OEbalus, Pirène, Cenchrias. (Paus., Corinth., II.)

(3) Les larmes de Pirène avaient formé la source de l'Acrocorinthe, après que Neptune eut volontairement tué ses deux fils.

(4) Πειρᾶν a quelquefois le sens de πειρατεύω.

vaient guère qu'aux hardis marins, dont les continuelles excursions effrayaient et ruinaient les habitants des côtes. Ne peut-on pas supposer que les Eoliens d'Iolcos furent les premiers à faire au loin ces courses aventureuses, honorées encore des Grecs au temps d'Homère ?

« Longtemps les Grecs et ceux des barbares qui
 « habitaient les côtes s'adonnèrent à la piraterie,
 « lorsque les relations par mer commencèrent à
 « devenir plus fréquentes. Des hommes puissants
 « commandaient ces entreprises, soit en vue d'un
 « profit personnel, soit afin de pourvoir à la sub-
 « sistance des faibles. Tombant à l'improviste sur
 « des villes sans murailles et formées d'habitations
 « éparses, ils les pillaient et vivaient en grande
 « partie du produit de ces rapines. Ce métier,
 « d'ailleurs, n'emportait aucune honte ; on en
 « trouve la preuve dans les mœurs actuelles de
 « certains peuples, chez lesquels aujourd'hui en-
 « core on honore les pirates habiles. C'est ce que
 « témoignent aussi les anciens poètes (1). Par-
 « tout, chez eux, les navigateurs, en se rencon-
 « trant, se font cette même question : Êtes-vous
 « pirates ? Preuve que ceux à qui elle s'adresse
 « ne désavouent pas cette profession, et que dans
 « la bouche de ceux qui ont intérêt à s'éclairer
 « sur ce point elle n'emporte aucune idée de
 « blâme (2). »

Voilà ce que nous apprend Thucydide, dont le témoignage est toujours d'un si grand poids, et

(1) Voyez Homère, *Odyssée*, III, 71, IX, 252, et l'hymne à Apollon.

(2) Thucyd., I, 5.

qui nous assure avoir étudié soigneusement l'histoire primitive de la Grèce.

Or, quand on se rappelle que les souvenirs de la première grande expédition maritime chez les Grecs (l'expédition des Argonautes) étaient tous concentrés autour d'Iolcos (1); que les rois fondateurs des premiers établissements helléniques à Salamine, à Egine, à Pylos, les principales stations maritimes de la Grèce du sud étaient éoliens, on doit être moins étonné de trouver le nom d'Eole à côté de celui du héros éponyme de Cenchrées.

Le culte de Paléon et de Leucothée nous a déjà semblé éolien. Neptune, dans la poésie épique, couvre d'une protection particulière les héros de cette race, Nestor, Antholichos, Actor et les Molionides. Les mortelles qu'il épouse, Tyro, Canacé, Pero, Pirène, enfin, sont des Eolides.

Il ne peut y avoir là un simple effet du hasard. La généalogie de Sisyphe est déjà dans Homère (2). Ce n'est pas le fait d'un logographe, d'un fabricant de généalogies. Si les noms de Cenchrées et de Pirène sont également anciens, si la légende est contemporaine de celle de Sisyphe, tout porte à croire que nous avons là un témoignage des premières relations des habitants de l'isthme avec la Grèce du nord.

Nous serions ainsi conduits à affirmer avec vraisemblance que tandis qu'au Pirée, à Eleusis,

(1) Jason, Pelias, Phrixus, Hellé, sont tous Eoliens.

(2) A l'extrémité du pays d'Argos est la ville d'Ephyre : C'est là que vivait Sisyphe le plus rusé des mortels, Sisyphe le fils d'Eole. (Ill., VI, 151.)

a Argos, prédominait l'influence phénicienne, Nisée (en rapport avec Egine par les légendes), Ephyre (Corinthe), Nauplie et Pylos servaient au contraire de stations et de refuges aux vieux Eoliens. Ce résultat ressort très-nettement de l'examen attentif des généalogies. Nous croyons donc qu'elles ont, comme la mythologie elle-même, pour la connaissance de la Grèce anté-homérique, une très-grande importance, et qu'on ne nous saura pas mauvais gré du soin avec lequel nous les recueillons.

Du temps de Pausanias, on remarquait à Cenchrées un temple de Vénus et la statue de la déesse en marbre blanc. Sur la levée qui s'avance dans la mer, d'un côté un Neptune en bronze, de l'autre, les temples d'Esculape et d'Isis. Il ne dit pas à quelle époque ils avaient été bâtis. Tout cela a disparu; mais les fondations du port et une partie du port lui-même sont encore très-visibles sous la mer, dont le fond s'est exhaussé ici comme sur beaucoup d'autres points du littoral de la Méditerranée.

Les environs sont assez frais; une seconde baie fait suite à celle de Cenchrées : c'est là qu'étaient les bains d'Hélène.

« On donne ce nom, dit Pausanias, à une source abondante d'eau salée qui sort d'un rocher, et coule dans la mer; elle a le même degré de chaleur que l'eau qui va bouillir. »

Soit que Pausanias ait exagéré, soit qu'à la suite des tremblements de terre, si fréquents dans la presqu'île (1), la nature de la source ait changé

(1) C'est à ces tremblements de terre que l'on doit attribuer le soulèvement du sol à Cenchrées et à Eleusis, où une

(ce dont il y a de nombreux exemples), nous n'avons trouvé aucune différence sensible à la main entre la température de la mer et celle de la source. L'eau est encore un peu salée et sulfureuse. De fortes assises, qui doivent être très-anciennes et qui forment un demi-cercle dont les extrémités s'attachent au rocher, tandis que la partie convexe est baignée par les vagues, en font une espèce de réservoir ou de bassin, dans lequel on a pu et où l'on peut se baigner. Les gens du pays y viennent encore chercher la santé. Le niveau du réservoir s'élève à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau du golfe. La source est très-abondante, car un conduit artificiel de plus d'un pied de largeur sur huit à dix pouces de profondeur donne sans cesse issue à l'eau (1) sans que le réservoir semble s'en ressentir. L'eau est très-transparente. Au fond, un lit de pierres, que les enfants y ont probablement jetées en s'amusant, présente à l'œil les couleurs nuancées du prisme. Les teintes varient du vert le plus foncé au vert le plus clair et au jaune. La source a dix à douze pieds de profondeur. Aucun bouillonnement n'annonce comment l'eau s'y renouvelle.

En continuant à suivre le rivage, on trouverait les traces de l'ancien port *Pirée*, que nous ne citons que pour le rapprocher du nom de Pirène, dont nous parlions tout à l'heure, et pour avertir en même temps qu'il existait sur le golfe Saronique un petit port de ce nom qui joue un rôle

partie du port est également sous l'eau. Voir l'expédition de Morée : Géologie par M. Boblaye.

(1) On se sert de cette chute d'eau pour faire tourner un moulin.

dans la guerre du Péloponèse et dont parle Thucydide. Il ne faut pas le confondre avec le port d'Athènes.

Nous ne crûmes pas devoir nous détourner pour l'aller voir, et nous nous enfonçâmes directement dans la montagne.

CHAPITRE IV.

Les villes des côtes. — Piada. — Épidaure.

Le premier jour nous conduisit au village moderne de Saphico, à travers un sentier boisé serpentant sur le flanc des montagnes, et dominant souvent des précipices où grondent de petits torrents : des pins et des chênes robustes embellissent la route. La vue s'étend par échappées sur de frais vallons et de riantes prairies. Je me crus plusieurs fois tout à coup transporté dans les gorges des Pyrénées, à l'entrée de la célèbre et charmante vallée d'Ossau.

Situé au fond d'un entonnoir, sur un terrain rougeâtre et pierreux, Saphico (1) contraste sin-

(1) Nous arrivâmes à Saphico au moment où les cloches appelaient les habitants à la prière du soir. Un groupe de paysans assis devant l'église jouaient aux cartes. C'était une espèce de piquet à quatre. Une nombreuse galerie paraissait fort attentive. On nous dit qu'ils s'entendaient très-bien aux jeux les plus compliqués et qu'ils jouaient fort gros jeu. Pendant ce temps, les fidèles revenaient des champs, rappelés par la cloche de l'église. Quelques hommes étaient à cheval. Les femmes, à pied, portaient des fardeaux sur leur tête, signe

gulièrement avec la belle nature que l'on vient de traverser. Les champs qui touchent aux maisons sont littéralement couverts de cailloux roulés : on dirait une de nos grèves : les habitants nous assurèrent que l'orge y poussait bien, et qu'ils avaient de bonnes récoltes. Quelques-unes de ces pièces de terres *empierrées* étaient, en effet, déjà vertes et avaient une belle apparence : les eaux qui descendent des montagnes y entretenant une bienfaisante humidité, il suffit de promener chaque année la charrue au milieu des pierres, en touchant à peine la surface du sol, pour que le grain germe et lève facilement (1).

Le lendemain nous étions à Épidaure, après avoir, en nous rapprochant de la mer, parcouru les délicieuses plaines de *Piada*.

Piada. — *Piada* n'a point de ruines helléniques. C'est une ville du moyen âge, flanquée d'un château-fort bâti par les Francs et ayant appartenu

de servitude introduit par les mœurs turques. Ce sont les femmes qui vont chercher l'eau et le bois dans la montagne. Ces populations paraissent d'ailleurs fort religieuses. La prière du matin se fait également en commun : tout le monde y assiste. Ceux qui restent au village se réunissent à midi pour l'Angélus.

(1) On trouve souvent en Grèce des paysans qui, assis sur un âne, portent sur une épaule à la fois le joug et la charrue, chassant devant eux deux tout petits bœufs : ils s'en vont ainsi au labour. Leur charrue est aussi simple et aussi primitive que possible : une perche de bon bois, comme du chêne vert, armée au bout d'un petit soc qui n'a guère qu'un pied de long et quatre pouces de large. De toutes jeunes filles et de petits garçons peuvent la diriger. Cela suffit dans une terre qui est presque toujours meuble et légère.

à Nicolas de Guise le Maigre (1), dont il porte encore les armoiries.

Nous ne pouvons passer sous silence cette charmante petite ville, que l'on est bien tenté de supposer bâtie sur l'emplacement de quelque ville antique dont les géographes ne nous ont pas laissé le nom. Il est difficile de croire, en effet, que les anciens aient négligé une position particulièrement avantageuse. Une vallée étroite, il est vrai, mais si fertile et si abritée, un rocher inexpugnable du côté de la mer et si propre à faire une acropole, dut attirer les colons. Pausanias et Strabon se taisent cependant : tous les monuments sont modernes, et l'on est réduit aux conjectures (2).

Cette petite plaine est le jardin d'Athènes. Des barques portent journellement des fruits de Piada au Pirée. Les terres, bien arrosées, produisent des légumes en abondance : les lauriers roses, les agnus-castus, les arbres de Judée, les caroubiers, les orangers même et les citronniers y fleurissent et achèvent de donner au pays le

(1) Buchon, *Voyage en Morée*, p. 272. L'écusson est le suivant : croix latine sur deux gradins ; dans chacun des deux cantons supérieurs de la croix, une rose de Provins, surmontée d'un oiseau qui becquette une grappe de raisin, et dans chacun des deux cantons inférieurs un cyprès.

(2) Ne pourrait-on pas y voir l'emplacement d'Halias? Ἀλίας. — Ἀλιάδα, Ἰαδά, Πιαδα, les noms ont quelque rapport, et Thucydide semble placer cette ville non loin d'Épidaure, sur le bord de la mer. Cela ressort du 45^e chap. du liv. IV, où les Athéniens, après avoir pris Methone, ravagent, dit Thucydide, τὴν τε τροιζητιάν γῆν καὶ Ἀλιάδα καὶ Ἐπίδαυρίαν.

plus riant aspect (1). Malheureusement Piada n'a pas de port, et les barques y sont peu abritées. C'est peut-être ce qui empêcha les anciens de s'y établir ou d'y fonder une ville assez importante pour avoir laissé des souvenirs et des ruines.

Épidaure. — Épidaure est à quelques lieues de Piada. On suit, pour y arriver, la crête des montagnes : la mer, qui se montre par instants derrière les pointes de rochers, signale sa présence par une brise fraîche et salutaire.

Au bas d'une descente assez douce et fort longue, quinze ou vingt maisons en ruines, au milieu desquelles s'élèvent quelques tiges de palmiers, un tout petit port où se balancent des caïques (2) indiquent la position de la ville d'Esculape, qui a presque conservé son nom, *Nea-Piadauro*, la Nouvelle-Épidaure (3).

Bien que la plaine, en partie marécageuse et par conséquent malsaine, n'annonce pas un lieu favorable aux malades, on ne peut s'y tromper, c'est bien là l'emplacement décrit par Strabon (4) : « La ville est située dans un repli du golfe Saronique, regardant le lever d'été et complètement entourée de montagnes. »

Ruines. — Les montagnes forment, en effet, une espèce d'amphithéâtre se prêtant très-bien à la position d'une ville tournée vers l'Orient. Une petite éminence rocheuse, qui s'avance en

(1) Les plaines sont remplies de jolies tulipes sauvages qui ne dépareraient pas nos jardins.

(2) Petites barques grecques.

(3) Νεὰ (Ε) πίδαυρο (ς).

(4) Strabon, VIII, p. 374.

promontoire dans la mer et coupe la baie en deux, a justement cette direction. Là devait être l'acropole de la ville. C'en était au moins la partie la plus fortifiée, car on y voit encore aujourd'hui des restes de murs antiques, qui sont une nouvelle preuve que l'on ne se méprend pas sur la véritable position d'Épidaure. Ces murs, certainement fort anciens, sont de construction hellénique presque cyclopéenne, et établis sur une base de rochers. Les uns sont évidemment des murs d'enceinte. Il est difficile de préciser l'usage des autres, qui sont défigurés par des constructions du moyen âge auxquelles ils servent d'assises.

On sait qu'Épidaure fut munie de nouveaux murs de défense à l'époque de la guerre du Péloponèse, probablement aussi de tours et d'espèces de places d'armes. Une partie de ces murs pourrait en être les débris.

Au temps d'Auguste, Épidaure occupait quinze stades de côtes, un peu plus d'une demi-lieue (1). Elle avait dû couvrir autrefois presque tout le terrain qui sépare la mer des montagnes; le promontoire en était probablement le centre et en resta jusqu'à la fin la partie la plus importante. A côté des ruines helléniques et franques se trouvent des ruines romaines en brique.

La ville, comme toutes les villes grecques, contenait sans doute un grand nombre de monuments : les auteurs anciens n'indiquent qu'un

(1) C'est peu de chose quand on songe qu'à la même époque Athènes et ses ports réunis avaient huit lieues de tour. La ville seule avait de pourtour 7,740 mètres.

temple de Héra sur le promontoire, un téménos (1), enceinte consacrée à Esculape avec une statue du dieu et d'Épionée son épouse, toutes deux en marbre de Paros, plus un temple de Bacchus, un autre d'Aphrodite.

Les environs, plantés de vignes qui grimpent gracieusement sur le flanc des collines, rappellent encore aujourd'hui l'épithète homérique : *Épidaure aux belles vignes*, ἀμπελόεντα Επίδουρον (2). On n'y aperçoit aucune ruine.

Cette absence de monuments est loin de répondre à l'idée qu'on se fait du sanctuaire si respecté de l'art médical en Grèce, et l'on éprouve d'abord un certain étonnement. On cherche en vain où était ce temple fameux *toujours rempli de malades et de tablettes votives* (3), où l'on accourait de toutes les parties de la Grèce.

Strabon n'avait évidemment pas vu les lieux : ce qu'il dit ne peut s'appliquer qu'à l'Hiéron. Or, ce n'est qu'à près de deux lieues, au milieu des montagnes, dans une petite plaine aride que se trouvait l'hiéron (4) d'Esculape, c'est-à-dire, l'ensemble des édifices consacrés à son culte. Notre route nous y conduit. Nous le décrirons bientôt.

Constatons seulement ce fait singulier d'une ville complètement séparée de ses principaux temples. Nous verrons quelque chose de semblable

(1) Τεμένος, de la même racine que *templum*, lieu consacré. (Paus., Corinth. XXIX.)

(2) Hom. III., II, 561.

(3) Strabon, VIII, p. 374.

(4) Τὸ ἱερόν, lieu sacré.

à Némée, où le temple de Jupiter était également isolé et comme perdu dans une étroite et sauvage vallée, au milieu de rochers stériles. L'oracle d'Amphiarauš était à douze stades de la ville d'Oropos. Le célèbre Héréum (1) de la plaine d'Argos n'était ni à Argos, ni à Mycènes, ni à Tyrinthe, mais solitairement assis dans un enfoncement de la montagne. Nous avons vu qu'Éleusis n'avait jamais été qu'une ville sainte, Dodone qu'un ancien oracle; Delphes et Olympie une réunion de temples. L'antique et vénéré bois des Furies en Attique était à plus de cinq kilomètres d'Athènes. Faut-il croire que tant de villes se soient déplacées? Thucydide nous apprend, il est vrai, que les villes primitives étaient éloignées des côtes, où elles avaient à redouter les attaques des pirates. La primitive Epidauré pouvait donc avoir occupé une des extrémités de la plaine sacrée. L'existence de ruines auxquelles personne n'a pu encore donner de nom ne rend pas cette hypothèse improbable.

Toutefois, ce ne peut être là la cause générale de cet isolement des plus grands temples. Nous avons déjà fait remarquer que les enceintes sacrées étaient dans l'origine un terrain neutre où se réunissaient plusieurs tribus rivales pour adorer un Dieu commun, signe précieux de concorde et d'union. Il est fort possible que quelques-uns de ces lieux aient été consacrés par la Religion à une époque où les tribus, encore nomades, n'avaient pas de demeures fixes; où elles habitaient encore d'humbles villages dispersés et sans impor-

(1) Temple de Junon.

tance. Une longue possession des hommages publics, l'habitude si forte, en pareille matière, rendit plus tard impossible la translation du Dieu loin des lieux qu'il s'était pour ainsi dire choisis lui-même; tandis que des nécessités d'un tout autre genre portèrent les habitants à se rapprocher de la mer ou de plaines plus fertiles, et ainsi eut lieu naturellement la séparation des monuments sacrés et des habitations des hommes.

Les lieux abandonnés aux Dieux en prirent un caractère encore plus vénérable. Cette persistance des adorations du peuple pour des localités sans importance par elles-mêmes est, en tout cas, le plus souvent, une preuve irrécusable de l'ancienneté et de la ténacité des traditions locales.

Les détails de la légende d'Esculape s'adaptent, d'ailleurs, beaucoup mieux aux environs de l'hieron qu'à la baie d'Epidauré. On peut en conclure que la ville même n'eut presque aucune influence sur sa formation et son développement.

Histoire d'Epidauré. — *Epidauré est surtout célèbre par son culte d'Esculape* (1). — Ces paroles de Strabon expliquent la rareté des renseignements que les anciens nous ont laissés concernant Epidauré.

Si nous divisons son histoire en trois périodes comme nous l'avons fait pour Mégare: période pélasgique, — péloponnésienne, — dorienne, nous trouvons qu'aucune tradition ne s'attache à la première époque: nous savons seulement qu'Epidauré s'appela d'abord Epicaré, et qu'elle fut, comme l'avait été Mégare, occupée par les

(1) Strabon, VIII, p. 374.

Cariens (1). Ce fait nous est attesté par Aristote.

Epidaurus donna son nom au pays. « Les Eléens disent qu'il était fils de Pélops; suivant les Argiens et le poème intitulé *Megala Eaca* il avait pour père Argus, fils de Jupiter. Les Epidauriens prétendent qu'il était fils d'Apollon (2). »

Nous retrouvons dans ces trois généalogies un vague souvenir des trois influences qui se succédèrent à *Epicare* après l'époque pélasgique (3).

Aux Pélopidés et aux Argiens succèdent les Ioniens. Les Doriens ne viennent qu'ensuite. Lorsque les *Héraclides* envahirent le Péloponèse, les Epidauriens avaient pour roi *Pityrée*, fils d'*Ion*, fils de *Xuthus*. *Pityrée* livra le pays sans combat à

(1) Les Cariens occupèrent aussi *Hermione*, un peu plus bas sur le golfe.

(2) Paus., *Corinth.*, XXVI.

(3) La présence de pélopidés à Mycènes rend en effet très-vraisemblables leurs relations avec Epidaure. Six à sept lieues à peine séparent Epidaure de Mycènes, et nous avons vu un Pélopite *Alcathos* régner même à Mégare.

Tout ce que nous savons d'Epidaure prouve, d'un autre côté, que cette ville fut dès le principe subordonnée à Argos. Les Epidauriens marchent au siège de Troie, ainsi que les Argiens, sous la conduite de *Diomède*.

On comprend l'intérêt qu'avaient les Doriens à rattacher à Apollon leur dieu spécial, le héros éponyme de la ville.

Tout cela, au reste, nous apprend bien peu de chose sur l'histoire primitive d'Epidaure, que rien ne fait présumer avoir été puissante avant l'invasion doriennne. Les Epidauriens eux-mêmes n'ont pu m'indiquer les descendants d'Epidaurus, dit *Pausanias*. (Paus., *loc. cit.*)

Déiphonte et aux Argiens, et se retira avec ses sujets dans l'Attique (1).

La légende d'Esculape, à laquelle est mêlé le nom de Phlégyas, représentant mythique des Phlégyens, peuple barbare de la haute Thessalie, témoigne que les races du Nord avaient aussi pénétré jusque-là. L'invasion de Phlégyas correspond peut-être à celle d'Eumolphe et de Térée en Attique et en Mégaride.

Ce n'est qu'à l'arrivée des Doriens que le pays s'organise réellement. Les Doriens établirent à Epidaure, comme partout où ils dominèrent, une Constitution aristocratique. La troisième classe, celle des *Conipodes*, hommes aux pieds poudreux, ceux auxquels on imposait le travail de la terre, était formée des anciennes familles du pays, qui n'avaient pas suivi *Pityrée* en Attique. Les Conipodes ne semblent pas avoir joué un rôle aussi important à Epidaure que les *Kakoi* à Mégare. Epidaure était une ville peu commerçante; les environs, médiocrement fertiles, ne permettaient guère aux habitants de s'enrichir. Les vainqueurs n'eurent point de luttes intestines à soutenir. Ils employèrent toute leur énergie à combattre Argos, leur métropole, dont ils se détachèrent à la fin, et à organiser le culte d'Esculape auquel ils durent leur réputation et leur gloire.

Ce double rôle convenait parfaitement à une aristocratie doriennne, où les haines de famille étaient si vivaces, et le besoin d'organisation intérieure si impérieux.

Les Epidauriens combattirent les Argiens avec

(1) Paus., *id.*

la même opiniâtreté que Sparte fit Messène. Ils réglèrent, surveillèrent et agrandirent l'*Asclépiion* (1), avec tout le zèle que déployait d'un autre côté la même race à régulariser Olympie, Delphes et les principaux jeux de la Grèce (2).

Les seules légendes qui y fussent populaires et locales ont trait à ces deux grands et constants intérêts de la contrée.

Nous parlerons plus tard de la légende d'Esculape; celle de Déiphonte et d'Hyrnétho n'est pas pas moins curieuse. Elle a les principaux caractères des légendes qui touchent déjà aux temps historiques.

A la suite de la victoire des Héraclides, Téménus s'était établi à Argos (3).

Téménus avait une fille Hyrnétho. Il la donna en mariage à Déiphonte, comme lui descendant d'Hercule, et nomma son gendre, au détriment de ses fils, général en chef de ses troupes. Cette préférence excita la jalousie des beaux-frères de Déiphonte. Ils conspirèrent. Téménus, accusé de vouloir laisser le trône à son gendre, fut égorgé. Tel est le premier acte du drame.

Déiphonte se sauve avec Hyrnétho et ses partisans à Epidaure, où on l'accueille avec empressement. Mais les frères d'Hyrnétho, sachant que le plus grand chagrin qu'ils pussent faire à Déi-

(1) Temple d'Esculape et ses dépendances.

(2) Il y avait à Epidaure des jeux en l'honneur d'Esculape, comme nous le verrons bientôt.

(3) On sait que le sort donna Argos à Téménus Messène à Cresphonte, Sparte à Procles et Eurysthènes, fils d'Aristodème, mort pendant l'expédition.

phonte était de le séparer de sa femme, accoururent à Epidaure, laissèrent leur char sous les murs de la ville pour n'exciter aucun soupçon, et envoient un hérault à leur sœur, la priant de venir leur parler en secret. Hyrnétho se rend à leur invitation : ils lui disent beaucoup de mal de Déiphonte, ils la supplient de revenir avec eux à Argos, lui promettent un meilleur époux régissant sur un pays plus riche et plus peuplé. La jeune femme résiste à ces offres perfides, s'offense de l'insistance de ses frères, leur reproche enfin la mort de Téménus et s'appête à rentrer à Epidaure, quand ceux-ci la saisissent, la jettent sur leur char et s'enfuient avec leur proie.

Mais les chars ne vont pas vite dans ce pays montagneux. Déiphonte apprend l'enlèvement, et court, suivi des Epidauriens, au secours de son épouse. Il atteint d'abord Cérynès, l'un des ravisseurs, et le tue d'un coup de lance. Phalcès, l'autre frère, tenait Hyrnétho étroitement serrée entre ses bras : Déiphonte n'osant le frapper dans la crainte de blesser en même temps son épouse chérie, le saisit corps à corps et veut lui ravir la malheureuse, qui implore son frère en se débattant; alors Phalcès furieux, et ne voulant pas céder, donne lui-même à sa sœur un coup si violent, pour l'étourdir, qu'il l'étend morte à ses pieds. Elle était enceinte : le meurtrier s'enfuit désespéré.

Déiphonte et les Argiens transportèrent le corps d'Hyrnétho dans un champ voisin, et lui érigèrent un monument héroïque qui conserva le nom d'Hyrnéthium. *Entre autres honneurs qu'ils lui décernèrent, ils statuèrent que personne ne pourrait*

emporter chez soi, ni employer à quelque usage que ce fût, les branches qui tomberaient soit des oliviers sauvages, soit des autres arbres dont le champ était planté, et qu'on les laisserait sur la place comme consacrés à Hyrnétho (1).

Les dissensions civiles d'Argos, la lutte des deux villes après l'établissement de la race d'Hercule à Épidaure, se reflètent dans toute cette histoire, où Hyrnétho pourrait bien représenter quelque forteresse frontière, comme de nombreuses analogies permettent de le croire. L'habitude de ne pas toucher aux arbres environnants semble le résultat d'une convention particulière concernant un terrain déclaré neutre, à la suite d'une guerre.

Après la mort de Phidon, roi d'Argos, au viii^e siècle, Épidaure conquit enfin son indépendance et parvint à un certain degré de prospérité. Elle avait établi sa suprématie sur Égine, dont les rochers s'élevaient devant elle, au-delà de quelques ilots, comme une menace perpétuelle (2). Les Éginètes furent forcés de porter leurs procès devant les tribunaux d'Épidaure.

A la fin du viii^e siècle, Épidaure avait pour roi Proclès qui avait marié sa fille à Périandre, le célèbre tyran de Corinthe. Le gendre détrôna le beau-père. Épidaure fut prise et perdit de nouveau sa liberté.

Égine, affranchie et devenue bientôt maîtresse de la plus puissante marine de la Grèce, fit payer alors aux Épidauriens son ancienne humiliation en faisant de fréquentes descentes sur leur terri-

(1) Paus., Corinth., XXVIII.

(2) L'île d'Égine est directement en face d'Épidaure.

toire. Le temps de la puissance d'Épidaure était passé, elle n'allait plus jouer qu'un rôle bien secondaire dans les luttes et les rivalités des autres peuples grecs.

Pendant la guerre du Péloponèse, Épidaure fut successivement l'alliée de Lacédémone et d'Athènes. Il est curieux d'observer que son choix fut surtout déterminé par sa vieille haine contre Argos. A partir de cette époque, l'histoire politique d'Épidaure est nulle.

Constantin Porphyrogénète (1) parle d'une invasion de *Sclavons*, Σκλάβοι, qui, au x^e siècle après J.-C., chassèrent les anciens habitants et s'établirent dans le château (2) qu'ils fortifièrent. La ville Πιταύρο, comme il l'appelle, fut considérablement agrandie. Les vaincus s'exilèrent et allèrent fonder Raguse.

Épidaure attira enfin une dernière fois l'attention de l'Europe, au commencement de la guerre de l'indépendance. C'est dans une des cabanes de *Pidavro* que les représentants des Grecs, réunis par Maurocordatos et Negris, proclamèrent, le 13 janvier 1822, à la fois la guerre sainte et une Constitution républicaine.

Limites de l'Épidaurie. — Ni Pausanias, ni Strabon n'indiquent les limites exactes de l'Épidaurie. Y avait-il même sur ce petit État d'autres villes qu'Épidaure? Cela est incertain. Les ruines qui existent dans la plaine près de *Ligourio* semblent n'indiquer que l'emplacement de forte-

(1) Meursius, vol. 6, p. 1011.

(2) Τὸ καστρὸν.

resses isolées. Les *Conipodes* devaient habiter des villages sans importance.

Divinités. — Le culte d'Esculape absorba tellement tous les autres, qu'il est inutile de les mentionner.

Le temple de Héra, sur l'acropole, pourrait être un indice de l'état religieux du pays avant l'occupation doriennne. Les Doriens, qui adoptèrent complètement *Asclépios* (1), qu'ils rattachèrent même à Apollon, tolérèrent sans doute la vieille déesse de l'Argolide, protectrice primitive des lieux.

C'est sur le territoire d'Épidaure que Thésée avait accompli son premier exploit (2).

Monnaies d'Epidaure. — Les monnaies d'Epidaure portent toutes l'effigie d'Esculape ou celle d'Apollon.

Premier type, tête laurée d'Esculape à gauche. Revers, E, ou un monogramme au milieu d'une couronne de laurier.

Deuxième type, tête laurée d'Esculape à droite.

Revers, *Ασκληπ Σωτηρ*, serpent au tour de la cortine, la tête dressée.

Troisième type, tête laurée d'Esculape à droite.

Revers, Hygiène (3), marchant à gauche, tenant un serpent.

(1) Non grec d'Esculape.

(2) Comme Thésée traversait le territoire d'Epidaure, un brigand, nommé Periphétés, armé ordinairement d'une massue et qu'on surnommait pour cela Corynète, l'arrêta et voulut l'empêcher de passer. Thésée le combattit et le tua, et charmé de la massue, il la prit et s'en arma. Il la porta toujours depuis. (Plut., Vie de Thésée.)

(3) La Santé.

Quatrième type, tête laurée d'Apollon à droite. Revers, monogramme au milieu d'une tête de laurier.

Toutes ces monnaies sont communes en bronze. Les monnaies en argent sont très-rares. Mionnet les cote 50 francs.

D'Epidaure à Calaurie, Méthana. — D'Epidaure à Poros (Calaurie), la journée est longue et rude. Les montagnes redevennent arides et de plus en plus abruptes. Il faut compter, au moins, dix heures de marche. *Φαναρι άπάνω* (*Phanari en haut*), *Φαναρι κατώ* (*Phanari en bas*), ne sont remarquables que par leur pauvreté. Leur nom indique leur position respective.

La presqu'île de Méthana, que l'on coupe à sa racine, mériterait une mention particulière. Malheureusement la journée était si avancée que nous ne pûmes l'examiner à loisir. Nous constatâmes seulement les phénomènes volcaniques déjà signalés dans *l'expédition de Morée*, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les ruines de différentes époques, qui sont encore debout.

La presqu'île de Méthana, qui ne tient au continent que par une langue de terre basse et étroite (1), forme un vaste prisme de six à sept cents mètres de hauteur, et de trente kilomètres de circonférence; mais il est difficile d'en faire le tour. Au Nord-Ouest, en particulier dans le *Kaïméni* (*terre brûlée*), il y a impossibilité de suivre le rivage que bordent des blocs entassés, non unis entre eux et à peine en équilibre.

A cinq cents mètres d'élévation environ, des

(1) De 200 à 300 mètres environ.

vallées ou dépressions de terrain à formes irrégulières, dont quelques-unes sont cultivées en vignobles, représentent la partie fertile du pays. Le reste est stérile. Méthana n'est donc qu'une énorme forteresse avancée, dominant Piada, Epidauré, Trézène, Poros et les îlots qui protègent Égine.

La ville antique, du même nom *Méthana*, était située sur la côte Ouest, vers le milieu de la presqu'île. On en voit les ruines au-dessous du village de Mégalo-Khorio (1). Ces ruines formaient l'acropole. Les constructions superposées sont de deux époques évidemment distinctes, mais relativement récentes.

Plus au Nord, sur la même côte, un pic escarpé du Kaïmeni a été également fortifié; on y trouve une grande quantité de citernes d'une construction antique. C'était sans doute la dernière place de refuge de la presqu'île.

Sur l'autre côte, au Nord-Est, près d'Hagios, Théodoros dans l'acropole d'une ville située en face d'Égine, se voient encore les fondations d'un temple en trachytes. Toutes ces constructions ne semblent pas remonter au-delà de la guerre du Péloponèse. On peut donc croire que cette contrée volcanique et sauvage n'a pas été occupée par les populations primitives. Les révolutions physiques dont elle a été le théâtre permettent de supposer qu'elle n'était pas alors habitable. L'isthme seul, dans le principe, avait été fortifié, comme l'attestent de nombreuses ruines. Ce sont d'abord des restes de fortifications que

(1) Le grand village.

l'on peut attribuer aux Athéniens (1); puis un petit port à l'Ouest, défendu par deux châteaux de construction hellénique, dont l'un, régulièrement elliptique, est un peu au-dessous de *Tactipolis*, la ville qu'essaya de fonder le général Fabvier. Plus haut, en se dirigeant vers l'Est, au-dessus d'une grotte qui porte encore le nom de grotte de Thésée, mais dont les anciens ne parlent pas, un autre *Palæo-Castro* (2), de construction *cyclopéenne*, domine tout l'isthme; une muraille restaurée au moyen âge ferme la presqu'île en réunissant les deux châteaux-forts. Ces ruines sont ce que la presqu'île contient de plus antique.

Quelques auteurs grecs faisaient remonter la fondation de Méthana à l'époque de la guerre de Troie. C'est elle, prétendaient-ils, qui refusa son contingent à Agamemnon, et c'est contre elle que les envoyés du roi prononcèrent cette imprécation « *qu'ils ne cessent jamais de bâtir leurs murailles.* » Mais Démétrius de Scepsis montre l'in vraisemblance de cette fable, et reporte avec raison à la *Méthone* (3) de Macédoine (4) ce qu'on racontait de la Méthone argienne.

(1) Thucyd., IV, chap. 45. Les Athéniens se rendirent ensuite à Méthana, entre Epidauré et Trézène; ils séparèrent du continent par une muraille l'isthme de la Chersonèse sur laquelle est située Méthana, y établirent une garnison, et de là portèrent le ravage dans les champs de Trézène, d'Haliade et d'Epidauré.

(2) Vieux château.

(3) On dit successivement *Μεθάννα* et *Μεθώννη*: ces changements de voyelles ne sont pas rares, comme le prouvent les légendes des médailles. N'a-t-on pas, dit Sicyône et Secyone, Mitylène et Métylène, Erchomène et Orchomène.

(4) Celle où Philippe perdit un œil.

Aucun souvenir historique important ne se rattache donc à Méthana. Ce sont les éruptions volcaniques dont elle a été le théâtre, ses *roches brûlées*, ses sources chaudes et sulfureuses qui ont attiré l'attention des historiens, des voyageurs et des poètes.

Ovide, Strabon, Pausanias, ont décrit ces lieux; M. Boblaye (1) les a étudiés avec un soin particulier, et il remarque, non sans étonnement, qu'Ovide est celui qui semble avoir le mieux rendu compte du phénomène.

« Près de Trézène (2), la ville de Pitthée, s'élève
« une colline aux flancs nus, sans aucun om-
« brage, où s'étendait jadis une longue plaine. Un
« jour, par un phénomène terrible, des vents
« impétueux, comprimés dans les entrailles de la
« terre, essayèrent de se frayer une issue, et dans
« leurs prodigieux et inutiles efforts pour jouir
« d'un plus libre espace, aucune fissure ne don-
« nant passage à leur souffle, ils tendirent et gon-
« flèrent la surface de la terre comme on gonfle
« une vessie, ou une outre avec la bouche; le
« sol conserva la forme d'une haute colline et
« s'est affermi avec le temps. »

Ovide, dit M. Boblaye, ne parle ni de coulées de lave ni d'éjections de matières incandescentes qui eussent, cependant, ajouté à la poésie de la description, mais d'un simple soulèvement qu'il caractérise de la manière la plus heureuse, *extentam tumefecit humum*. L'omission de ces circonstances les plus pittoresques ne doit pas être sans dessein. Une partie de la presqu'île paraît, en

(1) Expédition de Morée, partie géologique.

(2) Ovide, *Métam.*, liv. XIV, vers 296.

effet, ajoute le géologue, devoir son existence à un mouvement du sol sous-marin analogue à celui que décrit le poète. Ovide pouvait avoir des renseignements précis sur un fait qui datait d'une époque parfaitement historique (1).

Strabon semble, au contraire, indiquer la formation d'un pic volcanique par des éjections incohérentes (2).

« Près de Méthone, sur le golfe Hermionique
« (Strabon se trompe, c'est le golfe Saronique), on
« a vu s'élever, par une éruption de matières en-
« flammées, une montagne de feu, haute de 7 sta-
« des (3) : inaccessible durant le jour, tant à cause
« de sa chaleur que de son odeur sulfurique, la
« nuit elle donnait une odeur agréable, brillait
« au loin, et répandait une chaleur si forte qu'à
« 5 stades de distance la mer en bouillonnait ;
« jusqu'à 20 stades, les eaux étaient troubles et
« bourbeuses. » Si le géographe avait sous les
yeux, en écrivant ces lignes, une relation contem-
poraine des événements, il faut en conclure que
les effets de l'éruption furent momentanés, et
que le pic disparut peu après. Le Kaïmeni pour-
rait en être les débris : seulement M. Boblaye
constate que le phénomène aurait alors été très-
circonscrit, car les ruines qui dominent un des
pics voisins sont évidemment antérieures au sou-
lèvement dont il s'agit, et dont Pausanias nous
donne la date.

« Environ (4) à 30 stades de la ville, nous dit ce

(1) 223 av. J.-C.

(2) Strabon, liv. I, p. 59.

(3) 1,113 mètres.

(4) Paus., *Corinth.* XXXVI.

« voyageur, sont des bains chauds. L'eau qui y vient ne parut que sous le règne d'Antigone. Elle ne parut pas tout à coup. On aperçut d'abord un grand feu qui fit en quelque sorte bouillonner la terre; il s'éteignit, et l'on vit couler une eau chaude extrêmement salée, qui coule encore maintenant. »

Le règne d'Antigone nous reporte à 223, date du fameux tremblement de terre qui détruisit Rhodes et Sicyone.

Que ces différents récits mentionnent le même soulèvement dénaturé, ou des soulèvements successifs, ils n'en attestent pas moins de notables modifications dans la conformation du terrain à une époque assez rapprochée de l'ère chrétienne. C'est ce que confirme pleinement l'aspect des lieux. Une partie des sources indiquées par Pausanias existe encore. On appelle la plaine où elles se trouvent *Bromi-limni*, les marais puants.

Méthana ne paraît avoir fait partie intégrante ni de l'Epidaurie, ni de la Trézénie. C'était une terre et une ville neutres comme Crommyon, successivement alliée, suivant les circonstances, avec l'une ou l'autre des puissances voisines. Trop peu étendue pour former un état isolé, la presqu'île était une position trop importante pour que les peuples arbitres des destinées de la Grèce, Sparte et Athènes, permissent à un état secondaire de se l'approprier. Ces villes indépendantes étaient nombreuses en Grèce, et les traités en font souvent mention (1).

Culte. — Méthana n'avait point de culte particulier : le temple d'Isis cité par Pausanias, les

(1) Thuc., V, 18.

statues de Minerve et d'Hercule, dont il ne nous donne pas la date, ne peuvent rien nous apprendre. « *Quand le vent du Sud-Est souffle du golfe au moment de la pousse des vignes, comme il brûle ordinairement les bourgeons, deux hommes saisissent un coq tout blanc qu'ils coupent en deux; puis en prenant chacun une moitié, ils partent en se tournant le dos, font le tour des vignes, et, revenus à l'endroit d'où ils sont partis, ils entrent ce coq. Ils préviennent ainsi les ravages de ce vent (1).* »

Il est difficile de décider à quelle influence on doit attribuer une semblable superstition, qui n'est pas sans rapports avec quelques croyances populaires de la Bretagne.

On donnait le nom d'îles de Pélops à neuf îlots situés le long de la côte. Cela peut venir à l'appui de la tradition qui fait régner des Pélopidés à Epidaure. Le nom de Thésée, répété encore par les Grecs modernes, a aussi sa valeur.

Monnaies. — Nous ne possédons de monnaies de Méthana que de l'époque impériale. On y voit figurer successivement M. Aurelius, Septimius Severus et Julia Domna. Une Vénus demi-nue sur la première, Neptune sur la seconde, et Pallas sur la troisième, forment le revers. Elles sont fort rares (2).

La Trézénie. — De l'autre côté de la presqu'île commençait le territoire de Trézène, formant, suivant l'expression d'Euripide, *le vestibule de la terre de Pélops.*

(1) Paus., Corinth., XXXVI.

(2) Mionnet les cite, en bronze, de 30 à 60 fr.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour voir que ce territoire avait relativement un très-grand développement de côtes; plusieurs anses y pouvaient facilement servir de ports; ce qui donnait à la Trézénie plus d'importance que ne semblait le comporter son peu d'étendue.

C'est dans un des ports de Trézène que stationnait, au temps de la guerre Persique, la partie de la flotte grecque qui vint rejoindre à Salamine les vaisseaux qui avaient défendu l'Artemisium (1), et qui s'étaient ensuite repliés sur Athènes. Parmi ces vaisseaux, cinq appartenaient à Trézène, il est vrai qu'Epidaure en avait mis dix à la mer; cela peut donner une idée de la puissance relative des deux peuples. Il ne faut pas oublier que les Eginètes, leurs voisins, avaient 42 vaisseaux.

On entre dans la Trézénie en côtoyant un lac salé, le lac Valério, qui n'est séparé de la mer que par des dunes, et qui passe pour l'ancien port des Trézéniens sur le golfe Saronique; car, se trouvant placés à la pointe extrême de l'Argolide, ils pouvaient avoir et ils avaient des ports sur les deux golfes.

Le temple de Diane Phœbea ou Saronide devait être dans les environs. On n'en a pas encore signalé l'emplacement.

La Trézénie était autrefois très-fertile; elle pourrait l'être encore aujourd'hui, mais la plus grande partie n'est plus cultivée. De Méthana à Trézène on ne traverse pour ainsi dire qu'un vaste marais, qui se continue jusque vis-à-vis Poros;

(1) Hérod., VIII, c. 42.

les chevaux y enfoncent souvent à mi-jambe. Des restes d'Aqueducs montrent que les Romains avaient su profiter de ces eaux abondantes pour faire de toute cette côte un véritable jardin; encore aujourd'hui, les grands joncs et les nombreux agnus-kastus qui croissent naturellement dans cette vase en font de loin une plaine du plus riant aspect. Deux ou trois maisons de campagne situées sur le bord de la mer et entourées de beaux arbres, montrent d'ailleurs suffisamment quel parti des gens industriels et riches pourraient tirer de ces marais improductifs et malsains.

Quand on coupe, comme nous le faisons, directement de Méthana à Poros, on laisse à droite sur le flanc de la montagne, à une heure environ de distance, un petit village sans importance ressortant à peine sur la couleur grise de la roche: ce village est Damala; il touche aux ruines de l'ancienne Trézène; on le voit, suivant les effets de lumière, paraître et disparaître tour-à-tour, jusqu'au moment où après avoir quitté le marais, on s'enfonce entre une petite colline et la mer, au milieu de jardins remplis de citronniers et d'orangers qui conduisent en face de Poros.

Calaurie. — Poros est l'ancienne Calaurie: séparée de la terre ferme par un canal très étroit et très-peu profond, l'île semble en avoir été détachée par un tremblement de terre. Elle se compose de deux parties distinctes. En avant se présente un vaste rocher qui s'élève à pic en forme de pyramide; la ville grimpe le long de ses flancs comme presque toutes les villes des îles. Les maisons de grès foncé semblent, au premier abord,

si entassées qu'on croirait que l'ensemble ne forme qu'une seule construction. Large à sa base, la ville comme le rocher, et plus que lui, se rétrécit en s'élevant; l'aspect en est agréable.

Une langue de terre, tellement étroite et basse qu'elle est souvent couverte par les eaux de la mer, relie par derrière le rocher et la ville au reste de l'île.

Laissant la ville à gauche, nous nous fîmes conduire dans la direction du Sud-Est, à une anse éloignée d'un demi-mille, où s'élève un couvent de moines grecs. Nous savions qu'on y donnait volontiers l'hospitalité, et nous y passâmes en effet la nuit sous la protection de la Panagia (1) du pays.

Nous étions donc dans une des îles de la Grèce : dans une île célèbre à Athènes par ses bois de citronniers et d'orangers, par la pureté de son air et la bienfaisante influence de son climat. Les fiévreux et les poitrinaires vont à Paros au monastère et y retrouvent, dit-on, la santé. On y boit de l'eau qui prolonge la vie : c'est une vieille légende à laquelle on croit encore.

Nous n'avions pas été gâtés depuis Athènes : à part la petite plaine de Piada, et quelques-uns des profonds précipices de l'Argolide, couverts de pins et de chênes verts, nous ne connaissions de la Grèce que des montagnes assez sèches et des vallées assez tristes. Nous nous levons le matin : nous gravissons la première colline, nous jetons autour de nous un regard curieux; deux ou trois arbres à peine s'élèvent entre les fentes des ro-

(1) M. à m., la Toute Sainte : la Vierge.

chers; toujours des mousses sèches, des chardons et des bruyères que l'hiver a flétris et brûlés. Nous montons encore en gravissant à grand'peine un rocher escarpé. L'île se développe alors tout entière à nos pieds : pas un jardin, pas un verger, pas une maison : un véritable désert. Deux bergers, quatre chiens qui aboient contre nous avec rage, un maigre troupeau de moutons, voilà tout ce que nous découvrons.

Où sont donc les bocages frais et odorants? Où croissent les citrons et les orangers? Sur la terre ferme, nous répond notre guide, en face de l'île, un peu à droite du lieu où nous nous sommes embarqués. Ces bois appartiennent aux habitants de Poros; on les appelle donc les bois de Poros : et c'est ainsi que l'île a usurpé une réputation bien imméritée.

Il ne nous restait plus qu'à voir le temple de Neptune, déjà célèbre dans l'antiquité et que la mort de Démosthène, qui s'y empoisonna pour échapper aux envoyés d'Antipater, a rendu encore plus fameux depuis.

« Lorsque Démosthène et ceux de son parti, « nous dit Plutarque, apprirent qu'Antipater et « Cratère marchaient sur Athènes, ils se hâtèrent « de sortir de la ville; et le peuple les condamna « à mort sur un décret que Démade avait dressé. « Ils se dispersèrent chacun de son côté, et Anti- « pater envoya pour les prendre des soldats qui « avaient à leur tête Archias, celui qu'on sur- « nommait Phygadothère, c'est-à-dire, le limier « des fuyards. Il était originaire de Thurium; son « premier métier avait été, dit-on, celui d'acteur « tragique.

« Informé que Démosthène avait trouvé un
« asile dans le temple de Neptune, à Calaurie,
« Archias passa dans l'île sur de petits bateaux,
« et étant débarqué avec une troupe de soldats
« thraces, il voulut persuader à Démosthène de
« sortir du temple, et de venir avec lui trouver
« Antipater, affirmant qu'il ne lui ferait aucun
« mal. Mais Démosthène avait eu la nuit précé-
« dente, pendant son sommeil, un songe étrange.
« Il avait cru se voir luttant contre Archias à qui
« jouerait le mieux une tragédie : pour l'action,
« c'était lui-même qui l'emportait ; mais son rival
« triompha par la richesse des costumes et des
« décorations. Aussi Archias eut beau faire dans
« ses discours un grand étalage d'humanité ; Dé-
« mosthène, levant les yeux sur lui, assis comme
« il était : « Archias, dit-il, jamais je n'ai cru à
« tes paroles quand tu jouais ton rôle au théâtre ;
« tu ne me feras pas davantage croire aujour-
« d'hui à tes promesses. » A cette réponse,
Archias s'emporte et commence à menacer.
« Maintenant, reprit Démosthène, tu parles en
« homme inspiré par le trépied de Macédoine ;
« tout à l'heure ce n'était que le langage d'un
« comédien : attends donc un peu que j'aie écrit
« chez moi pour donner mes derniers ordres.

« En disant ces mots, il se retira dans l'inté-
« rieur du temple ; puis prenant ses tablettes,
« comme pour écrire, il porta le roseau à sa
« bouche et le mordit, geste qui lui était habi-
« tuel quand il méditait ou composait un dis-
« cours. Après l'y avoir tenu quelque temps, il
« se couvrit de sa robe et pencha la tête. Les
« soldats qui se tenaient à la porte du temple se

« moquaient de ce qu'ils regardaient comme un
« signe de lâcheté et de mollesse. Archias s'ap-
« procha de lui, l'engagea à se lever ; et lui
« répétant les mêmes propos, lui promit de
« rechef sa rentrée en grâce auprès d'Antipater.
« Démosthène, qui sentit que le poison avait pro-
« duit tout son effet, se découvrit, et fixant ses
« regards sur Archias : Tu peux maintenant, lui
« dit-il, jouer le rôle de Créon dans la tragédie.
« et faire jeter ce corps sans sépulture. O Neptune !
« ajouta-t-il, je sors encore vivant de ton temple,
« mais Antipater et les Macédoniens n'ont pas
« laissé ton sanctuaire même pur de leurs profa-
« nations. »

Le temple de Neptune à Calaurie, dit Stra-
bon (1), était régi par une espèce d'amphictyonie.
Sept villes concouraient à l'entretien des sacri-
fices. C'étaient Hermione, Épidaure, Égine, Pra-
sies, Nauplie, Athènes et Orchomène de Minyas.

Lacédémone remplaça plus tard Prasies ; Nau-
plie fut représentée par Argos.

Cette association religieuse de plusieurs villes,
dont les intérêts politiques cessèrent bientôt
d'être communs, s'ils l'avaient jamais été, est un
des faits les plus curieux de l'histoire primitive
de la Grèce. Non-seulement il indique entre les
différentes tribus des liens secrets dont les causes
nous échappent aujourd'hui, et montre en même
temps la tendance prononcée que les races
grecques eurent dès le principe à se grouper par
associations, de manière à augmenter beaucoup
leurs moyens d'action collective, en conservant

(1) Strabon, liv. VIII, ch. 6.

toute leur liberté individuelle ; mais il semble nous faire remonter jusqu'à une époque très-ancienne où Orchomène était la métropole des villes commerçantes, et où Argos et Lacédémone n'avaient, au contraire, presque aucune influence sur les côtes.

Remarquons d'abord qu'aucune ville pélasgique ou achéenne n'y figure. Ce n'est pas une association dorienne ; Mégare en ferait partie, et Athènes serait exclue.

Postérieure à l'époque pélasgique, antérieure à l'époque dorienne, cette association est éolienne et ionienne à la fois. Les Eoliens dominaient en effet à Egine, à Hermione et à Orchomène, peut-être à Prasies ; Athènes et Epidaure étaient au contraire ioniennes. Il est difficile de caractériser Nauplie.

Ce n'est donc, à proprement parler, ni une amphictyonie éolienne, ni une amphictyonie ionienne, quoique les deux éléments y soient incertains : c'est une association toute maritime, où l'influence dominante est celle des Eoliens d'Orchomène et par conséquent d'Iolcos, associant à leurs sacrifices les villes maritimes et commerçantes de l'Ionie.

Nous avons déjà fait remarquer quelle étroite parenté unit Neptune aux Eolides, dans les généalogies mythiques : les rapports établis entre le temple de Calaurie et Orchomène (1) sont une nouvelle confirmation de ce fait.

Une tradition populaire à Trézène disait que Calaurie était anciennement consacrée à Apollon,

(1) Les Minyens d'Orchomène étaient Eoliens.

du temps que Delphes l'était à Neptune, et que ces Dieux firent un échange. On citait les vers de l'Oracle :

« Qu'importe d'habiter Délos ou Calaurie,
« Ou la sainte Pytho ou l'orageux Ténare ?

Il faudrait en conclure que l'Apollon ionien avait été d'abord adoré dans l'île, puis détrôné par le Dieu éolien, sans lutte, toutefois, et par une sorte d'accord que consacrait l'amphictyonie, s'il n'était pas naturel de voir seulement dans cette légende un souvenir du temps où les Eoliens n'étaient pas encore dominants dans la contrée.

Le rôle que joue Neptune en Attique et en Argolide est tout à fait analogue. Neptune combat Athéné à Athènes, Héra (1) à Argos. C'est toujours l'antagonisme des deux races, aboutissant à une sorte de compromis.

Il semble résulter aussi de ces observations que les populations ioniennes furent moins vite et moins naturellement maritimes que les populations éoliennes.

Athènes ne fut en effet célèbre que longtemps après Orchomène et Iolcos, et Neptune n'est la grande divinité d'aucune cité ionienne sur les côtes orientales de la Grèce. Le temple était desservi par une prêtresse vierge qui conservait ces fonctions jusqu'au moment de son mariage.

Chandler, le premier, découvrit en 1765 les ruines du temple de Neptune. C'était, dit Leake (2),

(1) Junon.

(2) Leake, *Travels in Morea*, t. II.

un petit temple dorique. Malheureusement on s'est servi des pierres pour bâtir les villes modernes de Poros, d'Hydra, d'Hermione et quelques villages voisins. Il ne reste plus aujourd'hui que les assises, presque entièrement recouvertes de terre. Des pierres éparses, toutes brisées et que l'on distingue à peine de celles qui sont nouvellement détachées du rocher, indiquent l'emplacement plus encore par leur présence et leur nombre que par leur forme. Ces ruines, si l'on peut leur donner ce nom, sont sur un plateau élevé, d'où l'on jouit d'une vue superbe qui s'étend sur le golfe Saronique tout entier et a pour horizon les côtes accidentées de l'Attique. Les contours gracieux d'Égine, le premier berceau des arts en Grèce, se dessinent au centre du tableau. A cinquante pas au Sud, de nouvelles ruines semblent indiquer un second temple, plus petit que le premier et aussi complètement détruit; çà et là quelques pierres taillées sont cependant encore éparses dans l'herbe.

C'est entre ces deux emplacements que se trouve ce que l'on appelle le tombeau de Démosthène.

« Dans l'intérieur de l'enceinte est le tombeau de Démosthène, » dit Pausanias. On ne pouvait manquer dès lors de prétendre l'avoir découvert. Ce que l'on montre aux voyageurs est une simple fosse de sept à huit pieds de long sur quatre de large. A l'une des extrémités, une pierre taillée est couchée perpendiculairement à la longueur de la fosse, comme le traversin d'un lit. Il ne reste pas la moindre inscription. On nous dit qu'il y en avait une autrefois, et qu'elle avait été transportée au couvent; nous n'y trouvâmes que quelques épitaphes modernes.

Les moines ignorent complètement à quelle époque et comment le nom de Poros a succédé à celui de Calaurie. On peut conjecturer que le nom moderne vient du golfe Saronique lui-même, auquel, suivant Strabon, on donnait indifféremment le nom de Saronicos Poros (1), Saronicos Pelagos (2). Pelagos s'appliquait probablement à la partie la plus large, et Poros à la partie la plus étroite, dans laquelle se trouve l'île de Calaurie, qui participa ainsi au nom commun. On dut dire d'abord d'une manière générale, je vais dans le golfe εἰς τὸν πόρον, en indiquant la direction de l'île; et comme on ne traversait le golfe dans cette direction que pour aller à Calaurie ou à Trézène, et l'île et le rivage prirent également, comme ils l'ont aujourd'hui, le nom de Poros.

Les exemples de faits analogues ne sont pas rares : Stamboul n'est autre chose que εἰς τὴν πόλιν, vers la ville, que les Grecs modernes prononcent Stimboli. Une phrase constamment répétée aux Francs et mal comprise est devenue le nom de la ville.

Cela rappelle ce voyageur qui, ayant un des premiers visité l'Océanie, avait cru recueillir le nom d'un certain nombre d'objets usuels. Nos marins emportèrent ses notes avec eux comme un précieux renseignement, quand ils allèrent s'établir à Taiti en 1840. Il se trouva que pas un des noms n'était exact, et que plusieurs étaient d'étranges quiproquo. A une écuelle correspon-

(1) Πόρος, passage.

(2) Πέλαγος, mer.

daît dans le dictionnaire improvisé, *je ne comprends pas*.

Sphœria. — Trézène possédait encore une autre petite île. Elle est vis-à-vis le bois d'oliviers, et beaucoup moins importante que Calaurie.

Elle s'appella d'abord *Hiera*, la Sainte; puis Sphœrus, conducteur des chars de Pélops, y ayant été enterré, on lui donna le nom de Sphœria.

Æthra, dit la tradition, y fut surprise par Neptune au moment où elle portait des offrandes à Minerve, sur la foi d'un songe qu'elle avait eu. Elle éleva, en conséquence, un temple à Minerve-Trompeuse à *Athéné Apatouria*, sur le lieu où elle avait été violée par le Dieu. Les jeunes filles de Trézène allaient y suspendre leurs ceintures en offrandes avant leurs noces. Un fort est bâti aujourd'hui à la place du temple.

Trézène. — Nous avons dit que le territoire de Trézène s'étendait jusqu'à Hermione. Malheureusement notre itinéraire, nécessairement tracé d'avance, ne nous conduisait pas jusque-là. De Poros, nous devons retourner en arrière pour arriver par Damala à l'Hiéron d'Esculape, et de là dans la plaine d'Argos. Il n'y avait pas à hésiter entre l'Hiéron et Hermione.

Deux bonnes heures séparent Poros de Damala. Le village moderne n'a de remarquable que sa position. Il est situé aux pieds de l'ancienne Acropole, mais un peu au Sud. Le rocher sur lequel était bâtie la citadelle se détache donc sensiblement du village. Il s'élève à pic, et est assez escarpé pour servir de défense. Des restes de murs cyclopéens, supportant des constructions du moyen âge, attirent les regards et le caractérisent suffi-

samment. On a une très-belle vue du plateau supérieur.

Il faut dépasser à la fois Damala et l'Acropole, en remontant un peu vers le Nord, pour se trouver au cœur même des ruines de Trézène. Ces ruines, du reste, sont plus importantes par les souvenirs qu'elles éveillent que par leurs dimensions mêmes. Les orges, déjà hauts et verts, couvraient complètement les ruines quand nous les visitâmes. Une tour moitié hellénique par sa base, et moitié vénitienne ou turque, une église bâtie sur les débris d'un temple, dominaient seules et servaient comme de jalons à nos recherches.

La tour faisait certainement partie des murs d'enceinte de la ville; elle est carrée comme presque toutes les tours grecques. Les pierres, régulièrement taillées, superposées sans ciment, ont du côté Ouest, le mieux conservé, un pied de haut sur deux de long. Au Sud, les dimensions varient davantage, et les couches présentent moins de régularité. On dirait que la tour devait être masquée de ce côté, et qu'on avait apporté moins de soin à sa construction.

C'était, depuis notre départ d'Athènes, la première ruine que nous apercevions réellement debout. Elle nous fit une certaine impression. Nous reconnûmes plus tard que ce n'était qu'une ruine assez commune. Tous les ouvrages de défense en Grèce en présentent de semblables, et souvent de mieux conservées et de plus habilement construites. Elle avait cependant, ce qui est rare, cette belle couleur bistrée que le temps donne aux marbres de Grèce et qui est une partie de leur caractère. Elle mérite une place dans nos souvenirs comme dans nos albums.

L'église (*la Panagia Episcopi*), outre les pierres helléniques qui ont servi à sa construction, renferme intérieurement des débris de colonnes et deux autels circulaires qui portent des inscriptions, depuis longtemps relevées du reste, et qui ne mériteraient pas qu'on les mentionnât ici, si l'une d'elles ne renfermait deux particularités d'orthographe qu'il est bon de noter.

Sévère y est écrit Σεβήρος par un θ et un η , preuve que le θ se prononçait alors *v* et l' η *é* ; mais, d'un autre côté, ἀνίχιτος est écrit ανεχιτος, ce qui semblerait prouver qu'*ei* et η se prononçaient quelquefois de la même manière. On ne peut rien conclure d'un seul exemple, mais il faut l'indiquer pour mémoire. Si vous descendez de quelques pas, en appuyant à droite, vous trouvez au milieu des herbes les traces fort bien conservées d'assez gros murs, dont tous les voyageurs, jusqu'à Leake, n'ont pas manqué de parler, et qui marquent, sans aucun doute, le contour de la ville. D'ordinaire, une seule pierre sort de terre ; on en trouve cependant, çà et là, encore deux l'une sur l'autre. Elles sont bien jointes, toujours sans ciment. Il est à remarquer seulement que ces assises sont d'époques différentes, les unes étant formées de pierres irrégulières et devant rentrer dans le petit polygonal, tandis que les autres sont d'un hellénique assez pur.

Leake donne à cette enceinte trois milles anglais de tour. J'ai cherché en vain, pour ma part, à la reconstruire ainsi dans toute son étendue, même par la pensée. Les lacunes sont trop considérables, et les pierres que l'on trouve dans les autres directions trop peu significatives pour

qu'on puisse dire autre chose, sans rien préciser, sinon que l'enceinte était considérable.

Je n'ai pas été plus heureux pour l'emplacement du stade, qu'il me semble tout à fait impossible de reconnaître aujourd'hui : il n'est pas étonnant, du reste, que depuis un siècle, époque où Chandler dit l'avoir vu, les terres aient été assez remuées pour changer complètement la physionomie du terrain. Il ne pouvait pas en être autrement sur une pente qui est tous les ans labourée.

Je dois même dire, avec tous les ménagements que mérite un homme qui s'est donné autant de peine que le colonel Leake pour faire connaître la Grèce antique, et qui a discuté bien des textes avec sagacité, qu'il se laisse aller trop souvent au plaisir de donner une restauration des monuments et des villes, sans faire, dans sa rédaction, une distinction assez nette entre ce que ses yeux et ce que son imagination ont vu. Le lecteur qui visite la Grèce, après l'avoir lu, est presque toujours désappointé. Il croit trouver une ville debout ; il ne voit en réalité que quelques pierres à moitié enfouies sous terre. Il est bon d'être prévenu d'avance.

Il est cependant ici une des conjectures de Leake qui me semble assez probable : je crois volontiers, comme lui, que la *Panagia Episcopi*, dont nous avons déjà parlé, est élevée à la place du temple de Vénus Catascopia (qui observe), ainsi appelé, dit Pausanias, parce que c'était de là que Phèdre, déjà éprise d'Hippolyte, attendait l'heure où il se livrait aux exercices gymnastiques.

« Diane, souveraine de Limné (1), qui présides aux exercices équestres, que ne suis-je dans les plaines où tu règnes, occupée à dompter des coursiers. » (2)

La position de l'église moderne, qui domine en effet la plaine et les marais; les nombreux débris qu'elle renferme permettent cette fois de supposer, avec beaucoup de vraisemblance, que l'église s'est élevée sur les ruines du temple.

J'ai cité quatre vers d'Euripide : ce n'est pas seulement une fantaisie de littérateur. On lit sans doute avec beaucoup plus de plaisir les vers d'Hippolyte (3) après avoir séjourné à Trézène, et on a plaisir à se les rappeler. Mais ici je ne suis que voyageur et historien, et c'est à ce titre que j'évoque l'autorité d'Euripide. On ne peut s'imaginer en effet, quand on n'a pas voyagé en Grèce, avec quelle fidélité les poètes tragiques décrivaient les lieux où se passait le drame.

Nous avons dit un mot, en passant, du chœur où Sophocle a décrit *Colone*. Nous le verrons, dans *Electre*, peindre admirablement la position de Mycènes. Il faudrait citer cent passages d'Hippolyte, si l'on voulait insister sur l'exactitude du poète à décrire la Trézénie.

« Hélas! hélas! que ne puis-je, au bord d'une source limpide, puiser une eau pure pour me désaltérer! Que ne puis-je, couchée à l'ombre des peu-

(1) La plaine marécageuse que nous avons traversée pour arriver à Poros.

(2) Eurip., Hipp., v. 228.

(3) Titre de la pièce d'Euripide, qui est la *Phèdre* de Racine.

pliers, me reposer sur une verte prairie. Conduisez-moi sur la montagne : je veux aller dans la forêt (1), à travers les pins, où les meutes cruelles poursuivent les bêtes sauvages. »

Ces sources limpides qui jaillissent des rochers, ces montagnes, ces pins : gravissez l'Acropole, et vous serez au milieu d'eux.

Mais pourquoi aller si haut et si loin :

« Ma fille, répond la nourrice, où s'égare ta pensée? qu'a de commun la chasse avec ce qui te touche? D'où te vient ce désir de claires fontaines, quand près du palais coule une source d'eau vive où tu peux te désaltérer? »

Ce courant frais qui coule près du palais, et où la nourrice de Phèdre veut qu'elle rafraichisse ses lèvres altérées, c'est le Chryssorroas qui, roulant avec bruit au fond d'une gorge profonde au Nord-Ouest de la ville, arrose encore aujourd'hui les champs voisins de ses flots alimentés par les neiges des montagnes. On croyait, au temps de Pausanias, qu'il ne tarissait jamais.

Ce que Pausanias ne dit pas, c'est que l'entrée de la gorge, par laquelle s'échappe le torrent, est un site plein d'originalité et de grandeur.

Des deux côtés du torrent, le rocher s'élève

(1) Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts.

(RACINE.)

On voit que le sentiment des vers de Racine est bien différent de celui du poète grec. Dans Euripide, Phèdre regrette de n'être pas aux lieux où doit se trouver Hippolyte, lieux voisins qu'elle aperçoit presque; dans Racine, c'est un désir vague : la forêt est une forêt quelconque, et non les bois qui dominent les hauteurs de Trézène. La poésie grecque est beaucoup plus précise et plus locale.

perpendiculairement à une hauteur de quatre cents pieds environ. Réunies par un bloc transversal au milieu de leur hauteur, ces deux rives escarpées ressemblent à deux murailles de forteresses, jointes entre elles par un pont aérien. D'en bas, on dirait une arche immense. Graviton jusqu'au pont; ces deux cents pieds de rocs qui vous écrasent, ce profond précipice qui murmure sous vos pieds, sont d'une impression lugubre. Les pins, les chênes verts, les lauriers roses, les genêts d'Espagne, l'épine-vinette, les lentisques, mille plantes grimpantes qui retombent en guirlandes de tous côtés rendent plus piquant par le contraste ce site sauvage.

Les habitants du pays l'appellent le Pont-du-Diable, *Gephiri-tou-Diavolou*. C'est une belle et poétique décoration pour la scène de Phèdre expirante.

Je dois à ceux qui voudraient pour ainsi dire s'entourer des monuments antiques pour relire le drame grec, un abrégé de la description de Pausanias.

« Trézène (1) avait un agora. Au milieu s'élevaient le temple et la statue de Diane-Soteira (2), dans l'intérieur étaient des autels aux divinités qui passent pour régner sous la terre. Non loin se voyaient le tombeau de Pitthée et trois sièges de marbre blanc, sur lesquels le vieux roi et deux autres avec lui s'asseyaient pour rendre la justice.

« Le temple des Muses n'était pas loin. C'est

(1) Paus., Corinthiaques.

(2) Conservatrice.

« là, dit-on, que Pitthée donnait des leçons d'éloquence.

« Trézène avait aussi son théâtre, probablement adossé à la montagne. Hippolyte avait fait bâtir auprès un temple à Diane-Lycea : devant le temple était une pierre sacrée. C'était là que neuf Trézéniens avaient purifié Oreste du meurtre de sa mère.

« A côté s'élevait le *Temple-du-Soleil*, vers lequel pouvait se tourner l'acteur qui jouait le rôle de Médée.

« Et toi ! sacré Soleil dont je suis descendue. »

« Enfin, l'ancien temple d'Apollon-Théarius avec les statues des Dioscures, œuvres d'*Hermon* de Trézène.

« Lors de la guerre persique, les Athéniens avaient envoyé leurs femmes et leurs enfants aux Trézéniens : des images commémoratives de femmes et d'enfants ornaient les portiques de la place publique.

« Devant le temple d'Apollon est un édifice qu'on nomme la Tente d'Oreste. Aucun Trézénien n'ayant voulu le recevoir chez lui avant qu'il eût été purifié, il fut logé dans cette maison où l'on prit soin de le nourrir et de lui faire subir des purifications jusqu'à ce que son crime fût expié. »

Au temps de Pausanias, les descendants de ceux qui le purifièrent y faisaient encore un repas certains jours de l'année. L'eau des purifications était puisée à la fontaine Hippocrène, car les Trézéniens avaient aussi la leur.

« Le plus beau monument de Trézène était

« l'enceinte consacrée par Diomède à *Hippolyte* :
« les jeunes filles, avant de se marier, venaient
« déposer une boucle de leurs cheveux dans le
« temple qui lui était consacré.

« C'est à une des extrémités de l'enceinte sa-
« crée qu'était le *Stade*. Le temple de *Vénus Ca-*
« *tascopia* s'élevait au-dessus. Son ombre s'éten-
« dait presque sur le myrthe dont Phèdre, dans
« son désespoir et pour tromper sa passion, avait
« percé toutes les feuilles. »

De là, en dehors des murs, on apercevait le temple de *Neptune* : celui-là même, peut-être, vers lequel Thésée avait adressé ses terribles vœux. Il était au pied des collines, un peu à gauche pour qui se tournait du côté de la mer. Plus à gauche encore et dans le fond de la plaine, vers les marais salés dont nous avons dit un mot en passant, était le port *Celendéris*, que nous avons désigné sans le nommer. C'est vers ce port que se dirigeait le char d'*Hippolyte*, qui suivait ainsi le chemin d'*Epidaure* et non celui de *Mycènes* (1), qui s'enfonçait à l'Ouest derrière la ville et au milieu même de la montagne. Jamais, en suivant cette route, les chevaux de Thésée n'eussent pu être effrayés par un monstre marin.

C'est dans les environs du port qu'était le *rachos streptos*, olivier sauvage, ainsi appelé parce que c'était dans ses branches que s'étaient embarrassées les rênes des chevaux d'*Hippolyte*.

Le temple de Diane *Limnénne*, à laquelle

(1) Euripide n'aurait jamais dit :

Il suivait tout pensif le chemin de *Mycènes*.

(RACINE.)

s'adresse *Phèdre*, n'était pas loin. C'était donc probablement dans cette plaine et du côté du temple qu'*Hippolyte* avait coutume d'exercer ses chevaux.

Histoire de Trézène. — Je dirai quelques mots de l'histoire de *Trézène*, bien que cette histoire ressemble beaucoup à celle des autres villes, et que cela soit un peu se répéter; les détails, toutefois, varient et ne sont pas sans intérêt.

Orus, disaient les habitants du pays, c'est *Pausanias* qui nous l'apprend, fut le premier roi de la contrée : il l'appela *Orcea*. Ce nom, ajoute le voyageur, n'est pas un nom grec; il me paraît égyptien (1) : Égyptien, dans le langage des Grecs du Péloponèse, voulait dire aussi bien habitant de la Phénicie que de l'Égypte, comme tout Européen, en Orient, est encore aujourd'hui un *Franc*. L'aveu de *Pausanias* n'est pas sans importance. Il y a lieu de croire, en effet, que *Trézène* fut une des stations primitives des marchands chananéens sur les côtes de la Grèce. Le canal de l'*Euripe* et les côtes du Péloponèse, particulièrement les passes étroites formées par le voisinage des îles, la passe d'*Eleusis* (entre *Eleusis* et *Salamine*), celle de *Trézène* (entre *Trézène* et *Calaurie*), celle de *Gythium* (entre *Gythium* et *Cranaé*), à la pointe de la *Laconie*, tout près de *Cythère*, contenaient en abondance l'*escargot purpur*, que les Phéniciens recherchaient avec tant d'ardeur. Chaque animal, en mourant, ne donnait qu'une goutte du suc précieux si es-

(1) *Orus* ou *Horus* était un dieu égyptien fils d'*Osiris* et d'*Isis*.

timé dans tout l'Orient; il fallait bien avoir des comptoirs et pouvoir séjourner dans ces parages, source d'une inépuisable richesse. Le règne du fabuleux *Orus* représente l'époque où les étrangers vinrent ainsi s'établir dans le pays et éblouir de leur faste les simples habitants de ces sauvages contrées. Mais ces barbares de la Grèce étaient de race japhétique; ils avaient l'indomptable énergie de toute la race blanche, incapable de souffrir un maître, prompt à l'action, plus propre à commander qu'à obéir. La lutte ne tarda pas à éclater entre les étrangers et les indigènes d'abord; bientôt entre les indigènes eux-mêmes. Autour de ces points si importants pour le commerce s'engagea une guerre d'influence dont toute la mythologie primitive n'est que l'écho.

Les Chananéens n'avaient pas borné leurs excursions aux différents points du Péloponèse que nous avons cités; ils s'étaient établis sur les côtes de la Lycie, en Crète, à Lemnos, à Chalcis, à Iolcos et en Colchide. Partout ils avaient trouvé les mêmes hommes au teint clair, aux yeux bleus (1), aux formes élancées, qui partout étaient devenus leurs rivaux, et leurs rivaux heureux. Sous le nom de Minyens et d'Éoliens bientôt après, les Grecs d'Iolcos avaient franchi le Bosphore d'un côté, descendu l'Euripe de l'autre, s'étaient établis à Corinthe, et étaient venus disputer aux Chananéens Trézène et Calaurie, où ils établirent leur grand Dieu Poseidon (2).

D'un autre côté, les Iaones (les fils de Javan,

(1) Minerve aux yeux bleus.

(2) Neptune.

d'après la Bible), les frères des Éoliens, répandus sur les côtes d'Asie sous des noms divers, que celui d'Ionien fit oublier ensuite, s'avançaient lentement d'île en île, et venaient à leur tour réclamer leur place dans le partage d'un pays encore inexploité. Calaurie, Trézène, furent l'objet de leur ambition. L'Apollon qui luttait contre Neptune, comme nous l'avons vu plus haut, était le Dieu lycien-ionien de ces nouveaux colons.

Mais si la côte avait été jusque-là presque abandonnée par les races qui habitaient l'intérieur du pays, Pélasges, Dryopes, Caucones et autres; si au premier moment ils avaient laissé les nouveaux venus s'y établir, un long temps ne se passa pas avant qu'ils ne s'effrayassent de ces envahissements successifs. Héra (Junon), Athéné (Minerve), Artémis (Diane), étaient leurs Dieux; ils réclamaient en leur nom la possession du territoire usurpé. Le souvenir confus de tous ces faits se retrouve dans les légendes que nous a transmises Pausanias. Tandis que dans l'île une sorte de transaction semblait s'opérer, que Neptune, en chassant Apollon, accueillait cependant les populations ioniennes de l'amphictyonie calaurique; sur la terre ferme Minerve et Neptune continuaient à se combattre, pour arriver toutefois à un résultat analogue. « *Sous le règne d'Althépus, fils de Neptune et petit-fils d'Orus par sa mère* (1), on

(1) Il faut, dans les légendes, tenir grand compte de la mère des héros; elle indique presque toujours l'origine première de la tradition. Alexandre-le-Grand, dans les légendes perses, est fils d'un roi de Perse et d'une princesse macédonienne; en Égypte, d'un roi d'Égypte et d'une Grecque de Macédoine également.

dit que Minerve et Neptune eurent une contestation au sujet de la Trézénie. Ils finirent par la posséder en commun, Jupiter l'ayant décidé ainsi. » (1) Aussi les monnaies de Trézène, c'est Pausanias qui le remarque lui-même, portaient-elles d'un côté un trident, et de l'autre une tête de Minerve.

De ces quatre influences, phénicienne, pélasgique, éolienne, ionienne, l'influence phénicienne, comme partout en Grèce, disparut bientôt entièrement. Les Pélasges-Dryopes se retirèrent dans les montagnes, les Eoliens s'éloignèrent peu à peu; les Ioniens finirent par dominer complètement, tout en conservant, comme d'habiles trafiquants, les meilleurs rapports avec les côtes voisines et même avec les habitants de l'intérieur. La contrée eut un moment trois rois; mais sous les fils de Pélopes les choses changèrent. Pitthée réunit les trois États (il faut se rappeler ce qu'étaient ces États sans territoire), disons, pour être mieux compris, les trois *fiefs*, en un seul, qu'il nomma *Trézène*, en mémoire de son frère. Les mécontents allèrent fonder dans la Carie Halicarnasse et Myndos: ils retournaient probablement dans leur patrie primitive. D'autres allèrent s'établir dans l'Attique (l'Attique était toujours, comme le fait remarquer Thucydide, l'asile de tous les mécontents). Deux bourgs, Sphetos et Anaphlyste, y prirent le nom de leurs chefs (2).

Nous arrivons ainsi à Thésée, et cette légende

(1) Paus., Corinth., XXX.

(2) Voyez le remarquable travail de M. Hanriot, inspecteur d'Académie, ancien membre de l'École d'Athènes, sur la topographie des demeures de l'Attique. Napoléon-Vendée, 1853.

historique et mythique à la fois prend à nos yeux un caractère beaucoup plus précis. Des faits positifs sont cachés sous le récit de Plutarque. En dégagant le récit de tout ce qui est accessoire, on arrive aux résultats suivants, incontestables à mes yeux, et qui justifient la tradition populaire.

A l'époque où l'énergie des races grecques, éoliennes, ioniennes, achéennes (les Doriens ne jouaient pas encore de rôle dans le Sud), avait complètement refoulé les colons phéniciens et sémites, une tribu originaire des côtes pélasgiques de l'Asie-Mineure, établie d'abord en Élide, mais dont l'influence avait bientôt envahi toutes les côtes de la péninsule, les Pélopidés s'étaient emparés des comptoirs de Trézène. Mieux inspirés que les anciens possesseurs de la côte, ils s'y organisèrent politiquement: l'Acropole inexpugnable de Trézène devient le centre de leur pouvoir, d'où ils surveillent la plage et les côtes: derrière eux, la montagne leur est d'ailleurs, un refuge assuré.

Conformément aux habitudes de toutes ces peuplades, les familles à qui déplait l'organisation nouvelle, ou que les réformes blessent dans leurs intérêts, vont chercher ailleurs plus d'indépendance; elles émigrent les unes en Asie, les autres en Attique. En Attique, les colons s'établissent à la fois derrière l'Hymette, dans la Mégée, au sein de terres fertiles, et non loin de Sunium, sur la côte, à Astypalœa, *la vieille ville*, dans un repli de terrain formant un abri commode.

Dès lors des relations constantes s'établissent, pour ne plus cesser jamais, entre l'Attique et Trézène; relations de marins, qui ont lieu natu-

rellement par mer : les Ioniens ont ainsi deux stations puissantes aux deux pointes extrêmes de la courbe dont le golfe Saronique forme le centre. Il était naturel que des deux côtés l'on cherchât à s'étendre pour se donner la main ; mais les ennemis étaient nombreux. En Attique, les Pallantides et les Chalcodontides représentant les vieilles races autochthones opposées au peuple nouveau, qui se personnifie dans Egée, et Thésée après lui ; à Eleusis, les Thraces d'Eumolpe ; à Mégare, les restes des Cariens, Lélèges, Eoliens, encore insoumis ; les Eoliens à l'isthme, les Pélasges et les Phlégyens à Epidaure (les Phlégyens dans la montagne, nous le verrons bientôt) ; autour de Trézène même, les anciens indigènes refoulés, mais non civilisés encore.

Thésée représente les Ioniens Pélopidés de Trézène déjà sortis de l'état sauvage, et arrachés à la vie morcelée des tribus nomades ou des bourgs isolés par l'influence du *sage* Pitthée, portant en Attique leurs habitudes d'ordre et de gouvernement, y donnant la main à leurs frères aînés pour vaincre et soumettre les anciens habitants rebelles, et, grâce à la force que donne la concentration du pouvoir, s'avançant non plus seulement par mer, mais par terre, à travers les escarpements dangereux des roches scironiennes et les *coupe-gorge* de Crommyon, de l'Isthme et d'Epidaure, où Thésée extermine les brigands.

De ce moment, Athènes devint la capitale de l'Ionie. Une rade plus sûre, un territoire plus vaste, moins de voisins dangereux, surtout au moment où les Doriens paraissent, assuraient la prééminence au nouvel État. Tandis que les Athé-

niens restaient Ioniens, les Trézéniens étaient, en effet, obligés de reconnaître la souveraineté d'Argos. « *Après le retour des Héraclides*, dit Pausanias, *les Trézéniens reçurent parmi eux les Doriens d'Argos.* » Ils cessèrent dès lors de jouer un rôle indépendant et personnel ; toutefois, le fond de la population resta ionien, comme à Mégare elle était restée pélasgique et éolienne. Les Trézéniens n'oublièrent jamais leurs intimes rapports avec Athènes : c'est à Trézène que les Athéniens confièrent leurs femmes et leurs enfants lorsqu'ils jugèrent à propos d'abandonner leur ville à l'approche des Mèdes, et de se retirer sur la flotte pour y combattre Xercès. Ce souvenir est le dernier souvenir intéressant que nous ait laissé Trézène.

Divinités. — Aucune divinité ne rappelle l'époque phénicienne, à moins qu'on ne rattache à cette influence l'*Aphrodite* d'Anaphlyste, que les émigrés de Trézène peuvent avoir apportée de leur métropole, et la *Vénus Catascopia* dont parle la légende d'Hippolyte, et qu'Egée, dit Pausanias, porta à Athènes.

L'Apollon ionien, qui céda la place à Neptune, Minerve et Artémis chasseresse (l'Artémis pélasgique d'Arcadie, je suppose), y furent surtout en grand honneur. On y adorait également Mercure et les Muses. Un autel était élevé à Hippolyte, à qui était consacrée une vaste enceinte. Les Trézéniens disaient qu'Hippolyte représentait la constellation qu'on nomme *le conducteur de char*. Il y a peut-être là une fable astronomique défigurée. Bacchus semble n'avoir pas été adoré à Trézène. A l'époque dorienne, probablement, les Dioscures y eurent un temple.

Monnaies. — Les monnaies de Trézène sont rares. Mionnet cote 15 fr. les plus communes.

Tête de femme à gauche; derrière, A.

Revers : Τρο. Trident (en bronze).

C'est probablement celle dont parle Pausanias. La tête serait alors la tête de Minerve, qui n'est pas suffisamment caractérisée sur la médaille.

Les autres portent d'un côté une tête virile imberbe, les cheveux liés derrière : Thésée ou Hippolyte.

Revers : Τρο. Trident dans le champ à gauche.

En argent, elle est cotée 60 fr. (moyen module).

Les dernières monnaies de Trézène furent frappées sous Commode et Septime-Sévère.

CHAPITRE VI.

De Damala à la plaine d'Argos. — Hiéron d'Esculape.

L'Hiéron d'Esculape. — De Damala à Ligourio, ou si l'on aime mieux de Trézène à l'Hiéron, on ne quitte pas un seul instant les montagnes.

Un terrain très-accidenté d'abord, des collines rapprochées et comme serrées les unes contre les autres, un petit village d'un aspect très-pauvre (1), puis un vaste plateau fertile, au-dessus duquel se dresse l'Ortholithi (2), dominant toute la route et se montrant aux yeux sous mille formes suivant les aspects, tantôt comme une énorme muraille, tantôt comme un pic élancé; des rochers nus et arides enfin : telle est la route qui conduit aux ruines.

C'est dans ces contrées, couvertes encore aujourd'hui de pins et de chênes, et qui devaient l'être autrefois de forêts, que chassait sans doute Hippolyte, et qu'il s'abandonnait à son chaste amour pour la Déesse.

(1) Potamia.

(2) Mot à mot, pierre droite.

Ligourio ne mérite pas qu'on en parle. On y récolte du tabac qui passe pour un des meilleurs de la Grèce; c'est tout ce que j'en puis dire. A quelques centaines de pas du village, une trentaine de maisons, réunies autour d'une petite église, portent le nom de *Coronis* : on sait que *Coronis* était la mère d'Esculape. Les habitants ne s'en doutent guère; mais ces noms significatifs font toujours un vif plaisir au voyageur, même quand aucun autre intérêt ne s'attache aux lieux.

Coronis et Ligourio sont à une demi-lieue environ de l'enceinte sacrée. Bien que placés sur une hauteur, ces villages ne sont pas assez élevés pour dominer la plaine et permettre d'apercevoir les ruines de l'Hiéron. Une terre jaune et d'assez maussade aspect, remplie de cailloux, de légers mouvements de terrain sans grâce, des montagnes qui s'élèvent comme de vastes blocs de marbre encore informes et sans grandeur, voilà, si la fatigue ne me fit pas voir un peu les choses en laid, sous quel jour se présente la plaine de Ligourio.

Le temple seul, me disais-je, pouvait y attirer les malades. La nature semble n'y avoir rien fait pour eux et avoir dédaigné d'ajouter sa bienfaisante influence à la puissance infailible du Dieu.

Mais, a-t-on bien le droit de juger ainsi un paysage à deux mille ans au moins de distance? Le bois sacré a disparu pour faire place à quelques arbres clair-semés. Ces terres, si honorées et probablement si soignées autrefois, sont abandonnées depuis des siècles à des populations sans besoins, et par conséquent sans zèle : disons de plus, que le lendemain, assis sur les ruines du

théâtre, les lieux prenaient déjà pour moi une couleur moins terne et moins triste. Concluons donc seulement que le site, sans les souvenirs, ne mériterait pas qu'on le visitât.

La route de Ligourio au temple se dirige au Sud-Est. Deux ruisseaux, dont l'un est un petit torrent, coulent à droite et à gauche à peu de distance, et forment en se réunissant un cours d'eau respectable.

L'enceinte sacrée était isolée de toute habitation. Elle devait être toujours pure. Les prêtres étaient chargés de veiller à ce que personne n'y mourût, à ce qu'aucune femme n'y accouchât. On aimerait à croire qu'il y avait pour ces malheureux, chassés de l'Hiéron dans de si cruels moments, pour leur famille et leurs amis qui, je suppose, ne les abandonnaient pas, un lieu de refuge à quelque distance. Il semble pourtant résulter d'un passage de Pausanias qu'un de ses contemporains, Antonin, sénateur à Épidaure, fut le premier qui ait eu, ou au moins qui ait exécuté l'idée si simple pourtant d'élever en dehors de l'enceinte un monument à cet usage. Avant cette époque, il fallait faire une demi-lieue au moins pour trouver un village, car il n'est pas certain que *Lessa* fut, comme le suppose Leake, tout près de Ligourio. Pausanias dit seulement que cette ville était sur la route d'Argos à Épidaure, et sur la frontière des deux Etats. Il est vrai qu'il ajoute que le mont *Arachnæum* s'élève au-dessus. Mais connaît-on bien le mont *Arachnæum*? *Lessa*, d'ailleurs, était, je crois, en Argolide, et ce n'était qu'une bourgade (*χώμη*).

Les ressources d'approvisionnements ne de-

vaient d'ailleurs pas être grands dans cette plaine, car une loi ordonnait que tous les animaux offerts au Dieu fussent consommés dans l'intérieur de l'enceinte sacrée. Je ne puis m'expliquer cette loi exceptionnelle qu'en supposant que le collège des prêtres voulait s'assurer ainsi les moyens de nourrir les malades et les pèlerins qui venaient en grand nombre à certaines époques, et peut-être aussi se ménager des ressources pour les temps où le temple était moins fréquenté.

J'ai dit que Leake plaçait *Lessa* entre *Coronis* et *Ligourio*. La présence d'une ruine assez curieuse et dont il dit à peine un mot pourrait lui donner raison. C'est une tour carrée, bâtie en grosses pierres irrégulièrement taillées, d'un mauvais polygonal, et superposées sans ciment. On ne peut douter que ce soit un monument hellénique et ancien. Deux ou trois assises seulement sont debout. La ruine est cependant plus curieuse que celle que nous avons vue à Trézène. Ces premières assises, en effet, quelque peu nombreuses qu'elles soient, indiquent visiblement une forme pyramidale assez prononcée. C'est la seule tour de ce genre que nous ayons rencontrée pendant notre voyage (1).

L'entrée était du côté de *Ligourio* : elle devait être oblique, car les deux pans de murs prolongés ne se rencontreraient pas et s'envelopperaient l'un l'autre. C'était, du reste, ainsi qu'étaient construites la plus grande partie des portes dans les anciennes forteresses. Nous y reviendrons à

(1) Il paraît qu'il y en a une semblable sur la route de Tripolitza à Argos.

propos de *Tirynthe*. Les Grecs y voyaient une facilité de plus pour la défense.

Les murs de la tour sont très-épais et composés de plusieurs couches de pierres juxtaposées. Les pierres extérieures seules ont quelque apparence de régularité. Les couches qui les appuient et les soutiennent intérieurement sont formées de blocs irréguliers, non taillés et placés sans ordre. Peut-être aussi ces couches ont-elles été remuées par les modernes, et ainsi disposées par eux pendant une des nombreuses guerres qui ont ensanglanté la Grèce au moyen âge et de nos jours. On a peine à croire que ce soit là l'état primitif du mur intérieur.

Cette tour curieuse était évidemment destinée à la défense de la plaine.

Reportons-nous maintenant sur l'emplacement du temple d'*Esculape*, au fond de cette plaine oblongue dont *Ligourio* occupe une des extrémités et l'*Hiéron* l'autre.

Nous venons de *Ligourio*, auquel nous tournons le dos. La plaine est en cet endroit fort étroite, et rétrécie de plus sur la gauche par un petit ravin planté d'arbres, qui peut-être faisait partie de l'ancien bois sacré. Derrière le ravin commencent les montagnes.

Le théâtre est à droite, un peu en avant du temple. Il est adossé à la colline et domine la plaine. Son axe est parallèle à la route de *Ligourio* à l'*Hiéron*, et perpendiculaire à la route de l'*Hiéron* à *Epidaure*. Le théâtre est encore presque entier. Les plantes et les arbustes qui croissent entre ses pierres en ont seuls dérangé quelques-unes.

Le fond de la plaine est occupé par un petit plant d'oliviers. Quelques ruines en briques, de nombreuses pierres de marbre se montrent à peine sous l'herbe; deux ou trois excavations indiquent d'anciennes citernes; des montagnes de tous côtés, tel est pour le voyageur l'aspect de l'enceinte sacrée d'Esculape. Nous passerons rapidement en revue chacune de ces ruines. Mais auparavant, disons un mot du Dieu lui-même et du culte qui lui était rendu.

Le culte d'Esculape. — Voici ce que les Epidauriens et les prêtres du Dieu, sans aucun doute, racontèrent à Pausanias :

« Il y avait bien longtemps, Phlégyas (un de ces rois du Nord de la Grèce, comme il y en avait tant alors) était venu dans le pays sous prétexte de le visiter, mais réellement pour connaître le nombre des hommes capables de porter les armes: Car Phlégyas était un des plus terribles guerriers de son temps; il faisait à chaque instant des excursions de côté et d'autre, et enlevait les récoltes et les bestiaux. Lorsqu'il vint en Argolide, il avait avec lui sa fille dont il ignorait la grossesse : elle avait été secrètement séduite par Apollon. Etant accouchée dans le pays d'Epidaure, elle exposa son enfant sur le mont Tithion, qui s'appelait alors Myrtium. Une des chèvres qui paissait sur cette montagne lui donnait à téter, et le chien qui gardait les chèvres veillait sur sa sûreté. Aristhanas (c'était le nom du berger à qui appartenait le troupeau), s'étant aperçu qu'il lui manquait une chèvre et que son chien avait disparu, se mit activement à leur recherche. Il trouve l'en-

« fant, veut l'emporter; mais lorsqu'il s'approche de lui, il le voit éclatant de lumière, reconnaît qu'il y a là quelque chose de divin et s'éloigne plein de respect. Aussitôt le bruit se répandit et sur mer et sur terre qu'aucune maladie ne résistait à cet enfant, et qu'il ressuscitait même les morts. » La mère d'Esculape s'appelait Coronis, et l'on citait un oracle de Delphes qui disait : « *O toi dont la naissance a fait le bonheur du genre humain, divin Esculape, l'aimable Coronis, fille de Phlégyas, t'a conçu dans mes embrassements et t'a donné le jour dans le champ pierreux d'Epidaure.* »

Une fille séduite, un enfant abandonné sur la montagne, miraculeusement nourri par des chèvres ou des nymphes, puis s'élevant peu à peu à la dignité de Dieu ou de héros, c'est le fond presque invariable de toutes les fables grecques de l'âge héroïque. Au premier abord, il ne paraît pas y avoir là rien qui puisse nous éclairer sur les origines véritables du Dieu. On doit remarquer cependant que cette fable n'était pas populaire à Epidaure seulement; elle était répandue, avec des variantes, il est vrai, mais aussi avec des traits communs, dans plus d'une contrée de la Grèce.

Il est une autre tradition, dit Pausanias : « Après avoir eu commerce avec Apollon, la fille de Phlégyas, Coronis, portant déjà le Dieu nouveau dans son sein, cède aux poursuites d'Ischys, fils d'Elatus. Diane, irritée, venge l'injure faite à son frère immortel, en tuant d'une de ses flèches la coupable Coronis. On l'avait déjà portée sur le bûcher, et le feu allait consumer ces restes mor-

tels quand accourt Mercure, qui, du corps expiré de la mère, arrache le nouveau-né et l'enlève du milieu des flammes. »

Chez d'autres écrivains, Coronis, au lieu d'être fille de Phlégyas, est fille de Lapithès (1) : Mais dans toutes les légendes, à Tricca en Thessalie, à Gérénie (2), à Sicyone, à Titané (3), à Cos, à Pergame comme à Epidaure, Apollon, Coronis, Phlégyas ou Lapithès, jouent les rôles principaux.

Le rôle de Coronis paraît être allégorique. Coronis, de *coroné* (κορώνη), est une personnification de la corneille, l'oiseau à la longue vie; *cornicum sæcla vetusta* (4). Lacéria (5), que l'on regardait comme le berceau de Coronis, est l'épithète de la corneille dans Hésiode; *la babillarde*. Ce n'est pas de ce côté que peut nous venir la lumière.

Les noms d'Apollon, de Phlégyas, de Lapithès, sont beaucoup plus significatifs. Constatons d'abord qu'Apollon, Phlégyas, Lapithès, sont complètement étrangers au Péloponèse durant la période pélasgique et phénicienne. Pour toute la Grèce, au Sud de l'Othrys (6), Apollon est un *Dieu nouveau* aussi bien qu'Esculape; son culte, florissant en Asie-Mineure et dans les îles, était

(1) Voyez Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, I, 448, chez Ladrangé, Paris, 1857.

(2) Messénie.

(3) En Argolide.

(4) Lucrèce, V, 1083.

(5) Petite ville de Thessalie.

(6) Montagnes qui séparent la Thessalie de la vallée du Sperchius, et servent aujourd'hui de limites entre la Grèce et la Turquie.

encore aux époques primitives, dans la Grèce proprement dite, concentré aux environs de l'Olympe, dans la vallée dorienne du Péné; la majestueuse et fraîche vallée de Tempé; ou dans les gorges abruptes du Pindé, où s'élevèrent plus tard les couvents chrétiens des *Météores* (1). C'est justement dans ces contrées que vivaient à l'âge héroïque les populations guerrières nommées déjà par Homère, et dont Lapithès et Phlégyas sont les éponymes. Phlégyas est quelquefois considéré par les anciens comme roi de Lapithes.

Or, si nous nous transportons au milieu de ces populations septentrionales d'un caractère particulier et voisines immédiates de la Thrace primitive, patrie d'Orphée, poète, médecin et prêtre à la fois, nous trouvons un très-grand nombre de fables et de souvenirs confus qui nous permettent de croire à l'existence de traditions médicales très-anciennes en ces lieux. « *Je voudrais que le rejeton de Saturne, Chiron,*

(1) Les *Météores* sont les couvents les plus curieux du Nord de la Grèce. A l'intersection des deux grandes chaînes de montagnes dont l'Olympe d'un côté, le Pindé de l'autre, sont les points culminants dans une vallée sauvage, s'élèvent dix ou douze énormes rochers isolés, comme de grandes aiguilles, ou d'immenses pierres druidiques dressées par des géants. On se croirait au milieu de ruines fantastiques avec des squelettes d'édifices debout. De magnifiques platanes encadrent ce paysage bizarre. C'est sur le sommet escarpé de ces rochers à pic que des moines du moyen âge avaient cherché un asile. Ils se sont perpétués jusqu'à ce jour dans cette position inexpugnable. On monte au couvent, ou plutôt on est hissé dans de grands paniers que les moines élèvent en se servant d'une sorte de cabestan. Ces couvents étaient autrefois au nombre de douze; il n'y en a plus que trois aujourd'hui.

dit Pindare (Pythique, III), *difforme, il est vrai, mais bienfaisant, régnât dans les vallées du Pélion* (nous sommes toujours en Thessalie, dans les montagnes qui dépendent de l'Olympe), *tel qu'il était autrefois lorsqu'il élevait le père de la Santé, le divin Esculape.* »

Tricca, la patrie de Podalire et de Machaon, ces fils mortels d'Esculape comme les appelle Homère, « où se voit l'ancien temple d'Esculape si célèbre encore (1), était voisine des Dolopes, au pied du Pinde, à trois ou quatre lieues des Méteores. » (2)

Mais que pouvait être cette médecine primitive, où les formules magiques, les songes, les incantations avaient presque autant de place que l'emploi des simples ou la pratique des opérations de chirurgie? où la science passait, comme dans quelques-uns de nos villages de Bretagne, pour être héréditaire dans certaines familles, qui seules pouvaient essayer avec succès telle opération dangereuse? Un fait actuellement existant encore, par une perpétuité bien singulière de tradition, peut nous en donner l'idée, et nous expliquer, en partie, la naissance et l'organisation du culte d'Asclépios.

Dans une des profondes vallées qu'abritent les escarpements du Pinde, et dont l'isolement a protégé l'indépendance, existent encore aujourd'hui cinq ou six villages grecs échelonnés sur les flancs de la montagne, et dont les habitants

(1) Strabon, liv. IX, p. 437.

(2) Podalire et Machaon sont, on le sait, les médecins de l'Iliade.

ne se sont jamais mêlés ni aux Albanais, ni aux Valaques, ni aux Slaves qui les environnent. Là se parle un grec moins corrompu que dans le reste de la Thessalie et de l'Epire; là aussi les mœurs sont restées les mœurs d'autrefois, et il y a vingt ans encore, les jeunes filles lavaient les pieds des voyageurs que le hasard amenait dans leurs montagnes. Les chants funèbres, l'obole placée dans la bouche du mort, la faucille à forme antique (la harpe de Saturne), rappellent les jours où le paganisme régnait dans ces contrées. Eh bien! ces villages perdus, éloignés de toute route connue (1), obstinés comme nos villages de Basse-Bretagne dans leurs vieux usages, sont une pépinière toujours féconde de médecins pour tout l'Orient. C'est une croyance très-enracinée en Epire, en Thessalie, en Macédoine et dans l'Asie-Mineure tout entière, que les plantes *du Zagori* (2) ont une vertu particulière, et que les habitants y naissent chirurgiens et médecins à la fois. Chaque famille a sa spécialité et sa tradition héréditaire (3). Les uns sont les premiers des re-

(1) Au milieu de ces montagnes enlacées, pour ainsi dire, les unes dans les autres et d'un abord très-pénible, une seule route, celle de *Mezovo*, ouvre un passage de l'Epire en Thessalie. Les anciens comme les modernes, les individus comme les armées, ont toujours été forcés de la suivre.

(2) C'est le nom de la gorge où sont les villages, à quatre ou cinq lieues de Janina.

(3) Les fils succèdent aux pères; à défaut de fils, des parents éloignés ou des étrangers s'engagent tout jeunes dans la famille comme élèves ou domestiques, ce qui est à peu près la même chose. Au bout d'un certain temps, ils sont déclarés par le chef de famille aptes à faire les opérations traditionnelles. Personne ne doute de leur savoir.

boutous, les autres des herniaires habiles. Il en est qui pratiquent avec succès la cataracte et la lithotomie; vous les trouvez parcourant les villes et villages de l'Orient, des sacs d'hernies suspendus au bout de grands bâtons, et criant à haute voix : Voici le fameux médecin des hernies; voyez, il a tant de sacs à sa gaule, adressez-vous au fameux médecin du Zagori (1). Ces charlatans impudents, mais souvent habiles, ont foi en eux-mêmes et croient les premiers à leurs formules; leurs relations s'étendent jusqu'en Perse et en Syrie. Après avoir parcouru le monde, ils reviennent vieillir tranquilles, riches souvent, dans le village qui les a vu naître. Ils n'est pas d'exemple, nous disait-on à Janina, qu'un Grec du Zagori se soit fixé à l'étranger. Il part à seize ou dix-sept ans, fiancé dans le pays; il revient à quarante chercher sa fiancée qui l'a fidèlement attendu, souvent sans le connaître; la fiancée ayant sept ou huit ans au départ de l'exilé volontaire. Quand éclata la guerre de l'indépendance, le Zagori, à lui seul, put donner plus d'un million pour soutenir la cause commune. Les villages forment une espèce de fédération, *d'amphictyonie*; ils empruntent en leur nom collectif et solidairement des sommes souvent considérables, pour des raisons d'utilité commune; toutes les maisons sont d'un extérieur très-simple; mais à l'intérieur se voient souvent des tapis de Smyrne, des soies de Damas, des bijoux d'argent damasquiné, des châles de l'Inde, ornement inutile qui

(1) Ils s'appellent eux-mêmes Caloiatri, *bons médecins*, comme les moines s'appellent Caloyères, *bons vieillards*.

servait de turban au voyageur dans ses pérégrinations lointaines.

La vue de cette petite république, moitié *ciité*, moitié *corporation*; cette hérédité, cette confraternité dans la même profession, si tenace et s'étendant si loin, bien au-delà du monde grec actuel, a été pour moi, je l'avoue, comme une révélation.

L'on sait déjà, par des textes positifs, que les prêtres, il faudrait presque dire les ouvriers de Vulcain, étaient organisés d'une manière analogue : « Il y avait dans la plaine d'Athènes, dit « M. Hanriot (1), un district *métallurgique* où, dès « la plus haute antiquité, le sol avait fourni aux « habitants les éléments d'une industrie aujourd'hui « oubliée : on y traitait par le fer, le cuivre « afférent à la surface, ou recélé dans les « traîlles de cette terre féconde en métaux, et l'on « en fabriquait des instruments de guerre ou de « labour. Plusieurs passages de Sophocle qui, lui-même, possédait à Colone une fabrique d'épées, « et les noms des *dèmes* : *Athmône*, auquel se « rattache le nom de *Porphyrion* le flamboyant, « chef antérieur à Cécrops; *Ætholides*, le bourg « qui est noirci par la fumée; *Dædalides*, le bourg « des artistes; *Eupyrides*, le bourg du feu; *Hephæstia*, le bourg de Vulcain; *Kropia*, celui où l'on fabrique des faux; *Pélèces*, celui où l'on fabrique des casques et des haches, ainsi que les légendes « y afférentes, mettent hors de doute le caractère « très-anciennement métallurgique de ce district « tout entier. Au *dème* d'*Hephæstiade* avait lieu

(1) Ouvrage déjà cité, *Dèmes de l'Attique*, p. 242.

« l'*Hephæsteia*, la grande fête de tous les ouvriers
« des arts manuels. »

Il est difficile de ne pas voir dans ces villages, ainsi réunis et dont trois formaient un *tricomoi*, des tribus organisées en corporations et adonnées à une même industrie. C'est, en effet, à ces conditions seules qu'une industrie pouvait se perpétuer et se soutenir à ces époques reculées où les tribus étaient sans cesse forcées d'émigrer, et de contenir dans leur sein toutes leurs ressources et tous leurs moyens traditionnels de travail. Il est encore aujourd'hui, en Orient, des exemples d'organisations semblables. C'était aussi vraisemblablement celle des Telchines. Ne doit-on pas croire, d'après ce que nous avons dit plus haut, que des associations analogues existèrent primitivement dans le Pélion et dans le Pinde, particulièrement aux environs de Tricca? Une de ces tribus, associées aux Phlégyens, dut descendre avec eux en Béotie d'abord, où Strabon constate leur présence; en Phocide, d'où Pausanias dit qu'Elatus contribua à les chasser (Elatus, père d'Ischys, l'amant de Coronis); enfin, en Argolide, et particulièrement à Épidaure, où ils s'établirent loin des villes, dans les gorges de la montagne comme dans le Pinde, sur un terrain aride et que personne ne pouvait leur envier, la *pieurreuse* Épidaure.

C'est là que, sous des influences diverses, le culte d'Esculape prit son caractère définitif. Il est impossible sans doute de suivre toutes les phases par lesquelles il a successivement passé : on peut y reconnaître toutefois quatre éléments primitivement distincts, et qui ne paraissent

s'être rapprochés que postérieurement à la migration des familles d'Asclépiades dans le Péloponèse. Esculape, en effet, n'est point un Dieu pélasge. Beaucoup plus nouveau que Déméter (*Cérès*), Héra (*Junon*), Athéné (*Minerve*), il ne se rattache aux divinités primitives que par sa ressemblance avec *Agni* (1), la flamme du sacrifice personnifiée, la source de la vie renouvelée par la science et la prière (2). La médecine a partout commencé par des pratiques superstitieuses, et a appelé à son secours les talismans et les amulettes. Par ce côté, chez tous les peuples païens, elle touche à la religion. L'union des empiriques et de certains collèges de prêtres est un fait presque général. Nous ne voyons pas, il est vrai, très-clairement quel est le Dieu qui joue, d'abord en Grèce, ce rôle important. Des divinités, j'oserais dire avortées, se présentent les premières à nous avec ce caractère. C'est Iasion (3), Trophonius (4), Chiron, l'instituteur d'Achille et d'Esculape, suivant Pindare. Dans Homère, Pæon est le médecin des Dieux; ailleurs, Orphée, puis Apollon jouent un rôle analogue. Il y eut donc toujours un Dieu chargé de soulager les misères humaines et même les misères divines, puisque les Dieux partageaient quelquefois les infirmités des hommes; mais ce Dieu secondaire ne se dégagea que difficilement de la situation inférieure, où des causes que nous ne

(1) Dieu des tribus aryennes de l'Inde. Les Aryens, par la langue et la mythologie, sont les frères des Grecs.

(2) Voy. Maury, *Relig. de la Grèce antiq.*, t. 1, p. 449.

(3) *Ἰάσμαι*, je guéris.

(4) *Τρέφω*, je nourris.

pouvons apprécier aujourd'hui le retinrent longtemps.

Cette habitude de rapporter à un Dieu, image altérée de l'Agni védique (1), les guérisons, et surtout les guérisons miraculeuses, est toutefois déjà un fait important, c'est le premier élément qui servit à former le mythe d'Esculape. Esculape est le successeur direct de Iasion, de Trophonius, de Chiron, souvenirs effacés d'Agni.

Si Esculape finit par remplacer tous les autres, c'est, sans doute, qu'il se trouva le représentant, l'éponyme de la famille de médecins la plus célèbre à l'époque où les traits de la religion se précisèrent définitivement en Grèce et se vulgarisèrent en entrant dans le domaine de la poésie populaire : c'est qu'il se trouva, de plus, affilié à des tribus conquérantes et guerrières, qui le protégèrent, et servirent peut-être même puissamment à l'organiser. L'existence des Asclépiades comme corporation médicale sous la protection d'un Dieu quelconque, qui plus tard devint *Esculape*, est le second élément, et l'élément le plus actif autour duquel les autres se groupèrent, et qui leur servit comme de lien intime et constant.

Voici donc un petit groupe d'Asclépiades détachés des corporations du Pinde, établi dans la plaine de Ligourio, au milieu des montagnes où naissent probablement les simples dont ils faisaient usage, guérissant au nom d'une puissance supérieure inconnue aux anciens habitants

(1) Qui joue un rôle dans les Védas, les hymnes primitifs des Indiens.

Ioniens et Pélasges, mais qui dut bientôt n'être autre à leurs yeux que l'ancêtre mythique sans doute des Asclépiades eux-mêmes. C'était l'intérêt de la tribu d'appuyer cette croyance; elle ne put manquer de s'y prêter, quoique ce fût un fait nouveau et étranger aux traditions du Nord, puisque dans les légendes homériques Esculape n'est pas encore divinisé; il est simplement le père de Podalire et de Machaon, les médecins mortels de Tricca.

Mais dans le Sud les Phéniciens, longtemps prépondérants sur les côtes, particulièrement à Trézène et à Nauplie, avaient fait connaître aux primitifs habitants de ces contrées leur grand dieu Aschmoun, Osmon (1), et vraisemblablement popularisé avec lui le culte du serpent. Le culte du serpent offre le seul exemple d'un Dieu adoré en Grèce sous une forme animale. Les Grecs de l'Argolide confondirent bientôt Aschmoun et le Dieu des Asclépiades. M. Maury a démontré (2), en effet, que des rapports intimes existaient entre Esculape et Aschmoun, rapports qui ne peuvent être fortuits. Ces deux derniers faits, l'adoration du serpent ou au moins la croyance à sa puissance médicale, et l'existence de traditions vagues concernant Aschmoun, sont donc les deux derniers éléments qui expliquent, en les complétant, les particularités du culte d'Esculape. Esculape, associé au serpent, se substitua peu à peu à Aschmoun comme il s'était substitué à Agni, à Chiron, à Trophonius, à Iasion. Le Dieu védique

(1) Dieu de la médecine chez les Phéniciens.

(2) *Revue Archéologique*, t. 3, p. 704.

Agni transformé, le serpent symbole de la santé chez les Phéniciens-Pélasges, le Dieu égyptien Aschmoun, confondus ensemble et adorés sous le nom d'*Asclépios* représentant d'une famille ou d'une tribu où les pratiques médicales étaient héréditaires, telle est, selon nous, l'histoire des transformations du Dieu. Ce qui rendit, au reste, plus rapides et plus sûres encore les destinées du culte nouveau, c'est la protection que lui accordèrent incontestablement les Doriens, bientôt établis à la fois à Epidaure, à Trézène et à Argos. Les Doriens avaient été en Thessalie les voisins des Phlégyens, leurs voisins presque toujours hostiles, il est vrai, parce qu'ils étaient leurs rivaux, mais toutefois, sous bien des rapports, plus rapprochés d'eux peut-être qu'on ne le pense. Ils adoptèrent Esculape, et en firent même le fils de leur grand dieu Apollon. On sait quels habiles organisateurs étaient les Doriens. Nous les avons vus à l'œuvre à Mégare. Faut-il rappeler la Crète et Sparte? L'établissement de l'Hiéron avec les proportions grandioses qu'il eut de bonne heure est évidemment leur œuvre, comme le furent aussi Olympie et Delphes. Ils fixèrent définitivement le culte, en l'organisant.

A partir de l'époque dorienne, le caractère tout épidaurien du culte d'Esculape n'est plus contestable. Non-seulement les Athéniens donnent le nom d'*Epidauria* au jour consacré au Dieu de la médecine, mais les temples les plus célèbres élevés au dehors tirent tous leur origine d'Epidaure, ou relèvent de l'*Hiéron*. C'est un Epidaurien, Archias, qui enseigna le premier le

culte à Pergame (1), d'où il passa à Smyrne. C'est d'Epidaure que le culte d'Esculape fut porté à Balanagrane, dans la Cyrénaïque. De Cyrène il remonta en Crète. La Grèce rendait ainsi à l'Orient ce que l'Orient lui avait donné : elle lui renvoyait des Dieux et des légendes. Ces pérégrinations du culte d'Esculape peuvent d'ailleurs nous aider à nous faire une idée de la manière dont s'étendait sinon se formait le culte des Dieux.

On doit comprendre maintenant pourquoi le temple fut bâti dans la plaine de Ligourio, sur le terrain pierreux, au pied du mont Thétion, et non dans l'anse fertile où s'élève la ville. Le temple fut bâti sur le lieu même où la légende avait placé la miraculeuse enfance du Dieu, c'est-à-dire, où avaient vécu les premiers opérateurs charlatans de la famille des Asclépiades. De plus, cette plaine fut remplie de bonne heure d'édifices religieux de toute sorte. Ils y étaient plus à l'aise et les prêtres plus libres; ce fut en peu de temps presque comme Olympie, une ville véritable, vouée au Dieu tout entière, et conservant pieusement les vieilles traditions. Le sacerdoce y était héréditaire; c'est d'un sanctuaire semblable, à Cos, que sortit Hippocrate; c'est au sein d'une organisation analogue qu'il avait puisé sa science.

Nous n'avons d'ailleurs que peu de renseignements sur la nature des remèdes employés par les prêtres. Nous savons seulement que ces remèdes étaient le plus souvent indiqués en songe au malade ou à celui qui consultait en son nom, ce qui rendait le miracle beaucoup moins difficile

(1) Siége d'un temple très-florissant à l'époque d'Alexandre.

à opérer, car les prêtres pouvaient se charger de ce soin. Celui qui implorait le Dieu devait passer une ou plusieurs nuits dans le temple. « Après avoir prié, dit M. Maury (1), ils se couchaient tout de leur long en s'appliquant le visage contre terre, et ils s'endormaient ainsi dans le sanctuaire. Le Dieu leur apparaissait alors, et il leur révélait le caractère du mal dont ils étaient atteints. *Esculape*, écrit le rhéteur *Ælius Aristide* (2), ordonne aux uns de boire du plâtre, aux autres il prescrit la ciguë, à quelques-uns il ordonne de se laver nus dans l'eau froide, et, ajoute-t-il, si les malades exécutent ce précepte, ils n'en gardent pas moins leur chaleur naturelle (3). Le Dieu guérit les catarrhes et les rhumes en vous faisant plonger dans les fleuves et dans la mer. (Ce remède, il faut l'avouer, n'était guère applicable dans la plaine de Ligourio.) A ceux qui sont depuis longtemps alités et souffrants, il prescrit de longues marches; chez ceux qui ont besoin de nourriture, il détermine d'abondantes évacuations; et moi, lorsque je puis à peine respirer, il m'ordonne de lire et d'écrire. »

« De pareilles prescriptions, continue M. Maury, devaient agir puissamment sur l'imagination, et provoquer des surexcitations de la volonté qui réagissaient ensuite sur le mal : de là des guérisons vraiment miraculeuses. »

(1) *Des Religions de la Grèce antique*, t. 2, p. 455.

(2) *Ælius Aristides*, orat. in *Æsculap.*, édit. Jebb., t. 1, p. 38; édit. Dindorf., t. 1, p. 67.

(3) On voit que l'hydrothérapie n'a pas été inventée de nos jours.

L'énumération des remèdes et la désignation de la maladie étaient consignés sur des stèles (1), dont nous retrouverons plus loin l'emplacement. Le même usage existait à Cos.

Enfin, on faisait au Dieu de véritables neuvaines qui attiraient les populations de la plaine d'Argos, d'Epidaure, de Trézène et d'Hermione. Tout était préparé pour occuper l'esprit et exciter la confiance des fidèles : théâtre, bains, bois sacré, stade, jeux de toute sorte et concours poétique, que sais-je? Rien n'y manquait, comme on va le voir dans la description suivante.

Le Théâtre. — Commençons par le théâtre, qui est le monument le plus important, puisque c'est le seul qui soit assez bien conservé pour être étudié autrement qu'à l'aide de textes et de conjectures. On sait qu'il était l'œuvre de Polyclète.

« Les théâtres de Rome surpassent en magnificence ceux de tous les autres pays : il n'en est point qui, pour la grandeur, égalent celui de Mégalopolis en Arcadie : mais si l'on envisage l'harmonie de l'ensemble et la beauté générale, quel architecte pourrait être comparé à Polyclète, l'auteur du théâtre d'Epidaure? (2) »

Ces paroles de Pausanias qui nous transmet l'opinion des anciens sur ce théâtre, le nom de Polyclète, auteur de tant de chefs-d'œuvre aujourd'hui perdus, augmentent encore pour nous l'intérêt qui s'attache à cette ruine.

Figurez-vous un amphithéâtre à ciel ouvert, d'un diamètre de trois cent cinquante pieds en-

(1) Colonnes.

(2) Paus., Corinth.

viron, élégamment assis sur le flanc de la colline creusée de manière à ce que le dernier gradin touchât le sol de la plaine : des arbustes de tous côtés couronnant la partie supérieure, ornant les deux ailes, se faisant jour au milieu des gradins, entre les pierres déplacées, et donnant à l'ensemble un peu de cet aspect particulier aux ruines du Nord avec leurs mousses et leurs lierres : tel est dans l'état actuel l'ensemble de l'édifice. Le sol, exhaussé par le fait du temps, couvre les premiers gradins. Toutefois on en peut encore compter 61, non pas complètement intacts, mais qu'il est possible de descendre sans interruption, en suivant une ligne oblique, de manière à éviter les pierres qui manquent ou qui sont renversées, et qui rendraient, par endroits, le passage d'un degré à l'autre fort incommode. Les gradins, en marbre arraché aux montagnes voisines, sont remarquablement bien taillés; les pierres, exactement jointes, comme presque partout en Grèce : on y est assis à l'aise, et le pied trouve à se poser commodément sur la pierre inférieure légèrement creusée à cet effet. A la moitié de la hauteur à peu près, un degré plus large partage le théâtre en deux parties : il servait à rendre la circulation plus facile. On montait aux degrés par diverses rampes pratiquées de distance en distance, et coupant les sièges de manière à former des rayons d'un agréable aspect. La partie des sièges contenue entre deux de ces rampes prenait ainsi la forme d'un coin, dont la pointe aurait été émoussée : de là vint le nom de *cunei* donné aux gradins. Aucune trace d'ailleurs de sculpture, aucun autre ornement que de légères rainures filant le long des

sièges : Pausanias ne parle même pas de statues. La beauté du théâtre consistait sans doute dans cette simplicité même, dans l'harmonieux ensemble des parties, dans l'élégance de la courbe, dans la symétrie des rampes, enfin dans le travail du marbre et l'agencement merveilleux de toutes les pierres.

Ces beautés sont aujourd'hui peu sensibles pour nous. Les herbes et les arbustes ne permettant pas de suivre de l'œil le contour entier des gradins : ce que nous pouvons affirmer au moins, c'est que de tous les points on voyait également bien la scène; l'art ne nuisait en rien à la commodité. J'ai dit que le diamètre du théâtre avait environ 350 pieds : mais l'on comprend facilement que la majeure partie de cet espace était occupé par les sièges, et que l'*orchestra* ou la scène, c'est-à-dire le lieu où se jouait le drame, contenu entre les extrémités du premier gradin et dessiné par sa courbe, était beaucoup plus restreint, chaque nouveau gradin enveloppant le précédent et augmentant par conséquent le diamètre général de sa propre largeur. La chose est facile à comprendre, même sans figure. Il suffit de supposer un instant les gradins mobiles, et de les superposer par la pensée les uns aux autres, de manière à ce que les extrémités viennent s'aligner en se superposant; ces extrémités formeront ainsi une vaste muraille de chaque côté de la scène. C'est l'espace contenu entre les points extrêmes de ces deux murailles qui a 350 pieds de long. L'*orchestra* ou le demi-cercle qui les sépare n'en a que 90 environ.

Ce demi-cercle est aujourd'hui un sol nu où

poussent seulement quelques herbes. Il ne reste aucune trace de mur ou de constructions qui puissent indiquer comment était fait le proscénum; soit que ce qui en reste soit sous terre, soit que les pierres aient été enlevées pour bâtir les villages voisins.

Il est en effet impossible de supposer que les choses aient toujours été ce qu'elles sont aujourd'hui. La scène était certainement, comme à Pompéi, un peu élevée au-dessus du sol et terminée par un mur droit parallèle à l'axe du théâtre, assez bas pour ne pas masquer la vue de la plaine et des montagnes, mais suffisant pour marquer les limites du lieu où se passait l'action, et servir de point d'appui aux décors. Derrière ce mur devaient être les chambres où s'habillaient et se déshabillaient les acteurs.

Bien des réflexions naissent à la vue de ce monument si différent de ce que nous appelons aujourd'hui un théâtre, monument religieux avant tout, et intimement lié au culte de la divinité dont il décore l'enceinte sacrée. Qu'on se figure un drame d'Eschyle chanté par l'élite de la jeunesse grecque, au milieu de ce concours d'un peuple pieux attiré par les fêtes d'Esculape, sur ce vaste théâtre, en présence des temples vénérés, et sous le soleil éclatant de la Grèce; combien ne grandirait-il pas en intérêt? Combien devait être puissante l'émotion produite! Ce n'était qu'après des jours de jeûne et d'abstinence qu'on allait s'asseoir sur ces gradins ouverts à douze ou quinze mille spectateurs. Les pièces parlaient des dieux, des héros, des ancêtres. Les passions violentes et honteuses en étaient

exclues (1) : ne serait-il pas injuste de juger Eschyle et Sophocle, ces grands et pieux citoyens, comme on jugerait les poètes de nos jours!

Le Temple. — Le temple était presque en face du théâtre, un peu à gauche : l'acteur pouvait, au besoin, étendre la main vers l'édifice sacré et invoquer le Dieu présent dans son sanctuaire.

Un bosquet d'arbres, *ἄσος*, ce que l'on appelait un bois sacré, l'entourait, mais n'en masquait certainement pas la vue. On serait dans une grave erreur, en effet, si l'on se représentait les bois sacrés comme nos bois de France ou nos forêts : c'était un simple ornement destiné à augmenter le respect du peuple pour le temple. Le silence et l'ombre ajoutaient à la superstitieuse vénération des populations déjà préparées à l'émotion par le souvenir des légendes. Cette tradition semble s'être conservée encore aujourd'hui : la plupart des monastères sont entourés de bois.

Il ne reste du temple que quelques pierres de soubassement; le terrain, un peu exhausé tout autour, fait supposer que la terre y renferme des richesses enfouies, et qu'en creusant on découvrirait des débris précieux. On déterminerait ainsi facilement les dimensions et la forme du temple, ce qui est impossible aujourd'hui. Nous ne pouvons même pas avoir recours à Pausanias, qui, si prodigue souvent de détails, se contente de décrire la statue du Dieu :

(1) Euripide, le premier, fit dominer la passion au théâtre, et osa produire sur la scène des adultères et des impudiques. Aristophane le lui reproche sévèrement dans la pièce des Grenouilles.

« La statue d'Esculape, dit-il, est moins grande
« de moitié que le Jupiter Olympien d'Athènes;
« on voit, par l'inscription, qu'elle a été faite par
« *Thrasymèdes*, fils d'Arignôtos et natif de Paros.
« Le Dieu est assis sur un trône, il tient un bâton
« d'une main et touche de l'autre la tête d'un
« serpent; un chien est couché auprès de lui;
« sur son trône le sculpteur a représenté les
« exploits les plus mémorables des héros argiens,
« tel que le combat de *Bellérophon* contre la Chi-
« mère, et *Persée* coupant la tête de Méduse. La
« statue est en ivoire et en or. » (1)

Il est à croire que ce n'était pas un chef-
d'œuvre, elle eût été sans cela plus souvent re-
produite. Quand un type était accepté, les sculp-
teurs le copiaient sans hésiter; ils ne mettaient
point leur amour-propre à faire plus mal que

(1) Paus., II, 27. Ces statues, en or et en ivoire, étaient très-fréquentes en Grèce. La Minerve du Parthénon, le Jupiter Olympien à Olympie, étaient en ivoire et en or. Mais ces statues demandaient à être placées dans des conditions particulières. « Toute la partie du pavé qui est devant la statue à Olympie, dit Pausanias, est en marbre noir, entouré d'un rebord en marbre de Paros, qui sert à contenir l'huile qu'on y verse; l'huile, en effet, est nécessaire pour la conservation de la statue d'Olympie: elle empêche l'humidité de l'enceinte sacrée, qui est un endroit marécageux, de gâter l'ivoire. Dans la citadelle d'Athènes, au contraire, on verse de l'eau autour de la statue de Minerve pour conserver l'ivoire, car la citadelle étant très-sèche, une statue d'ivoire y a besoin, pour sa conservation, de cette eau et des vapeurs qu'elle produit. Je me suis informé à Epidaure pourquoi on ne verse ni huile ni eau autour de la statue; ceux qui desservent le temple m'ont répondu que cette statue ainsi que le trône étaient placés sur un puits. »

leurs devanciers en voulant, à toute force, faire autrement. Or, ni Clarac, ni Millin, ni Ot. Müller, qui donnent les représentations des divinités dont les statues sont parvenues jusqu'à nous et ornent nos principaux musées, ni les collections gravées de médailles ne contiennent rien qui ressemble à la description de Pausanias. Un statuaire plus célèbre fixa, sans doute, peu à près *Thrasymède*, l'idéal du Dieu et fit oublier la statue d'Epidaure.

Ce temple était un des plus célèbres de la Grèce, un des plus riches; on ne cessait de lui faire des offrandes magnifiques: quels dons ne pouvait-on pas arracher à ces Grecs si amoureux de la lumière du jour, l'ἄγλαον φάος, en leur promettant une guérison certaine?

La réputation d'Esculape épidaurien était même arrivée jusqu'à Rome, au point que dans une année de peste on ne trouva, la sibylle ayant été consultée, d'autre moyen de remédier au mal que d'envoyer une députation à Epidaure pour demander au Dieu le serpent sacré qui ornait son sceptre (1). Ovide raconte au long dans ses *Métamorphoses* l'arrivée du Dieu sous cette forme bizarre :

Jamque caput rerum Romanam intraverat urbem :
Erigitur serpens, summoque adclinia malo
Colla movet, sedesque sibi circumspicit aptas :
Scinditur in geminas partes circumfluis amnis;
Insula nomen habet laterumque a parte duorum
Porrigit æquales media tellure lacertos,
Huc se de Latia pinu Phœbeius anguis
Contulit et finem, specie celeste resumpta,
Luctibus imposuit, venitque salutarifer urbi (2).

(1) Tite-Live, l. X, ch. 47.

(2) Ovid., *Métam.*, XV, v. 622, 764.

Le serpent, satisfait, à ce qu'il parait, de son nouveau gîte, délivra Rome du fléau. Paul Emile, après la conquête de la Macédoine, alla également visiter l'Hiéron. Le culte des Romains pour le Dieu d'Epidaure est une preuve de plus qu'on le regardait généralement comme originaire de cette contrée. Clavier en fait cependant un Dieu messénien. Il ne serait pas difficile de prouver que les raisons sur lesquelles il s'appuie sont plus spécieuses que solides.

Le Tholos. — A cinquante pas du temple environ, en descendant toujours à gauche, un vaste emplacement est entièrement couvert de débris, la plupart en marbre blanc et d'un fort beau travail. Parmi ces débris se distingue un reste de dallage circulaire, évidemment en place, et qui prouve qu'en cet endroit le terrain ne s'est pas exhaussé. C'est, suivant toute apparence, le dallage du *Tholos*, ce monument ouvrage de *Polyclète* comme le théâtre, et dont Pausanias fait la description suivante :

« Un monument de marbre blanc s'élève près
« du temple; on l'appelle *Tholos*; il est digne
« d'être vu. *Pausias* y a peint l'Amour déposant
« son arc et ses flèches et prenant la lyre à leur
« place. Il y a peint aussi l'Ivresse buvant dans
« une coupe. La peinture est si bien faite qu'on
« voit la figure de la femme à travers le verre. »
Les *Tholoi*, nom commun à tous les monuments
de ce genre, étaient des rotondes surmontées
d'un dôme. Il y en avait dans plusieurs lieux de
la Grèce, entre autres à Athènes. C'était dans le
Tholos que les prytanes et le sénat se rassemblaient pour y faire des repas.

Était-ce là, à Epidaure, la destination de cette

petite salle si élégante et si bien ornée, bâtie par *Polyclète*, décorée par *Pausias*? Aucun auteur, que je sache, ne nous éclaire à cet égard.

La fontaine. — Près du *Tholos*, une grande pierre de marbre blanc sculptée à palmettes, d'un travail très-fin et très-gracieux, devait appartenir à la fontaine que Pausanias place dans l'enceinte sacrée, et qu'il dit remarquable par sa voûte et ses autres ornements. C'était, suivant toute apparence, la fontaine des lustrations.

Les Stèles. — Des fragments de stèles ou colonnes existaient encore, à ce qu'il parait, sur le même emplacement, au moyen âge; elles devaient porter des inscriptions, et leur perte ou leur dispersion est très-regrettable : on n'en trouve aujourd'hui que des débris insignifiants. Toute pierre où se lisait quelque mot grec a été enlevée pour être vendue aux voyageurs; sur une seule nous avons pu lire encore distinctement *Ἐπιδαυρίων* : singulier hasard qui n'a justement conservé, au milieu de ces ravages du temps, que le nom du petit peuple qui avait élevé ces superbes édifices aujourd'hui écroulés. Du temps de Pausanias, il ne restait déjà plus que six stèles intacts.

« Il y avait autrefois, dit-il, dans l'intérieur du
« péribole, un grand nombre de colonnes; de
« mon temps, il n'en restait plus que six; c'est
« sur ces colonnes que sont écrits les noms des
« hommes et des femmes guéris par Esculape,
« le nom de la maladie qu'ils avaient et les re-
« mède qui les ont sauvés. » Strabon parle aussi
de tablettes votives, sur lesquelles étaient inscrites les guérisons, comme cela se pratiquait à

l'île de *Cos* et à *Tricca* (1). Je n'ai pu trouver le texte d'aucune de ces inscriptions dans les recueils que j'ai à ma disposition. Casaubon donne la traduction de l'une d'elles; je la copie ici pour que l'on puisse juger des secours que les médecins de l'antiquité, et en particulier Hippocrate (2), suivant l'opinion de Strabon dans un autre passage, purent puiser pour leur art dans la collection de ces tablettes.

Tablette votive citée par Casaubon.

« Julien (3), crachant le sang et regardé par
« tout le monde comme incurable, eut ordre du
« Dieu de se présenter dans son temple, de
« prendre sur le triple autel des pignons, de les
« mêler avec du miel, et d'en manger pendant
« trois jours. Après avoir fait usage de ce remède
« avec succès, il se présenta de nouveau dans le
« temple, et y rendit au Dieu, en présence de
« tout le peuple, ses actions de grâce. »

Des inscriptions recueillies par Bœckh (4) parlent d'aveugles, de personnes atteintes de pleurésie et d'hémorragie, rebelles à tous les remèdes de la médecine, et que le Dieu avait guéries.

Ruines diverses. — Dans l'enceinte du péribole se voyaient deux autres temples : un temple de Diane et un temple de Vénus et de Thémis. Une partie des marbres gisant à terre doivent leur

(1) En Thessalie; il y avait dans ces deux villes des temples d'Esculape.

(2) Hippocrate était né à *Cos*.

(3) Strab., liv. XIV, ch. 2.

(4) Bœckh. *Corpus inscriptionum Græc.*, t. 3, p. 802.

appartenir. Il y avait aussi un stade en terre, comme les Grecs en faisaient beaucoup; on en reconnaît l'emplacement.

Tous ces monuments, à part le théâtre, c'est-à-dire le grand temple, le tholos, la fontaine, les stèles, le stade, le temple de Diane, le temple de Vénus et de Thémis, étaient renfermés dans une enceinte particulière appelée *péribole*. On trouve, en effet, des traces nombreuses d'un mur qui avait une très-grande étendue, et qui peut embrasser dans ses contours tous ces monuments. Les pierres y sont taillées par endroit en polygones irréguliers, ce qui le ferait remonter à une haute antiquité. Des assises de pans de murailles helléniques et régulières d'une petite dimension, comme pourraient être des murs de maisons, s'appuient çà et là perpendiculairement sur le grand mur. On peut supposer que les prêtres du Dieu avaient leurs habitations adossées au péribole; peut-être aussi était-ce là que demeuraient les malades et qu'ils attendaient les prescriptions du Dieu, qui n'était pas toujours disposé à leur répondre.

Il résulterait de ces observations que l'Hiéron était un nom général donné à tout le terrain consacré au culte d'Asclépios, et comprenant presque toute la plaine. Les Epidauriens disaient : allons à l'Hiéron, εἰς τὸ ἱερόν, sans avoir l'intention de désigner aucune partie spéciale du terrain sacré. Ces lieux s'appellent encore aujourd'hui Stoiéro, στοῖερο (εἰς τὸ ἱερόν), ce qui confirme cette hypothèse. Le *péribole* était un vaste mur enfermant dans son enceinte le temple et ses dépendances les plus immédiates, comme peuvent être, par

exemple, les murs extérieurs d'un grand cloître. Le bois sacré entourait sans doute le péribole, dont l'intérieur pouvait néanmoins très-bien être planté. Les traces de murs manquent du côté du théâtre; je ne sais s'il doit être placé en dedans ou en dehors du péribole.

On peut d'après cela, ce me semble, se faire facilement une idée de ce qu'était une enceinte sacrée chez les Grecs. Toutes n'étaient pas, il est vrai, aussi complètes; quelques-unes n'avaient pas de théâtre, d'autres n'avaient pas de stades. Les temples étaient plus ou moins nombreux, plus ou moins riches; mais en prenant si l'on veut celle d'Esculape comme un modèle, on a bien le caractère général des lieux consacrés. Que l'on se représente maintenant tout Epidauré, Lessa, Midée, Asymia, une bonne partie de Trézène et d'Argos, venant, un jour de fête, remplir l'enceinte de douze ou quinze mille spectateurs: les processions sacrées, les combats du stade, les représentations au théâtre se succédant pendant plusieurs jours, car les fêtes duraient quelquefois une semaine entière, précédées de jours de jeûne et d'abstinence, et l'on aura un tableau assez exact d'une des particularités de la vie grecque aux belles époques de l'histoire.

J'ai négligé à dessein de parler des ruines romaines. C'eût été mêler deux civilisations trop différentes. Elles appartiennent à des monuments élevés, du temps de Pausanias, par un sénateur d'Epidauré. Des bains, deux temples, une citerne, un portique, une espèce d'hôpital pour les femmes en couches et les mourants, édifices

dont il ne reste guère que quelques briques, attestaient la richesse et la piété du sénateur Antonin.

Les montagnes qui entourent l'Hiéron sont, d'un côté, le mont *Tithion*, dont il est parlé dans la légende d'Esculape; de l'autre, le *Cynortium*, au sommet duquel s'élevait le temple d'Apollon Maléate.

Route de l'Hiéron à Nauplie. — Forteresses helléniques. — Pour se rendre de l'Hiéron à Nauplie, il faut revenir sur ses pas, passer de nouveau au bas de Ligourio, tourner à gauche et se diriger vers l'Ouest. A droite s'élève une haute montagne, probablement le mont *Arachnœum*, au pied duquel était le bourg de *Lessa*.

La route file entre les collines en suivant une vallée étroite; elle est facile, mais monotone, étant partout encaissée. Trois forteresses helléniques importantes dominent les hauteurs et défendaient admirablement la *plaine d'Argos* de ce côté. Bâties sur des crêtes de rochers, elles sont d'un accès difficile; mais assez de murs ruinés restent encore debout pour qu'en levant les yeux on reconnaisse d'anciens châteaux. L'un d'eux surtout mérite de fixer l'attention. Des constructions du moyen âge y sont mêlées aux ruines grecques. Le château semble avoir été abandonné, puis réparé, et presque reconstruit à des époques très-différentes. Son histoire se lit pour ainsi dire sur les pierres: de gros blocs de rochers non taillés, et formant des polygones irréguliers dont les vides sont comblés par de petites pierres, indiquent une construction pélasgique. Les murs qui s'appuient sur ces fortes assises, plus régu-

lièrement bâtis, témoignent que la forteresse a été occupée et en partie réédifiée à une époque hellénique. Enfin, les restes d'un château byzantin ne permettent pas de douter qu'on en ait fait également au moyen âge un poste de défense. Je ne parle pas de cette ruine en détail, parce que l'ensemble des vieilles murailles indique un système semblable à celui que nous trouverons plus nettement indiqué à Tyrinthe et à Mycènes, et que nous analyserons longuement alors. L'importance et l'étendue des murs feraient croire à l'existence d'une ville en cet endroit. La forteresse en aurait été l'acropole. Cette ville serait dans ce cas encore à déterminer ; il est vraisemblable que c'était un poste avancé des Doriens d'Argos. De l'Hiéron à Nauplie on compte six heures.

CHAPITRE VII.

La plaine d'Argos.

La plaine d'Argos est une des plaines de la Grèce dont on approche avec le plus d'émotion. Athènes, avec les souvenirs de sa civilisation si brillante, est bien plus près de nous qu'Argos, que Tyrinthe, que Mycènes. Il y a dans ces noms homériques, dans ces souvenirs des temps les plus reculés, quelque chose de mystérieux et de grave qui saisit d'abord. Que de pensées, en effet, s'éveillent ici à la fois ! Habités à lire et à admirer les vieux récits de l'âge héroïque, sinon tout à fait comme des fables, au moins comme le reflet lointain de la réalité agrandie et transformée par l'imagination du peuple et des poètes, nous allons tout à coup nous trouver face à face avec les lieux, avec les monuments au milieu desquels se sont passés une partie de ces événements étranges. L'esprit ne peut plus reculer ni rester dans cet état d'incertitude et de vague que nourrit trop facilement la poésie. Il faut qu'il donne un corps, une âme à ces demi-dieux, à ces héros ; qu'il les fasse pour

ainsi dire descendre de l'Olympe afin de les voir marcher et agir devant lui au milieu des ruines, leur ancienne demeure; il faut qu'il les rende pour un moment à l'humanité, qu'il les dépouille du prestige qui les entoure, qu'il les interroge et les voie de plus près. La réalité, c'est-à-dire l'histoire, va remplacer la poésie. Mais cette terre foulée depuis par tant de générations diverses, ces monuments défigurés seront-ils pour nous, ainsi que nous le désirons, un suffisant enseignement? Nous révéleront-ils, comme par une espèce d'illumination, quelque chose de ces profonds mystères des temps reculés? Nous transporteront-ils en esprit jusqu'aux âges d'Agamemnon et d'Hercule, ou ne sera-ce pas plutôt un tourment de plus pour notre imagination troublée, impuissante en face de ces ruines? Telles sont les réflexions qui naissent naturellement, telles sont celles que nous faisons nous-mêmes au moment où notre guide étendant la main vers la plaine, dont nous n'apercevions encore qu'une partie entre deux hauts rochers, et nous montrant quelques points blancs au bas d'une vaste pyramide qui se détachait en noir sur le fond des montagnes éclairées par le soleil couchant, nous cria : Voyez Argos.

ἰδού Ἄργος.

En quittant la route de Ligourio, nous tombions, en effet, sur la plaine de flanc, et vers la partie qui touche à la mer, à une demi-lieue environ du rivage. Nous avions Argos devant nous. A gauche, une autre ville de construction moderne s'élevait sur un petit promontoire baigné par les flots : dominée par un château-fort, elle

offrait un aspect original et pittoresque : c'était l'ancien port d'Argos, *Ναυπλιά*, Nauplie encore aujourd'hui, la ville la plus importante de la Grèce au moyen âge; pendant quelques années, la capitale du gouvernement actuel.

Entre Argos et Nauplie, une plaine fertile et cultivée, quelques beaux arbres, ornements de la route, servent de premier plan au paysage; au-delà s'arrondit et s'allonge le golfe, dont les contours, fortement dessinés par les hautes montagnes de l'Argolide et de la Laconie, vont se perdre dans les flots, aussi loin que les peut suivre l'œil ébloui. La plaine, dans ce sens, n'a pas plus de deux lieues de largeur. C'est surtout à droite, dans la direction du Nord, qu'elle se développe et s'étend, sans vouloir dire pour cela qu'elle soit très-profonde : après trois ou quatre heures de marche au plus, on gravit déjà les montagnes : de ce côté l'on n'aperçoit qu'un vaste champ d'épis verts, orge, blé, coton, vignes, tabac, suivant les saisons. Point de traces de ville : Mycènes, enfoncée dans un pli de rochers, derrière une assez vaste colline, ne se montre aux yeux que quand on touche presque aux ruines, et ne saurait par conséquent animer ce paysage vulgaire.

Quant à Tyrinthe, l'œil en cherche longtemps en vain l'emplacement : bâtie sur une toute petite éminence qui touche à la route de Nauplie à Argos, la ville ou plutôt la forteresse d'Hercule échappe d'abord aux regards, tant ce maigre rocher se confond avec la plaine, tant les murs ont de loin peu d'originalité et de grandeur.

Comme la plaine d'Athènes, comme toutes les plaines du Péloponèse, à l'exception de celle d'Olympie, la plaine d'Argos est d'ailleurs entourée d'une enceinte de hautes montagnes. Au Nord et dans le fond, dominant Mycènes, une première chaîne au milieu de laquelle se détache le mont *Apesas*, ayant à ses pieds la plaine de *Némée*; plus loin, mais à l'Ouest, le mont *Cyllène*, aux sommets couverts de neige,

..... Huic

Mercurius pater est quem Candida Maia
Cyllenæ gelido conceptum vertice fudit,

le *Cyllène* qui ombrage de ses pins *Phonia* et *Stymphale*.

Plus à l'Ouest encore, à peu près en face la route de *Ligourio*, le mont *Artemisium* et le mont *Chaon*. Enfin, les collines de *Lerne*, au-delà d'Argos, et à l'horizon, au Midi, les hauts plateaux du *Parnon*, c'est-à-dire le commencement de la *Laconie*. Les montagnes d'*Epidaure* que nous venons de traverser forment la muraille de l'Est.

En négligeant les sinuosités, on peut se représenter la plaine d'Argos comme un vaste triangle encadré de montagnes, allongeant sa base sur le golfe et ayant sa pointe à *Némée*. Comme la plaine d'Athènes, la plaine d'Argos n'est donc ouverte que du côté de la mer; mais elle est beaucoup moins belle et surtout moins originale; sa fécondité proverbiale, cette monotonie de terres labourées, presque sans arbres, contribue à la dépoéti-

ser. Les montagnes, il est vrai, grâce à des effets heureux de lumière, les bords ombragés du golfe, la pointe de *Nauplie*, offriraient au paysagiste d'admirables détails; mais que le vent du Sud, le *Notus*, amoncelle quelques nuages, que le soleil se cache, et ces beautés partielles disparaissent; une teinte fade et uniforme s'étend sur l'ensemble et attriste à la fois l'œil et l'esprit. Ce n'est point là l'imposant spectacle de l'aride *Attique*. Mais, dira-t-on, il ne s'agit ici ni de pittoresque ni de points de vue. La plaine répond-elle à quelques-unes des espérances de l'imagination surexcitée par tous ces noms et ces souvenirs? Il faut l'avouer, dans son ensemble elle n'y répond pas. Deux choses, à première vue, frappent seulement l'esprit : son peu d'étendue et sa fertilité. Est-il possible, se dit-on, que ce soit là le principal siège de la puissance d'*Agamemnon*, le berceau de la civilisation européenne? Puis on ajoute bientôt : cette plaine a dû être habitée de tout temps par un peuple agriculteur; ces villes, élevées sur des rochers, n'étaient que des forteresses où il cherchait un refuge contre les ennemis du dehors, où il mettait ses richesses hors d'atteinte de la main des pirates; peut-être lui-même naviguait-il? Et encore : il fallait à de si petits territoires à peine une poignée de guerriers pour y faire une révolution, pour y amener un changement de dynastie, pour chasser peut-être les paysans de la plaine. Mais alors il y avait dans la montagne un refuge inaccessible pour ceux qui se résignaient à vivre errants plutôt que de quitter la patrie : c'était une des causes qui perpétuaient le brigandage.

Notre itinéraire fut bien vite tracé : toucher seulement à Nauplie qui ne nous offrait guère que des souvenirs se rattachant à l'ère chrétienne, pousser droit à Tirynthe, descendre ensuite à Mycènes et à Némée en passant par l'Heræum, pour remonter à Argos, où finissait la première partie du voyage, tel fut le plan que nous commençâmes à exécuter le lendemain.

CHAPITRE VIII.

Nauplie et Tirynthe.

Nous avons dit que Nauplie était le port de l'ancienne Argos.

Nauplius fils, ou descendant d'un fils d'Amy-mone, trois générations après Danaüs, en était, disait-on, le fondateur. Mais Strabon fait observer avec assez de raison que (1) « c'est le nom de la « ville qui a fait inventer la fable. Car si l'existence « de Nauplius et de Palamède, son petit-fils, était « prouvée, on ne comprendrait pas comment « Homère n'a fait mention ni d'un homme aussi « prudent, aussi habile et aussi injustement mis « à mort que Palamède, ni d'un héros comme « Nauplius, qui aurait fait périr tant de monde à

(1) Liv. VIII, chap. 6, p. 368. On sait ce que raconte la fable : Palamède, ayant excité la haine d'Ulysse et de Diomède, fut faussement accusé par eux de trahison et lapidé par les Grecs. Nauplius, son père, furieux de cette mort, se mit à courir toute la Grèce, et chercha à semer la dissension dans les Etats des princes, et à jeter le désordre dans toutes les familles. Plus tard, après la chute de Troie, au moment où la flotte grecque était battue par une terrible tempête non loin de l'Eubée, Nauplius, toujours tout à sa vengeance, alluma de grands feux sur les rochers dangereux de Capharée, et y attira ainsi les vaisseaux qui vinrent s'y perdre. Homère ne parle ni de Nauplius ni de Palamède.

« Capharée. » Remarquons que Pausanias fait de Nauplius le chef d'une colonie égyptienne. Authentiques ou non, presque toutes les traditions que nous rencontrons remontent donc aux Pélasges d'un côté, aux Égyptiens de l'autre; et ce qui est également à noter, c'est que les souvenirs égyptiens se trouvent surtout attachés aux villes maritimes, où la raison nous dit en effet aussi bien que l'histoire que les Phéniciens durent avoir primitivement des comptoirs de commerce. — Nauplius, dans les traditions, était accusé de vendre aux étrangers les filles que leur famille voulaient éloigner de la Grèce.

Au second siècle de notre ère, Pausanias trouva la ville entièrement détruite; on n'y voyait plus que des murs ruinés et un temple de Neptune. On montrait encore cependant dans les environs une source appelée *κάνθαρος*, où Junon, prétendait-on, se baignait tous les ans, et où elle retrouvait sa virginité.

Les Naupliens passaient pour avoir été les premiers à tailler la vigne. Un âne ayant brouté devant eux un cep dont les branches étaient trop abondantes, ils s'aperçurent que les fruits en étaient devenus plus beaux. Par reconnaissance, ils firent sculpter un âne sur le mur de leur ville. L'âne est remplacé aujourd'hui par les deux lions de Venise, que la Grèce libre a respectés.

L'histoire de Nauplie est liée dans les premiers âges à celle d'Argos; mais il paraît que peu à peu, profitant de l'importance que leur donnait un commerce étendu qui faisait de Nauplie l'entrepôt non-seulement d'une grande partie de l'Argolide, mais aussi de l'Arcadie orientale,

les Naupliens voulurent être indépendants. Cette ambition leur coûta cher. Ayant manifesté pendant la seconde guerre de Messénie trop de penchant pour les Spartiates, éternels ennemis d'Argos, ils furent chassés de leur ville et forcés de s'enfuir en Laconie. *Asinée*, voisine de Nauplie, et soupçonnée du même crime, éprouva le même sort. Les Lacédémoniens, qui venaient d'entrer en vainqueurs à *Ira* et qui se partageaient les dépouilles des vaincus, donnèrent aux Asiniens une ville qu'ils nommèrent *Asinée*, du nom de celle qu'ils venaient de quitter, et aux Naupliens la ville de *Méthone*. Les descendants de ces colons restèrent en Messénie même après le retour des Messéniens, au temps d'Épaminondas. Le voisinage de la Laconie les avait éclairés trop tard sur le caractère de leurs anciens alliés : ils ne cessaient, dit Pausanias, de faire des vœux pour le retour des légitimes maîtres du pays.

Nauplie ne reprit d'importance qu'au moyen âge; c'était déjà une place forte en 1205, quand les Vénitiens et les Français s'en emparèrent. Elle fut fortifiée de nouveau et d'une manière beaucoup plus formidable, et n'a cessé de jouer jusqu'à ces derniers temps un grand rôle dans toutes les guerres où il s'est agi de la possession du pays. Ce n'est plus qu'un port de second ordre, même pour la Grèce. Dans les murs d'enceinte de la citadelle, on reconnaît les restes d'anciennes constructions pélasgiques cyclopéennes. Située sur un rocher escarpé et d'un difficile accès, l'acropole dut être, en effet, de tout temps, mais surtout aux époques primitives, une forteresse inexpugnable. Nous aurons occasion de reparler de Nauplie à propos d'Argos. 8*

Tirynthe. — Une route agréable et ombragée, plus large que celle d'Eleusis, une véritable *route royale* pour la Grèce, bordée de grands arbres et rappelant toutes les commodités que l'on trouve dans un pays civilisé, conduit en trois quarts d'heure de Nauplie à *Tirynthe*. On pourrait se croire, sans aucun effort d'imagination, sur une route de France, au moment où, après avoir passé une montagne aride qui se dresse isolément dans la plaine, τὸ βουνὸ τῶν κορυφῶν, la montagne des Paniers, on est déposé sur le sol même où régna Hercule.

A côté de la montagne qui la domine et l'écrase, l'acropole ruinée de Tirynthe produit peu d'effet. On ne voit d'abord qu'une vaste butte de terre surmontée d'un plateau ovale long, un peu irrégulier, et portant d'énormes pierres capricieusement entassées. Le tout ressemble bien plus à un lieu de refuge momentané qu'à ce que nous nommons aujourd'hui une ville; forteresse serait un terme plus juste : c'est de ce mot dont nous nous servons, après avoir prévenu de la signification qu'on doit lui donner. Un voyageur dit que Tirynthe ressemble à un grand vaisseau démanté, au-dessus d'une mer calme. Leake compare Tirynthe à une petite île. Qu'on regarde Tirynthe à distance, ces images diverses sont en effet assez justes (1).

Les murs pélasgiques ou cyclopéens (on leur donne indifféremment ces deux noms) s'élèvent

(1) D'autant plus justes que, par un phénomène de mirage que nous avons eu occasion de constater nous-même dans la plaine d'Argos, le rocher isolé semble parfois sortir des eaux, où il reproduit son image très-nettement tracée.

de 20 pieds environ, tout autour du plateau supérieur : ils sont formés de quartiers de rocs irréguliers, à peine taillés, dont la grosseur varie entre 1 à 2 mètres carrés; quelques-uns ont jusqu'à 7 pieds de long. Le côté le plus large est ordinairement placé en profondeur. Toutes les pierres n'ont pas cependant cette dimension, et il en est de très-petites qui servent à remplir les vides entre les gros blocs, qui, eu égard à leurs formes irrégulières, ne peuvent se toucher les uns les autres dans toute leur étendue. Aucun ciment, aucun crampon de fer ne relie ces masses entre elles; elles se maintiennent par leur propre poids.

On pourrait croire que des pierres de cette dimension, placées dans le sens de leur plus grande profondeur et superposées avec soin, devaient paraître une défense suffisante. Il n'en est rien : par un motif de solidité, par excès de prudence, ou plutôt dans le but d'élargir la muraille de manière à pouvoir circuler à l'aise sur la partie supérieure, on l'a presque partout renforcée de deux, de trois et même de cinq blocs juxtaposés horizontalement et se soutenant l'un l'autre. Tous ne sont pas de la dimension des premiers, mais tous sont d'une grosseur très-respectable : le dessus forme ainsi en certains endroits de larges plates-formes, du haut desquelles on pouvait combattre.

Une partie des murs s'est écroulée; le sol, n'ayant plus de soutien, s'est abaissé en pente douce. C'est par ces brèches que l'on monte aujourd'hui sur le plateau. La brèche principale regarde le fond de la plaine. l'autre regarde

Nauplie. Le pan de mur le mieux conservé s'élève encore à 25 pieds au-dessus du roc sur lequel il appuie sa base (1). Les pierres, dans les parties intactes, ont cette belle couleur bistrée que l'on admire sur les colonnes du Parthénon, sur celles du temple de Thésée à Athènes, et que nous avons déjà remarquée sur les marbres de la tour de Trézène.

Le pied de la colline et les parties éboulées sont couvertes de grandes herbes; on y a même semé de l'orge. Çà et là, de magnifiques touffes d'Iris jaunes attirent les regards et distraient de la contemplation des murs pélasgiques en jetant l'esprit dans un tout autre courant d'idées. J'insiste sur ces minutieux détails, parce qu'ils contribuent beaucoup à l'impression générale dont je voudrais pouvoir donner une idée, à ceux qui n'ont pas vu ces ruines. Or, je ne crois pas être le seul qui, arrivant l'imagination pleine de tous les souvenirs que rappelle Tirynthe, ait été assez vivement frappé par la vue de ces belles fleurs s'étalant au milieu des ruines, comme pour protester contre l'aspect triste et sauvage que l'esprit leur prête d'avance. J'avais éprouvé la même impression à Rome, en trouvant semé de rosiers le chemin qui conduit à la roche Tarpéenne. Toujours est-il que, soit par le voisinage de la montagne des Paniers, soit par le désappointement de trouver moins qu'on ne s'était figuré, soit par distraction de l'esprit surpris d'abord par ces fleurs et cette verdure inattendue, soit par toutes ces causes réunies, non-seulement la col-

(1) Le roc lui-même n'a pas plus de 30 pieds de hauteur.

line, mais les pierres elles-mêmes paraissent petites au premier abord et ne font éprouver aucun saisissement. Elles finissent par étonner l'esprit, elles ne frappent pas l'imagination.

Je n'aurais peut-être pas osé avouer cette impression un peu personnelle, si, à deux reprises différentes, je ne l'avais vue partagée par ceux qui m'accompagnaient, et si je ne l'avais retrouvée dans le récit de quelques voyageurs plus sincères que désireux de faire de l'effet par de grandioses descriptions. Ce n'est pas à l'inspiration, c'est à la réflexion et à l'étude qu'il faut demander des enseignements en face de Tirynthe. Etudions donc plus complètement dans ses détails cette forteresse des temps héroïques, avant de parler de son histoire, aussi bien que de la race qui l'a fondée d'abord et illustrée ensuite.

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'ensemble, montons sur le plateau par la brèche qui regarde le fond de la plaine. Le plateau se divise en deux parties bien distinctes (1) : l'une plus large et plus élevée, c'est celle qui regarde Nauplie; l'autre plus basse et plus étroite, c'est celle qui regarde Argos. La différence de niveau entre les deux terrains est de 12 à 15 pieds environ. Un mur épais et qui soutenait les terres marquait la séparation. La partie basse n'avait d'autre défense que la muraille d'enceinte; elle était complètement close, et l'on n'aperçoit pas trace

(1) Vus à vol d'oiseau, les contours du plateau dans son ensemble présenteraient assez exactement la forme d'une semelle de soulier de paysan, à extrémité bien carrée. La plus grande longueur est de 900 pieds, la largeur de 300.

d'entrée de ce côté. Le sol y est uni et de bonne terre, que l'on laboure tous les ans; il est peu pierreux, ce qui étonne. La forteresse proprement dite était sur la partie supérieure : à quoi donc servait l'autre?

Était-ce une enceinte réservée pour les habitants de la plaine quand ils venaient demander un refuge auprès des chefs habitant le haut château? Était-ce une espèce de ville basse? Ou plutôt, n'était-ce pas la partie réservée aux troupeaux et à la culture dans le cas où il aurait fallu soutenir un long siège? Cette seconde supposition me paraît la plus probable, et la disposition de quelques autres forteresses pélasgiques semble le confirmer.

C'est sur la partie supérieure que s'est concentré tout le savoir des constructeurs dans l'art d'élever les forteresses. Voyons comment on y pénétrait, comment elle était défendue. Il ne peut pas y avoir de doute sur l'entrée principale, elle est indiquée clairement par une des brèches dont nous avons fait mention, celle qui regarde Nauplie. J'ai même tort de me servir ici de cette expression. Il est évident que cette séparation des deux murs d'enceinte, en cet endroit, n'est plus une brèche due aux ravages du temps, comme est la première, mais une séparation ménagée à dessein par les constructeurs; la pente naturelle de la colline, qui garde encore les traces de larges gradins en blocs semblables à ceux des murailles, en est une preuve irrécusable. Une autre raison doit faire placer en cet endroit la grande entrée de la ville; c'est que c'est sur ce point que sont accumulés les plus

nombreux moyens de défense. A peine, en effet, a-t-on franchi le dernier gradin, que s'ouvrent à droite et à gauche deux galeries souterraines fortement soutenues des deux côtés, et protégées également à la partie supérieure par des pierres d'une grande dimension. La galerie de droite a six pieds de large sur douze de haut, et soixante-cinq environ de profondeur. Celle de gauche, beaucoup moins profonde, un peu moins élevée, est presque aussi large, et a l'avantage d'avoir conservé son entrée intacte. C'est une porte présentant la forme d'un triangle, dont les côtés sont dessinés par les extrémités des pierres qui, s'avancant de plus en plus l'une sur l'autre, finissent par se rencontrer au sommet; elle est plus étroite que la galerie et destinée à la masquer en partie, et à en rendre l'accès difficile en cas d'attaque (1). La galerie de droite est d'ailleurs mieux conservée : un bloc de marbre, véritable rocher, en ferme le fond; le tout, recouvert de terre, semble dissimulé à dessein : peut-être aussi cette terre s'est-elle accumulée peu à peu, et n'est-elle que le produit du temps; en tout cas, on pouvait, la porte extérieure étant forcée, défendre ce second défilé et du dessus des galeries qui servaient de places d'armes, et de l'intérieur, où se tenaient embusqués, je suppose, les guerriers qui veillaient à la sûreté de tous.

Les galeries ne communiquant pas avec l'intérieur de la forteresse, à moins qu'il n'y eût

(1) Ces galeries ressemblent beaucoup à l'intérieur de certains dolmens, et, en particulier, au monument connu sous le nom de *La Roche aux Fées*.

une issue cachée que nous ignorons, je ne vois pas quelle autre destination on leur pourrait donner : car en faire, comme quelques voyageurs, la chambre à coucher des filles de Prætus, cela est contraire non-seulement au texte de Pausanias, mais encore, ce semble, au bon sens, qui dit que l'appartement des femmes ne devait pas toucher à la porte même de la ville, mais bien plutôt être relégué dans la partie la plus reculée de la forteresse (1).

Mais ce n'est pas tout : supposons l'entrée des galeries forcée (2) ; l'ennemi n'est pas encore maître de l'intérieur ; devant lui s'élève un second mur d'enceinte, évidemment celui qui renfermait le palais du chef ; et, bien que moins épais, ce mur était encore une formidable défense. Ainsi, de ce côté, le premier mur d'enceinte, le défilé des galeries, puis un second mur, celui de la forteresse, tels étaient les obstacles que l'on avait à vaincre avant de pénétrer dans Tirynthe.

(1) On trouvait les chambres de Prætus, dit Pausanias, en descendant vers la mer ; or, la porte qui s'ouvrait entre ces galeries est tournée vers Nauplie, et n'est pas précisément en face du golfe ; de plus, — les mots : en descendant vers la mer, — ne peuvent guère s'appliquer aux vingt ou trente pas qu'il faut faire pour sortir de la citadelle. Enfin, M. Boblaye a cru reconnaître que le sol était exhausé de plusieurs mètres autour du rocher. Ce qui met sur la voie d'une autre explication, à savoir : que le rocher de Tirynthe n'était que l'acropole d'une ville qui s'étendait dans la plaine. Là étaient les chambres des filles de Prætus. Des fouilles éclairciraient sans doute la question.

(2) Les galeries sont séparées l'une de l'autre de quatre à cinq mètres.

Une seconde entrée, pratiquée non plus de flanc comme la première, mais obliquement, offre un caractère plus original encore. Supposons que nous venions du fond de la plaine, nous dirigeant directement sur la muraille, et que nous y touchions déjà : au lieu de trouver devant nous un mur plain, nous sommes en face d'un mur rentrant, enveloppé par un second moins épais qui s'en rapproche de plus en plus, de manière à former, avant de rejoindre le premier, une porte latérale étroite, perpendiculaire au mur d'enceinte, ou formant avec lui un angle presque droit. Le passage, large d'un mètre, donne ouverture sur une rampe s'élargissant de plus en plus et grimpant doucement, entre les deux murs (1), jusqu'au plateau inférieur, à l'endroit où la forteresse finit et où commence la ville basse (2). Cette rampe ou galerie découverte, invisible du dehors, comme on doit le comprendre, devait être très-facile à dissimuler. Mais supposons la porte forcée et l'ennemi engagé dans cet étroit défilé : il offre aux assiégés le flanc droit, c'est-à-dire le côté que le bouclier ne protège pas, et il peut être percé de traits ou écrasé par les blocs que l'on précipite sur lui du haut du mur, assez large, nous l'avons vu, pour porter un certain nombre de guerriers. Le passage est

(1) Cette rampe peut avoir 30 à 35 mètres de long.

(2) Il est possible que ces deux entrées n'aient pas été utilisées simultanément d'abord, et que l'une n'ait été ouverte que postérieurement à l'autre. Je croirais, dans ce cas, que la plus ancienne est celle dont nous nous occupons maintenant. L'autre, plus commode en temps ordinaire, aura été fortifiée après coup à l'aide de galeries intérieures et souterraines.

beaucoup plus difficile encore à l'endroit où la rampe débouche sur le plateau ; l'assiégeant alors, à sa droite, à l'extrémité du mur d'enceinte, formant, en s'élargissant, une plate-forme carrée ; devant soi le mur de la *forteresse* ; à gauche encore le mur d'enceinte et une seconde plate-forme : tourne-t-il à gauche, il se trouve pris entre deux murailles (1) et attaqué de flanc, de front et sur ses derrières. Prend-il à droite, il n'a, il est vrai, à tourner que la plate-forme, mais son flanc droit est toujours découvert, et d'ailleurs il n'entre que dans la ville basse, et il faut donner un second assaut pour pénétrer dans la citadelle ; il est de plus dominé de tous côtés par les Tirynthiens qui occupent les murailles. On voit que les habitants de Tirynthe, au moins ceux du château, devaient, si je me suis bien fait comprendre, se regarder comme à l'abri de tout danger quand ils étaient retirés derrière leur double enceinte.

Je n'ai rien dit jusqu'ici de ce que presque tous les voyageurs ont appelé *la porte de Tirynthe*, et dont ils ont reproduit à l'envi l'image. Je ne crois pas, en effet, que ce soit une des entrées principales ; je crois même que ce n'était qu'une espèce de poterne destinée à favoriser des sorties, et qui pouvait, en temps de paix, être tout à fait fermée. S'appuyant sur le sol de la plaine et donnant sur une petite galerie qui ne conduit à une plate-forme du château qu'en traversant intérieurement la colline dans le flanc de la-

(1) La muraille d'enceinte et la muraille de la forteresse proprement dite.

quelle elle a été artificiellement ouverte, elle a tout le caractère d'une issue secrète. Elle pouvait être très-facilement bouchée, et d'ailleurs, comme la rampe dont nous venons de parler, elle ne conduisait que sur le plateau inférieur, au pied et non dans l'enceinte de la véritable forteresse.

A part ses murailles, Tirynthe n'offre pas une seule pierre intéressante, si ce n'est un bloc taillé, qui ressemble assez à un piédestal, et qui paraît avoir été scié d'un côté. Il est impossible de lui assigner aucun usage précis. J'ai insisté sur tous ces détails, parce que nous retrouverons à peu près la même disposition à Mycènes. Les deux villes ont été bâties sur un même plan, ou du moins le système de défense est identique. Cela n'est pas sans intérêt pour l'histoire. Et maintenant, comment, avec les faibles moyens qu'avaient ces populations à demi sauvages, ont-elles pu élever de pareils monuments ? Est-on bien sûr que ce soit là Tirynthe ? Je réponds à ces questions qu'on ne peut manquer de me faire.

Comment s'est-on procuré ces blocs énormes ? comment les a-t-on remués ? à l'aide de quelle machine puissante les a-t-on soulevés et superposés, avec un art grossier sans doute, mais témoignant cependant d'un déploiement de force considérable ? Habitant un pays de plaines où les rochers sont rares, où les carrières, enfouies sous terre, ne livrent qu'avec peine les pierres renfermées dans leur sein, nous ne pouvons comprendre cette anomalie d'un peuple barbare encore et déjà constructeur de forteresses indestructibles ! Nous sommes tentés de tout concilier en lui prêtant, par un effort trop facile de l'ima-

gination, un état de civilisation précoce, dont ces monuments seraient le signe, malheureusement isolé. Plusieurs critiques se sont arrêtés à cette explication hypothétique : ce sont surtout ceux, il faut le dire, qui n'avaient pas visité les lieux. Ils expriment touchant les villes cyclopéennes les idées qu'ont fait naître en eux des récits ou des descriptions imparfaites. On peut dire hardiment qu'ils se sont trompés. La civilisation des premières populations de la Grèce était certainement très-peu avancée, et les villes cyclopéennes ont pu s'élever sans autres ressources que celles que la nature elle-même avait libéralement prodiguées. Les Pélasges trouvaient partout en Grèce les éléments de leurs constructions autour d'eux. Ils ne bâtissaient que sur les hauteurs, c'est-à-dire sur le roc nu : le roc leur servait de fondation. La montagne voisine, montagne rocheuse toujours dans ses escarpements, leur tenait lieu de carrière. Ils n'avaient rien à extraire, rien à tailler. Ces pierres énormes que nous admirons, détachées naturellement du flanc des rochers à la suite de tremblements de terre, toujours fréquents, ou par l'effet de l'action destructive des eaux torrentielles, venaient rouler dans la plaine avec les formes polygonales qui servent à caractériser cet âge primitif de l'architecture en Europe. Presque toutes les roches se brisent, en effet, suivant des lois régulières. Les blocs de Tirynthe n'ont que cette grossière régularité. Ce n'est que plus tard, probablement sous l'influence des Pélopidés, que les barbares habitants de ces contrées commencèrent à tailler, à l'imitation de la nature, les quartiers

de roc qu'ils surent aussi extraire alors, pour la première fois, comme nous le constaterons en visitant les carrières de Némée. Aucune ville cyclopéenne n'est éloignée de montagnes rocheuses.

Il est plus difficile de dire comment ils recueillaient tous ces matériaux, comment ils les établissaient si solidement. Il est vrai que le levier était connu. *Μοχλεύειν πέτρους* est une expression des vieux temps : les bras ne manquaient pas, et les trajets étaient courts. Puis la nécessité qui double les forces, la crainte du pillage, le besoin de sécurité (1), mère de l'industrie ; la patience, qualité de ces races primitives ; enfin bientôt l'emploi des esclaves dont on n'épargnait pas la vie, considérations qui, sans fournir une explication positive, contribuent cependant à satisfaire en quelque sorte l'esprit. Sans autre secours que le levier, les anciens Mexicains avaient su faire des prodiges bien plus étonnants (2) : les pierres de Carnac, enfin, amenées on ne sait d'où, si singulièrement, si solidement plantées en terre par les premiers habitants de la Gaule, ne présentent-elles pas un phénomène plus étrange, et pour le repos de l'imagination c'est déjà beaucoup, à côté d'un phénomène difficile à expliquer, d'en trouver un autre de même nature et plus surprenant encore. Le premier paraît bientôt ordinaire et naturel.

Nous demandera-t-on maintenant si nous sommes bien sûr de ne pas nous abuser en nous

(1) C'était derrière ces sortes de murailles qu'ils cachaient le butin, fruit de leurs expéditions de piraterie.

(2) Voir la *Revue Contemporaine*, 1858, 1^{er} février, p. 350

croyant en présence de Tirynthe? s'il n'est pas présomptueux à nous de trancher si facilement des questions qui de loin semblent exiger un long examen et être l'obscurité même? Quoi, nous avons trouvé comme à point nommé Éleusis, Mégare, Cenchrées, Épidaure, Trézène, le temple de Neptune à Calaurie, l'Hiéron, Nauplie, Tirynthe enfin? Ne serions-nous pas quelquefois trop confiants dans les indications des guides ou les affirmations hasardées des voyageurs, nos devanciers? Nous sentons le besoin de répondre à cette objection, qu'on nous a peut-être déjà tacitement adressée, que nous étions disposé nous-même à faire avant d'avoir voyagé; et pour exemple nous prenons Tirynthe, la plus ancienne, la plus mythologique, si l'on peut dire, de toutes les villes de la Grèce.

Deux mille cinq cents ans et plus ont passé sur ces ruines depuis le jour où la ville d'Hercule a succombé sous la jalousie d'Argos; Tirynthe comptait déjà alors sept ou huit cents ans d'existence. Quel abîme entre cette ville héroïque et nous! Quel gouffre à combler quand on n'a pour soi que quelques textes et qu'on médite seul et loin des lieux! il y a de quoi effrayer l'esprit, et à chaque découverte d'une ville ou d'un monument aussi antique, on est tenté de douter. Sur les lieux, cette impression est beaucoup moins forte : le sentiment de la réalité beaucoup plus vif; des doutes s'élèvent bien encore dans l'esprit, mais ils sont d'une autre nature. Ce qui est vague seul nous paraît si loin de nous : nous croyons, par moments, toucher aux temps d'Alexandre et de César; or, rien ne donne autant d'assiette à

l'esprit que la vue d'un monument, même en ruine. Il suffit d'avoir jeté un regard, un seul, sur Tirynthe, pour se dire : cette ville ne ressemble en rien à ce que l'art moderne a produit; elle n'a pas été construite dans un temps de civilisation, car rien n'est plus barbare; elle a cependant été bâtie à un âge où la race qui l'habitait était puissante et avait foi en elle-même et en sa durée : on n'élève pas de semblables monuments dans le désert quand on est exposé à lever sa tente le lendemain. La couleur des pierres, cette teinte bistrée d'un si pittoresque effet, que le temps donne seul et dont il semble si avare, porte un nouveau témoignage de l'antiquité des ruines. Enfin, cette construction savante dans sa barbarie, ces obstacles multipliés et disposés si habilement contre une attaque soudaine, cette double enceinte, ces galeries souterraines, ce n'est pas contre un ennemi lointain, en crainte d'une guerre à venir, c'est contre des ennemis sans cesse présents, contre des voisins ambitieux, des brigands ou des pirates qu'ils ont été construits. Vous trouvez partout les constructions du moyen âge, ce second âge de barbarie : elles sont faites de petites pierres unies par du ciment; elles surmontent souvent ces grandes ruines, elles n'ont avec elles aucun rapport : ce n'est donc point un ouvrage du moyen âge, ce serait encore moins un ouvrage romain. Ce n'est pas plus une œuvre des beaux temps de la Grèce, de cette époque d'harmonie dans l'ensemble, de perfection dans les détails : vous n'en douteriez pas un seul instant si vous aviez vu les murs de Messène. Toutes ces réflexions, qui se font en

moins de temps que je n'en ai mis à les écrire, ne nous transportent-elles pas d'un seul bond d'imagination jusqu'aux temps homériques? Dès lors, plus de trouble, plus d'inquiétude, plus d'hésitation pour l'esprit. Il ne s'agit plus que de donner un nom à ces ruines. Or, les villes de la plaine, les géographes anciens nous les ont fait connaître : c'est Argos, Mycènes, Tirynthe, Nauplie, plus Midée et Asiné : Asiné, ville sans grande importance, qui ne peut avoir laissé de pareilles ruines; Midée, un simple bourg. Or, son acropole et son théâtre caractérisent suffisamment Argos. La porte des Lions, le trésor d'Atrée, caractérisent Mycènes; Nauplie était un port de mer; reste Tirynthe. D'ailleurs, ouvrez Pausanias : « A droite de la route d'Argos à Épidaure « (c'est la position où nous sommes), on trouve « les ruines de Tirynthe : le mur, c'est tout ce « qui reste de la ville, est l'ouvrage des Cyclopes; « il est fait de pierres non travaillées, et ces « pierres sont si grandes, qu'un attelage de deux « mulets pourrait à peine mouvoir les plus petites. « De petites pierres sont placées entre les grosses « pour donner plus d'harmonie au tout. » Doutez-vous encore? Rappelez-vous Homère : *Tirynthe aux fortes murailles* (1); rappelez-vous Euripide : *Les murs gigantesques des Cyclopes* (2), et Pindare : *Le palais cyclopéen d'Eurysthée* (3). Nous sommes bien devant une ville homérique, nous sommes devant Tirynthe.

(1) Homère, II., II, 559.

(2) Électre, II, 67.

(3) Pindare.

L'emplacement de presque toutes ces villes en Grèce est aussi clairement sinon plus clairement indiqué, les situations possibles étant renfermées dans des espaces très-limités, et les textes presque toujours précis : les exceptions, au moins, sont rares. C'est pour ceux qui ont voyagé dans ce curieux pays chose si évidente, que je crains déjà d'en avoir trop dit. Je me hâte d'arriver à parler des fondateurs de la ville, des Pélasges, de Proetus et d'Hercule.

s'en fait, Paris ou Londres, et toute plaine labourable, la Beauce ou la Brie. Nous repoussions, il est vrai, des rapprochements aussi nettement formulés; nous les faisons toutefois sans cesse en nous-mêmes, fatalement, et avec une complète naïveté. Nos raisonnements en politique et en histoire, le plus souvent, ne s'appuient pas sur autre chose. Nous voyons tous ces âges anciens à travers un prisme trompeur : les mots nous abusent. Les sociétés anciennes et surtout les sociétés primitives étaient cependant si différentes des nôtres, que nous devrions toujours nous tenir en garde contre de trop hâtives inductions. Constitution des États et des villes, conditions et lois du développement matériel, intellectuel et moral des peuples, habitudes, besoins, rien ne ressemblait à ce qui existe aujourd'hui (1). L'homme, sans doute, avec ses passions, ses vertus et ses vices, était le même au fond; mais les groupes d'individus, les associations d'intérêt étaient tout autres. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler le tableau rapide et lumineux, tracé par Thucydide au commencement de son

(1) Il y avait surtout une énorme disproportion entre la civilisation extérieure et le développement intellectuel et moral des populations, développement qui était souvent bien supérieur à ce que nous le supposions, à ne considérer que la grossièreté et la barbarie de la vie matérielle. Notre habitude de regarder la vie urbaine comme seule propre à développer la civilisation, nous fait envisager sous de très-fausse couleurs la vie nomade ou purement pastorale et agricole. Des tribus n'ayant que de chétives cabanes pour s'abriter et des peaux de bêtes pour se couvrir, peuvent s'élever aux conceptions les plus originales et les plus poétiques.

CHAPITRE IX.

Des premiers habitants de l'Argolide et de leurs relations avec l'Asie-Mineure, la Phénicie, l'Égypte et les diverses contrées du Nord de la Grèce.

L'histoire ancienne est surtout obscure, parce que nous ne savons pas assez nous dégager des idées toutes modernes dont nous sommes comme imprégnés. Nos habitudes d'esprit, devenues une seconde nature, aussi spontanée, en apparence, que notre nature première, nous entraînent à notre insu dans un sens toujours le même et qui n'est pas toujours le meilleur. Nous rapprochons sans scrupule, instinctivement, comme choses semblables ou de même espèce, Athènes, Sparte, Rome, la France et l'Angleterre. Une des idées appelle l'autre immédiatement : quand nous parlons du passé, c'est toujours, plus ou moins, le présent qui se dresse devant nous; république, monarchie, aristocratie, tyrannie, confédération, cité, État, nous semblent mots ayant même sens quand il s'agit de la Grèce antique que quand ils s'appliquent aux grandes puissances qui gouvernent le monde aujourd'hui. Mycènes aux larges rues est, ou peu

admirable histoire, tableau de la vie rude et sauvage des premières tribus qui peuplèrent la Grèce, confirmé par Aristote dans sa politique, et que corroborent les témoignages de César et de Tacite nous initiant aux mœurs encore barbares des peuplades de la Gaule et de la Germanie. Les populations libres du Caucase, les Albanais, les Serbes, les Monténégrins nous révéleraient encore, au besoin, le secret des temps anciens. Les mêmes causes produisent les mêmes effets (1).

N'oublions pas d'ailleurs qu'en touchant aux premiers âges, je ne dis pas historiques, mais même héroïques et mythologiques de la Grèce, nous sommes très-loin d'atteindre aux premiers âges du monde. La Grèce, si vieille déjà pour nous, et qui se présente la première à l'aurore de la civilisation des peuples de l'Occident, n'est, dans l'histoire de l'humanité, qu'un des derniers épanouissements du génie actif des races primitives. L'Inde, l'Assyrie, la Phénicie, l'Égypte, avaient déjà grandi, subi des révolutions et des renaissances, quand ce noyau de montagnes baignées par les flots azurés de la mer, et jetées comme une forteresse en avant de l'Europe, la Grèce, était encore plongée dans la plus entière barbarie. De grandes villes, de grands empires avaient été fondés et s'étaient écroulés, en Orient, au milieu desquels s'avancait lentement le peuple de Dieu portant l'avenir des nations dans son sein, quand les barques cananéennes vinrent pour

(1) « On pourrait montrer par de nombreux exemples que les anciennes mœurs de la Grèce avaient une grande analogie avec les mœurs actuelles des barbares. » Thucyd., I, 6.

la première fois déposer les produits de la civilisation asiatique sur les côtes sauvages de la Lycie, de l'Argolide et de l'Attique.

Mais ces populations sauvages elles-mêmes que rencontraient les nouveaux colons n'étaient pas apparemment nées de la Terre, comme elles s'en vantaient dans leur ignorance. Pélasges, Dardiens, Thraces, Phrygiens, Caucones, étaient (la science le démontre aujourd'hui avec évidence) un rameau oublié de cette grande et noble race de Japhet, qui, selon l'Écriture elle-même, a peuplé la moitié des pays vers lesquels se couche le soleil. Enfants perdus des premiers jours, exilés volontaires ou fugitifs de la mère patrie, n'ayant emporté avec eux que des souvenirs confus, ils n'en avaient pas moins conservé cet amour de la famille, cette aptitude merveilleuse au commandement, ce profond sentiment du droit, ce sens moral et cet instinct guerrier qui caractérise toute la race *aryenne* (1), et le rameau japhétique en particulier. Il ne fallait donc qu'une excitation du dehors, un rayon du soleil d'Orient, ce soleil de l'antique patrie, plus chaud, plus vivifiant, pour faire germer les qualités précieuses latentes encore chez les nomades de ces contrées vierges et barbares. Les habitants des côtes de l'Asie-Mineure, les tribus établies

(1) Habitants de l'Arie, contrée située entre la mer Caspienne à l'Ouest, le Paropamisus à l'Est, au Nord la Baktrie, au Sud la Drangiane, et qui correspond à peu près à la situation assignée d'ordinaire au paradis terrestre. — Jamais les peuples de race aryenne pure ne sont tombés à l'état de faiblesse et d'abaissement où nous voyons les populations *indoues* et *chinoises*.

sur les côtes orientales de la Grèce furent les premières surprises, éblouies, transformées par cette lumière bienfaisante. Ce fut un moment solennel dans leur existence; elles ne l'oublièrent jamais; les vieilles poésies et les vieux mythes l'attestent (1).

Il faut donc se garder de croire qu'en exposant le tableau de la civilisation primitive des peuplades pélasgiques ou thraces, on fait l'histoire du développement naturel et spontané de l'humanité naissante. Ce point de vue, qui était celui des anciens, est essentiellement faux, et conduit nécessairement aux erreurs historiques et philosophiques les plus graves. Les ancêtres des Pélasges, comme tous leurs frères, avaient vécu sur les hauts plateaux de l'Asie, et y avaient très-probablement participé à un état social plus avancé que celui où nous les retrouvons en Grèce au *xvi^e* ou *xvii^e* siècle avant J.-C. Ce n'était pas, en effet, sans des modifications profondes et des déchirements nombreux qu'ils avaient traversé toutes les contrées qui séparent la mer Caspienne de la Hellade. Un climat plus rude, des terres moins naturellement fertiles, la nécessité, par conséquent, d'une lutte continuelle et pleine de périls contre la nature sauvage de pays montagneux, dut les faire retomber dans une

(1) M. Renan a déjà remarqué, dans son savant ouvrage sur les langues sémitiques que de même que les Pélasges n'étaient sortis de la barbarie qu'à la suite de leurs relations avec l'Asie, les autres branches principales de la race japhétique, les Celtes, les Germains, les Slaves, n'avaient abandonné leur vie purement militaire que sous l'influence gréco-romaine.

barbarie relative, mais en même temps fortifier le caractère personnel de chaque groupe de tribus, et lui donner quelque chose de plus fortement tranché.

C'est donc une race déjà vieille et sous certains rapports une première fois civilisée, ayant ses dieux consacrés par le temps, ses préjugés, ses habitudes, ses antiques traditions, que nous avons sous les yeux, acculée dans un pays divisé, morcelé, coupé, comme nous venons de le voir, par un réseau de montagnes s'étendant, sans exception, sur toute la surface de la contrée, où elles ne laissent pour théâtre au libre exercice de l'activité humaine que trois ou quatre larges vallées, ouvertes seulement du côté de la mer, mais d'ailleurs profondément isolées et indépendantes (1). Bien des raisons font supposer que quelques-unes de ces tribus errantes avaient conservé, sinon le souvenir de l'antique patrie, qui paraît s'être chez toutes complètement effacé, au moins des habitudes, des cérémonies, des mythes, et l'usage d'instruments de travail dont l'homme ne se dessaisit guère quand une fois il les possède. L'organisation intérieure de chaque tribu, les droits et les devoirs des différents membres de la famille, étaient vraisemblablement traditionnels. C'étaient

(1) Tous les pays qui servirent, pour ainsi dire, de laboratoire à la civilisation, eurent ce même caractère, comme si la division du travail était applicable à la civilisation non moins qu'à l'industrie. La Palestine, la Toscane, comme la Grèce, ces trois foyers de civilisation originale, offrent, dans l'espace de quelques lieues, les différences les plus tranchées de climat, de fertilité et d'aspect. (Voir les réflexions faites à ce sujet par M. Renan : *Langues sémitiques*, t. I, p. 477.

autant d'éléments communs qui permettaient à certains groupes de se reconnaître, même après une longue séparation. La condition de la femme surtout, esclave chez les uns, respectée chez les autres comme le plus naturel interprète de la divinité, déterminait des catégories tranchées et nous fait entrevoir, au fond de cette commune barbarie, de très-puissants éléments de progrès (1). Il ne nous est même pas impossible, dans l'état actuel de la science, de nous faire une idée approximative de la manière de vivre de ces premiers habitants des terres de l'Ouest.

Les habitudes de la race japhétique, presque partout les mêmes, du moment où elle nous apparaît séparée des autres races, sont en effet assez bien connues aujourd'hui. La vie nomade avec constitution patriarcale de la famille, la vie pastorale sédentaire, puis la vie agricole ou semi-agricole, et comme conséquence la fondation des premiers villages et des essais d'organisation civile locale, telles sont les conditions ordinaires d'existence sous lesquelles se présentent successivement à nous les populations primitives de

(1) Les hommes peuvent rester très-longtemps dans cet état de société, gagnant très-peu en civilisation matérielle, sans rien perdre pour cela de leur moralité et de leurs instincts élevés. Il suffit de lire la *Germanie* de Tacite pour s'en convaincre. Or, on est parfaitement d'accord, aujourd'hui, pour reconnaître que la *Germanie* est un tableau très-vrai, et non un roman, destiné à critiquer Rome par le contraste. La moralité des Germains, dans tout ce qui regarde la constitution de la famille en particulier, est incontestable. Cette haute et profonde moralité au sein de la pauvreté et de l'ignorance se retrouve encore chez le paysan breton.

l'Occident. Suivons une peuplade dans les trois phases de son développement, en ces temps où il n'y avait ni peuples, ni États, ni villes, mais seulement des races, des hordes, des tribus, des cantons, état transitoire mais fécond de l'humanité, nullement incompatible avec un sentiment très-vif des idées morales, et durant lequel durent s'élaborer les dialectes, les mythes, et ces primitives poésies dont l'écho lointain nous charme encore aujourd'hui.

Deux liens unissent les individus entre eux : les liens de la famille s'étendant jusqu'à former la tribu (1), mais sans aucune trace de polygamie, et la communauté des troupeaux, gage d'abondance et de sécurité pour l'avenir. C'est avec ces deux caractères principaux que se montrent en Grèce, comme en Gaule et en Germanie, les premières agrégations d'hommes, dont le nombre et l'étendue étaient probablement réglés d'ailleurs par la quantité de bestiaux qu'une même contrée pouvait nourrir. Chaque tribu ainsi constituée était intérieurement organisée sur l'idée fondamentale de l'autorité du chef de famille (2), et de l'égalité des membres divers qui la composaient. Le besoin de dompter les animaux féroces, de se garantir des tribus rivales, et de défendre les troupeaux et les pâturages, avait conduit les jeunes gens à marcher toujours armés, ce qui

(1) Ce que les Romains appelèrent la *gens*, germe de l'organisation sociale chez presque tous les peuples japhétiques.

(2) Plus on remonte haut, plus l'autorité du père de famille paraît absolue.

devint un trait distinctif de toute la race (1). Le chef prit ainsi chez certaines peuplades un caractère particulièrement guerrier. Le pouvoir se divisa même quelquefois. Les guerriers se distinguèrent des laboureurs; c'était une organisation plus complexe et qui, remarque Aristote (2), conduisait tout droit à la conception de la cité fondée non sur l'unité comme la famille, mais, au contraire, sur la diversité des fonctions réunies et rapprochées dans l'intérêt de tous. La tribu commence dès lors à avoir une histoire que chantent des devins, bardes ou aèdes, produit naturel de cet état de société.

« La Grèce, dit Thucydide, n'eut pas d'abord « d'habitants fixes et attachés au sol : les migrations y étaient fréquentes, et chaque peuplade « abandonnait facilement son pays sous la pression de nouveaux occupants toujours de plus « plus nombreux. Il n'y avait pas de commerce, « les relations réciproques n'offraient de sécurité « ni par terre ni par mer. Les Grecs ne formaient « donc point entre eux un seul peuple; le nom « même de Hellade était inconnu; chaque peuplade, particulièrement les peuplades de race

(1) Thucyd., I, 6. « Tous les Grecs, autrefois, vivaient constamment armés. »

(2) Aristote, *Politique*, II, 1, 5. « Le caractère de la cité, n'est point l'unité. La cité est naturellement multiple : si elle prétend à l'unité, de cité elle devient famille, de famille individu. La cité ne se compose pas seulement d'individus en certain nombre, elle se compose d'individus spécifiquement différents; les éléments qui la forment ne sont point semblables. Une collection d'individus unis dans un intérêt militaire, une armée, n'est pas une cité. »

« pélasgique, avait son nom propre. — Tous les « Grecs étaient alors constamment armés. » (1)

Cependant les peuplades plus fortement organisées commençaient à s'attacher aux contrées les plus fertiles et à s'y fixer. A la horde ou tribu errante succède le canton ou cantonnement. On creuse des cavernes pour y déposer les provisions, y abriter les troupeaux, s'y retirer l'hiver et y cacher les enfants et les femmes en cas d'attaques du dehors (2). On bâtit des maisons, mais des maisons ouvertes; on fonde des villages loin de la mer, crainte de la piraterie; on fait des plantations, culture autrefois négligée quand on ne savait pas si d'autres ne viendraient pas enlever les fruits au moment de la récolte. Des ligues se forment en vue d'une sécurité commune, ligues de garantie pour ou contre la guerre, dit Aristote, mais qui ne détruisent en rien l'unité et l'autonomie du canton. Le canton, après la famille, a seul une vie réelle, comme autrefois la tribu, et est organisé à son image (3). Le droit du père de famille, un peu amoindri seulement, passe au chef ou roi. C'est le germe des pre-

(1) Thucyd., liv. I, ch. 3.

(2) Les Grecs modernes s'y retirèrent encore pendant la guerre de l'indépendance, et des villages entiers y vécurent en sûreté.

(3) Aristote, *Politique*, I, 1, 7. « L'association première de plusieurs familles, mais formée en vue de rapports qui ne sont plus quotidiens, c'est le *village*, qu'on pourrait bien justement appeler une *colonie naturelle de la famille*, car les individus qui composent le village ont, comme l'expriment d'autres auteurs, *sucé le lait de la famille*, ce sont *ses enfants ou les enfants de ses enfants*. »

mières démocraties composées de membres égaux d'une même tribu, nouvellement établis dans une contrée occupée ou conquise. Si les habitations se rapprochent, c'est déjà la cité; si elles s'écartent et s'isolent, comme dans les montagnes de l'Arcadie (1), ce n'est encore que le *cantonnement*, mais le cantonnement formant une sorte de petite république, une grande famille dont les membres à certains jours se réunissent pour prier les dieux et délibérer en commun. « La plus ancienne et la meilleure des démocraties, dit Aristote, est celle qui est composée de ceux qui vivent du produit de la terre et de l'élevé des bestiaux; vient ensuite la démocratie composée de pasteurs sédentaires. » (2) Polybe nous décrit un état analogue chez les Gaulois. « Tous les Gaulois de la Cisalpine étaient répandus par villages qu'ils ne fermaient point de murailles. Ils ne savaient ce que c'était que meubles. Leur manière de vivre était simple : point d'autre lit que de l'herbe, ni d'autre nourriture que de la viande; la guerre et la culture faisaient toute leur étude; leur richesse consistait en troupeaux. » (3)

Durant cette première période, la propriété paraît avoir été généralement indivise, comme chez les Germains et les Gaulois : *Privati ac separati apud eos nihil erat* (4). Les communs de nos provinces de l'Ouest ou de nos pays de montagnes sont comme un reste de ces vieilles mœurs pas-

(1) Aristote, *Polit.*, II, 1, 5.

(2) Aristote, *Politique*, VI, 2, 7.

(3) Polyb., II, 4.

(4) César, liv. IV.

torales. Ce fait d'une propriété collective de la terre, condition presque nécessaire de la vie pastorale et semi-agricole, est très-remarquable et très-important, car il entraîne comme conséquence une étroite solidarité dans les intérêts de chaque groupe de familles, qui, n'ayant de valeur que comme appartenant à l'ensemble, conservaient soigneusement le souvenir des liens même les plus éloignés d'une antique parenté. Dans un pareil état de société, il est clair que l'individu n'est rien; la personne collective, *famille, village* ou *canton*, est tout; elle seule a une histoire; c'est elle qui marche à la guerre, qui triomphe ou succombe, qui résiste ou se soumet. Plus la communauté est restreinte, plus elle tend, en effet, à absorber tout ce qui se fait dans son sein. L'ancêtre commun ou le dieu protecteur de la tribu primitive est son représentant. C'est lui que célèbrent et chantent les aèdes.

Cependant des guerres plus sérieuses éclatent, parce qu'on se dispute des territoires plus importants. Les ligues deviennent permanentes. Les cantons, isolés et faibles, disparaissent; d'autres, sans perdre leur nom propre, s'associent sous un nom nouveau, appelant à eux tout ce qui se rapproche d'eux, soit par le sang, soit par le culte (1). Des lieux de réunions pour les cérémonies religieuses et l'échange des denrées sont choisis et adoptés d'un commun accord, soit sur les plateaux des montagnes, soit dans des plis de terrain, faciles à défendre; c'est l'origine de tous les grands centres religieux. Les villes grandirent

(1) Arist., *Polit.*, I, 1, 7.

ailleurs; les temples ne se déplacèrent plus : ils s'élevèrent sur le terrain consacré par les souvenirs et le temps. C'est alors aussi sans doute que furent construites à côté des autels, sur les hauts lieux, ces fortes enceintes où se retiraient les populations effrayées dans les dangers extrêmes, lorsque les cavernes et les grottes n'étaient déjà plus des asiles sûrs; enceintes qu'il est impossible de considérer comme des villes, ou même des forteresses régulièrement habitées (1), et dont Tirynthe présente l'image perfectionnée.

On comprend qu'au milieu de mœurs semblables, ce que nous appelons les métiers, l'industrie, ne devait tenir aucune place. Chacun faisait fabriquer dans sa maison par les femmes de la famille, bientôt par les serviteurs esclaves ou libres, ce qui était indispensable à la vie. La nécessité de se procurer des armes solides créa seule des espèces de corporations livrées au travail du fer et des métaux, comme nous en avons signalé dans l'Attique. La guerre développa également l'art de soigner les blessures; quelques tribus s'emparèrent de cette mission gâtée par beaucoup de superstition et de charlatanisme, et les confréries comme celles des Asclépiades prirent naissance.

On voit que ce qui distingue ces premières réu-

(1) Ces enceintes étaient et sont encore nombreuses en Arcadie, en Lycie, en Phrygie, en Thrace : quelques-unes ont près d'un kilomètre de tour, et l'inégalité du terrain à l'intérieur prouve évidemment qu'il n'y a jamais été construit d'habitation. — On peut voir dans la retraite des dix mille, racontée par Xénophon, que la plupart des tribus arméniennes et thraces étaient ainsi organisées.

nions d'hommes en Occident, c'est la simplicité même de leur organisation sociale, fondée presque uniquement sur l'idée de la puissance du chef de famille chargé d'administrer successivement la famille, la *gens*, le village, le canton, la *cité* , soit seul, soit avec un conseil d'autres chefs de familles comme lui, *ses frères* ou *ses cousins* (1), devenus, par la volonté de tous ou l'extinction de la tige principale, égaux entre eux.

Ainsi succèdent à l'organisation purement patriarcale des commencements de constitutions civiles, toujours très-simples, mais se diversifiant bientôt de canton à canton, et présentant en germe presque toutes les variétés de nos gouvernements modernes (2); la *cité* ne cessait jamais toutefois d'être aux yeux de tous, suivant l'énergique expression d'Aristote, *cette colonie de la famille où tous ont sucé le même lait* , et ont virtuellement, à titre de parents, la même valeur et les mêmes droits.

A côté de son patrimoine matériel, si je puis m'exprimer ainsi, les pacages et les troupeaux, la *cité* a un patrimoine moral et intellectuel qui consiste alors en traditions sur le chef commun et sur un petit nombre de divinités en relation particulière avec la *famille* , ainsi qu'en tous les souvenirs qui se rattachent aux lieux sanctifiés par un long séjour, particulièrement *aux fleuves, aux sources, aux bois, aux montagnes* , qui finissent, en se personnifiant, par prendre un caractère vraiment sacré, et par jouer dans les chants des *aèdes*

(1) C'est encore le nom que se donnent les rois entre eux.

(2) Voyez Arist., *Politique* , liv. III.

le rôle de héros vivants et réels. On peut suivre certains groupes, aux noms de lieux qu'ils imposent successivement aux diverses contrées où ils ont séjourné (1). Plus les richesses intellectuelles de ces sociétés naissantes étaient limitées, plus, en effet, elles devaient y attacher de prix et les conserver avec piété.

Quel eût été le sort de ces jeunes États, livrés à eux-mêmes et abandonnés à leur pente naturelle et aux lois instinctives de leur développement? Auraient-ils pu grandir sans briser ce cercle étroit de la *famille* dans lequel ils s'étaient volontairement renfermés? Aristote ne le croit pas, et il est en effet permis d'en douter, un grand État étant tout autre chose qu'une grande famille. Le peu de progrès accompli par les populations restées fidèles aux mêmes habitudes en est une preuve d'ailleurs convaincante. Toutefois, l'expérience ne fut pas complète en Grèce, parce que de très-bonne heure de graves événements vinrent troubler l'équilibre naturel de ces sociétés agricoles et pastorales, et préparer pour la Grèce et pour le monde une ère nouvelle.

D'un côté, le commerce se développe sur les côtes avec une activité merveilleuse par suite des rapports faciles et naturels avec les îles de l'Asie-Mineure depuis longtemps civilisées; de l'autre, des bandes armées, s'abattant du Nord sur la Thessalie, la Béotie, l'Attique, bientôt sur le Péloponèse lui-même, changent brusquement la face

(1) Ainsi, les noms de villes : *Argos, Larisea, Arné, Itone, Coroné, Orchomène, Cinchrées*; les noms de fleuves : *Asope, Céphise, Achéloüs*.

du pays, et ne laissent les vieilles institutions se perpétuer que dans la seule Arcadie, sanctuaire de la Grèce pélasgique, où elles sont cernées et pour ainsi dire étouffées dans leur berceau.

Sur les côtes, on le comprend (et l'on sait quelle étendue de côtes présente la Grèce), les conditions d'existence étaient bien différentes de ce qu'elles étaient dans les pays fermés de l'intérieur : à la vie agricole, à la vie pastorale fait place la vie aventureuse des pirates ou des commerçants; l'idée de la *gens*, de la famille primitive disparaît en partie au milieu de ce mélange de marins, appelés de tous côtés dans les mêmes stations par les exigences communes de leur vie aventureuse. Le but de l'activité humaine n'est plus cette sécurité monotone du laboureur et du pasteur, mais l'attrait du danger ou l'appât du lucre. Les fortunes ne s'accroissent plus lentement par des héritages, dont la *communauté* réclame presque toujours la part la plus forte; elles sont rapides, colossales quelquefois, mais fragiles comme tout ce qui est confié à la merci des flots agités. L'exemple de la Phénicie n'eût-il pas été là pour y pousser les Grecs, ils étaient naturellement amenés dans cette voie à sortir des villages pour bâtir des villes.

« Quand la marine eut pris de l'extension, dit « Thucydide, quand les richesses se furent accumulées, on commença à bâtir sur le bord de la « mer des *villes* entourées de murailles. On choisit surtout les isthmes, position plus favorable « au commerce et plus facile à défendre contre « les étrangers. »

Ainsi se forme tout autour du noyau des mon-

tagnes de l'intérieur, où les *Autochtones*, les races pures, continuaient à vivre de leur ancienne vie, une ceinture de villes où viennent se fondre successivement tous les éléments hétérogènes que fournissaient à la fois les montagnards de l'intérieur en partie séduits, les habitants des îles, les Cariens, les Lyciens et les Phéniciens, dont la présence dans tous ces parages est incontestable (1). Il est probable que dans le principe l'élément étranger domina. Les souvenirs nombreux de chefs phéniciens, égyptiens, cariens, lélèges, particuliers aux villes naissantes du littoral, laissent peu de doute à cet égard; mais l'élément indigène ne tarda pas à réagir cependant. Civilisés au contact du dehors, s'appropriant par un travail propre à leur race et métamorphosant pour ainsi dire les idées que l'Orient leur apportait, les Grecs devinrent bientôt sur tout le littoral les égaux de leurs initiateurs à la vie civilisée; puis, par un sentiment naturel de leur force, réagissant contre eux, ils les expulsèrent peu à peu, et restèrent enfin maîtres uniques de la contrée, ne conservant plus que dans de vagues légendes le souvenir de l'espèce de domination que ceux qu'ils appelaient à leur tour des barbares avaient exercée sur eux.

Mais ce n'est pas tout : tandis que la plupart des tribus pélasgiques cantonnées dans les montagnes continuaient à se livrer aux travaux des champs et à la garde des troupeaux, et que les

(1) Avant la guerre de Troie, dit Thucydide, « les Cariens et les Phéniciens avaient occupé une partie des îles. » Thucyd., I, 7.

côtes, d'un autre côté, subissaient mille influences en sens opposé, d'autres tribus de la même race que les Pélasges, mais détachées, ce semble, un peu plus tard, du tronc primitif, après avoir vécu longtemps cachées dans les gorges de l'Hæmus, du Pangée, de l'Olympe et du Pinde, où elles s'étaient organisées en véritables bandes, sous des chefs intrépides, apparaissent tout à coup au Nord, s'emparent à la fois des côtes et de la terre ferme, et inaugurent fièrement la vie de brigands ou de pirates, vie honorée par les poètes du nom de *héroïque*.

Quoique peu nombreux d'abord, les Hellènes eurent en peu de temps, grâce à leurs habitudes guerrières, acquis dans plusieurs contrées une supériorité incontestable, non-seulement sur les tribus agricoles et pastorales, mais sur les villes composées d'une population mixte beaucoup moins exercée au métier des armes, et déjà un peu énervée par les jouissances du luxe asiatique qui s'y était glissé en partie. Ces frères puînés des Pélasges, parmi lesquels se distinguent surtout les *Héraclides* et les *Doriens*, avaient en effet un esprit et des habitudes notablement différents de ceux des Pélasges. Doués au plus haut point de l'instinct aristocratique dans son expression la plus brutale, l'orgueil de la force et le mépris des vaincus, ils ne formaient plus des villages et des cantons agricoles, mais un groupe de familles armées, tendant chacune à avoir ses hauts faits particuliers, sa tradition, sa généalogie, sa clientèle. Labourer la terre, se livrer à d'autre travail qu'au maniement des armes ou à l'agrandissement du pouvoir de la *gens*, eût été se dégrader.

Quand ils envahissent un pays, ils n'en chassent plus les habitants pour prendre leur place; ils les attachent à la glèbe, ou plutôt les y laissent attachés, leur imposant violemment, à titre de vainqueurs, la perpétuité du travail de la terre et le partage des denrées; puis, se retranchant dans d'invincibles acropoles, planant sur la plaine, du haut de leurs forteresses, ils y règnent dans leur orgueilleux isolement. D'autrefois, ils avançaient timidement comme auxiliaires, s'interposent entre deux tribus rivales, s'établissent avec la régularité d'un camp dans des contrées voisines, cherchant à faire pénétrer leur influence dans les villes naissantes, puis à la première occasion favorable s'emparent du gouvernement. Le résultat est toujours le même : l'asservissement des peuplades agricoles et la création d'une aristocratie militaire exclusive. Dès lors la population de la Grèce est presque partout divisée en deux classes bien tranchées : les nobles et les serfs ou vassaux attachés à la terre, Périèques, Pénestes, Hilotes, Conipodes, Corynéphores, Catonacophores, Clarotes, Kakoï et autres, comme nous l'avons déjà dit en parlant de Mégare. C'est cette population opprimée, abaissée, déshéritée, qui travaille, bâtit, sème, récolte pour les vainqueurs : elle ne s'affranchit que sur le littoral par le commerce et l'industrie, en devenant, comme à Mégare, plus riche que ses maîtres. Les traditions se trouvent ainsi superposées et doubles sur presque tous les points : les plus anciennes se faisant humbles et s'effaçant pour ne pas déplaire aux vainqueurs, ou se dissimulant sous des mythes difficiles à saisir aujourd'hui; les plus

nouvelles se présentant déjà avec un caractère historique et un luxe de généalogies ambitieuses, au milieu desquelles vient se glisser parfois le nom des vaincus. Les dieux comme les hommes se trouvent souvent en présence, luttant pour la prééminence avec des chances et des allures diverses, suivant que le récit, la *légende*, nous parvient par l'intermédiaire de la noblesse ou de la plèbe campagnarde. D'un côté se célèbrent les hauts faits des héros, de l'autre les horreurs et les scandales de tyrans abhorrés (Atrée, Thyeste).

En même temps et simultanément, des côtes d'Asie, déjà puissantes, se jettent sur la Grèce des chefs de dynasties apportant, avec le produit des arts, des vues ambitieuses plus étendues et la prétention à fonder de véritables États. De grands travaux, des constructions gigantesques (cyclopéennes) sont entrepris sous leur direction et par leur ordre (1) : de gré ou de force, les vieux Pélasges sont disciplinés et finissent, au milieu de tous ces troubles, par se fondre avec les vainqueurs, et perdre jusqu'à leur nom, qu'ils empruntent désormais aux maîtres des côtes et des villes. Au milieu de tout cela, nulle chronologie possible, nulle précision dans les détails, mais un esprit général, une concordance de récits assez nettement saisissable pour ne laisser guère de

(1) Thucyd., I. 9, 4. Ceux qui ont recueilli les traditions les plus exactes sur l'histoire du Péloponèse rapportent que Pélops, parti d'Asie avec d'immenses richesses, s'établit au milieu d'hommes pauvres, exerça autour de lui un grand ascendant, et donna, quoique étranger, son nom au pays : « La puissance de ses descendants ne fit que s'accroître. »

doute sur les parties essentielles et l'ensemble des faits principaux.

Or, ces tâtonnements de la civilisation renaissante, ces luttes, ces rivalités, ce mélange d'éléments divers, ces ambitions de tribus et de dynasties n'éclatent nulle part plus nettement que dans les étroites limites de la plaine d'Argos. Les réflexions que nous venons de faire permettront, je l'espère, d'en suivre plus facilement l'histoire transparente sous l'obscurité de mille légendes vulgarisées par la poésie de tous les âges, depuis Homère jusqu'à nos jours.

Les Pélasges. — L'histoire mythologique de l'Argolide nous transporte tout d'abord au Sud-Est de la plaine d'Argos, dans la partie arrosée par l'*Inachus*, au pied des montagnes qui séparent l'Argolide de la pélasgique Arcadie. La tradition nous y montre les Pélasges vivant par petits groupes dispersés et comme semés çà et là *σποράδες* (1), et se nourrissant des fruits de la terre et du laitage des troupeaux. C'est la vie qu'ils menaient encore plusieurs siècles après en Arcadie. La montagne devait être leur séjour habituel, la plaine un lieu de pâturage momentané, inhabitable d'ailleurs l'été à cause de sa sécheresse : *L'Argos qui a soif*, dit Homère, *πολυδίψιον ἄργος*.

Les points remarquables de cette petite région, dont l'*Inachus* semble former la limite à l'ouest, étaient dans l'antiquité, outre le fleuve ou torrent rapide en hiver, à sec en été, l'éminence rocheuse, qui s'élève à trois kilomètres environ de la mer, et autour de laquelle s'étendit l'antique ville d'Ar-

(1) Pausan., II, 15.

gos, et plus loin de la mer encore, un bois sacré qui a disparu. Le premier progrès des Pélasges fut de couronner d'une enceinte fortifiée cette éminence détachée comme à dessein de la montagne pour être leur acropole. Ils y établirent *le foyer commun*, centre de la famille et de la vie politique, et en firent à la fois un point de réunion pour la race et un lieu de refuge. Dans le bois sacré, et aux bords du fleuve, se faisaient des sacrifices aux héros. A l'époque où les traditions furent recueillies et fixées à la fois par les poètes et les historiens, vraisemblablement à la fin du septième siècle avant J.-C., l'acropole qui soutenait les vieux murs pélasgiques recevait encore des habitants le nom d'*Astu Phoronicon*, ville de Phoronée : le bois était appelé le bois d'*Argus* ; il était toujours vénéré comme un lieu particulièrement saint ; les eaux de l'*Inachus* étaient également honorées d'un culte, et on allait processionnellement y baigner l'image de *Diomède*. D'autres souvenirs de la même époque semblent se rattacher à des tribus plus éloignées et, si nous ne nous trompons pas dans nos appréciations, s'étendant les unes à l'Est jusqu'à la plaine de Mantinée, dont une partie s'appelait également *Argos*, et à l'Ouest jusqu'à Epidaure, dont le nom est mêlé aux premières légendes, et dont les habitants prétendaient avoir eu pour premiers rois des petits-fils de Pélasgus. La plupart des autres noms, *Phorbas* (1), *Triopas* (2), *Jasius* (3), nous

(1) Φέρβερον, faire paître.

(2) L'homme aux trois yeux ; le vigilant gardien des troupeaux ; fils de Cérès, suivant quelques traditions.

(3) Ίάω, celui qui guérit.

reportent au milieu de tribus pastorales et agricoles : Jasius semblerait même indiquer une tribu adonnée, comme celle des Asclépiades, à l'art de guérir. Agénor se livre à l'élève des chevaux.

Ainsi autour de l'*Astu Phoronicon* rayonnaient, avec une sorte de régularité, des groupes de familles pélasgiques formant presque un petit État, dont le petit coin de l'Argos baigné par l'*Inachus* était la métropole. Il fallait à cette société naissante un centre religieux comme un centre politique : le bois sacré d'*Argus*, dominé par la forteresse phoronéenne, n'était pas, dans les idées des Pélasges, un lieu suffisamment indépendant pour contenir le dépôt sacré de la religion commune. Nous avons déjà signalé cette habitude constante des tribus primitives, de distinguer très-nettement le centre religieux du centre politique, dont le rayon était toujours beaucoup plus restreint et représentait d'ailleurs des intérêts trop particuliers pour inspirer confiance à tous. L'ensemble du pays fut en conséquence voué, du consentement unanime des tribus, à une des plus vieilles déesses pélasgiques, à laquelle, sous le nom de Héra, la *maîtresse*, la *reine*, fut élevée une enceinte sacrée dans les contre-forts du mont *Eubée*, à l'Ouest, près de la gorge qui donne accès à la route qui conduit de la plaine à Épidaure. On évitait ainsi de blesser l'autonomie des familles indépendantes, et on les rattachait cependant jusqu'à un certain point à la ville de Phoronée, qui fut toujours particulièrement chargée de veiller à l'entretien du temple et de lui fournir des prêtresses. Cette situation qui, si rien ne l'avait contrariée, se serait vraisemblablement immobilisée, est représentée dans les

légendes par les règnes d'*Inachus*, de *Phoronée*, d'*Argus* et de *Criasus*, autour desquels se groupent les noms de leurs *filis* ou *neveux* : Phorbas, Iasus, Épidaure, Ecbasus (*celui qui émigre*) et Agénor, dans un ordre qui n'est pas toujours le même chez tous les *mythographes*, mais avec ce caractère commun de présenter toujours Argos comme centre unique de l'État, Héra comme déesse protectrice, et Épidaure, Sicyone et Mantinée comme points extrêmes du cercle dans lequel s'exerce l'activité de ces espèces de rois. On ne sera pas étonné, d'ailleurs, si nous nous sommes bien fait comprendre, de voir les *tribus*, les *fleuves*, les *bois sacrés* personnifiés dans des héros ou des nymphes, et les relations réciproques des différents lieux et des différents groupes d'individus représentés sous la forme de généalogie, l'idée de parenté étant chez ces pasteurs l'idée la plus naturelle et la plus à leur portée pour exprimer des rapports d'alliance ou d'intérêt. C'est un fait qu'il n'est plus permis de discuter aujourd'hui, au moins dans sa généralité (1).

Danaens. — Cette première période, dont l'origine peut remonter très-haut, et dont nous ne connaissons que la dernière phase, paraît devoir s'arrêter vers 1600 avant J.-C., au moment où les habitants de la plaine perdent momentanément

(1) Voir pour plus de détails sur ces personnages mythologiques, le *Dictionnaire de mythologie du docteur Jacobi*, traduit de l'allemand par Th. Bernard, 1 vol. in-8°. Paris, Firmin-Didot, 1846; 4 fr. — Les traditions y sont classées par ordre chronologique, ce qui est le seul moyen de les rendre intelligibles.

ment leur antique nom d'*Argiens*, pour recevoir d'une révolution dont nous ne connaissons pas bien le caractère, mais qui fut certainement très-importante, celui de *Danaens*. Le fait capital de cette seconde période est le démembrement de la puissance d'Argos, coïncidant avec le développement d'une population maritime, la création de la forteresse de Tirynthe, du port de Nauplie, de la petite ville de Midée, et enfin de la puissante et sombre Mycènes. L'Heræum, temple de Héra, continue à être le centre religieux. La grande plaine se trouve ainsi divisée en trois portions à peu près égales : l'*Argos* de Phoronée, qui paraît rester pélasgique; les côtes où dominent Tirynthe et Nauplie, zone évidemment maritime; et le fond de la plaine où s'élève Mycènes, et dont le caractère ne saurait être déterminé à priori et par la position seule des lieux.

Les légendes propres à l'*Astu Phoronicon* continuent à nous mettre en rapport avec les Pélasges; les rois prennent des femmes en Arcadie, et le vieil Acrisius, fuyant les menaces de l'oracle, va se réfugier à *Larissa*, chez ses frères des bords du Pénée. Rien ne nous montre un changement dans la vie des Pélasges de ce côté. Si nous quittons, au contraire, les États héréditaires de Phoronée, si nous nous avançons le long des côtes vers Tirynthe et vers Nauplie, un monde tout nouveau surgit devant nous, monde rempli de merveilles où les aventures les plus extraordinaires nous transportent dans des pays lointains et inconnus. C'est d'abord l'enlèvement d'Io par les Phéniciens, puis Danaé exposée au caprice des flots et donnant au milieu des mers

naissance à Persée, puis Proetus et les cyclopes qu'il ramène de Lycie, puis Bellérophon, les Gorgones, Nauplius, Palamède, histoires d'aventuriers et de marins qui nous mettent successivement en rapport avec l'Égypte, la Phénicie, Rhodes, la Crète, la Lycie et la Perse même.

Faut-il voir au fond de ces récits quelque chose d'historique? Je ne crois pas, pour peu qu'on examine les faits de près et en détail, qu'on puisse en douter. Mais faut-il prendre les récits à la lettre? Le simple bon sens dit le contraire. Des faits nombreux et positifs démontrent d'ailleurs l'absurdité d'une solution dans un sens absolu, soit qu'on ne veuille voir dans la légende de Danaus qu'une personnification des sources de la contrée, et dans Persée un héros solaire sans relation avec l'histoire, soit qu'on prétende accepter dans son sens étroit la tradition d'une colonisation égyptienne ayant Danaus pour chef, et venant de vive force s'implanter dans le pays. Et d'abord, les murailles de Tirynthe, les fortifications de Mycènes, les monuments héroïques de Proetus et de Persée, existant encore à l'époque de Pausanias, sont là pour témoigner qu'il y a au fond de tous ces contes autre chose qu'une conception mythique et purement religieuse; et que si le mythe est entré pour quelque chose dans la fable, il n'en est que l'enveloppe pour ainsi dire, et la partie la moins vivante; mais d'un autre côté, à moins que Danaus et Persée ne fussent doués d'un pouvoir magique et n'eussent, comme Orphée et Amphion, la puissance de remuer les pierres et les cœurs, qui croira qu'ils aient pu, aventuriers ou

étrangers d'un sang différent (1), faire sortir tout-à-coup de dessous terre ces gigantesques constructions, signe d'asservissement de la plaine? S'ils ont pu les élever tranquillement, ils n'en avaient pas besoin; et si de pareilles précautions étaient nécessaires contre de trop dangereux voisins, combien n'a-t-il pas fallu de temps pour dompter la résistance et enchaîner à un pareil travail une population vaincue, dont le premier soin eût été de s'enfuir dans la montagne et de s'y dérober au joug du vainqueur? D'ailleurs, si Danaus et ses colons avaient pu opérer ce prodige, les constructions n'auraient-elles pas un caractère égyptien qui dénoterait leur origine, caractère dont elles s'éloignent complètement?

Il faut donc voir dans ces fables autre chose qu'un *mythe*, et sans croire pour cela naïvement, comme Hérodote, à l'existence de tous ces héros et à la réalité de leurs merveilleuses aventures, y reconnaître les signes d'une révolution sociale importante. Sans rien préciser, nous pouvons dire avec assurance que les noms de Nauplius, Danaus, Proetus, Persée, résument une longue époque qui, de seize ou dix-sept cents ans avant J.-C., s'étend jusqu'à l'ère des Pélopidés (1300 environ), et représente sous différents aspects les nombreuses et importantes relations de la contrée avec l'extérieur, et les modifications sensibles que le mélange des tribus autochtones avec leurs

(1) On sait quelle antipathie naturelle existe entre les races de sang vraiment différent. Les fils de Japhet ne se sont jamais mêlés que très-difficilement et à la longue avec les fils de Sem et de Cham.

frères d'Asie-Mineure et les étrangers de Phénicie et d'Égypte durent nécessairement amener.

Pour bien comprendre le caractère des événements qui amenèrent la domination définitive des *Danaens* dans l'Argolide, il faudrait mieux connaître que nous ne le pouvons faire l'histoire primitive de l'Asie centrale, de la Phénicie et de l'Égypte. On chercherait, en effet, vainement en Grèce le secret de la transformation qui s'opéra partout sur les côtes après l'époque purement pélasgique. Pour trouver la lumière, il faut détourner les regards des pays fermés de l'intérieur, et les porter au loin sur les îles, sur les côtes de l'Asie et de l'Afrique et jusque sur l'extrême Orient. Ce n'est pas que tout l'Orient fût alors dans la lumière. Quelque vagues que soient nos connaissances touchant ces époques reculées, nous pouvons affirmer, au contraire, que la plus grande partie de l'Asie occupée par la race arienne ou japhétique, suivant l'expression commune, était, à l'époque où nous nous plaçons, plongée dans des ténèbres aussi épaisses que la Grèce pélasgique elle-même. Mais l'extrême Orient, la Phénicie, l'Égypte, brillaient d'un vif éclat : c'étaient, au milieu de cette nuit profonde, les seuls foyers possibles de civilisation; de là évidemment devait partir le mouvement. Les pays baignés par l'Euphrate et le Gange étaient, il est vrai, bien éloignés, et, d'un autre côté, les Phéniciens sémites, les Égyptiens d'une race plus antipathique encore à la race arienne, ne pouvaient que difficilement répandre au loin les lumières. Par quel miracle voyons-nous donc, vers 1500 avant J.-C., la civilisation s'étendre tout

à coup sur des points très-divers du bassin de la Méditerranée, et remonter particulièrement le long des côtes orientales de la mer Égée jusqu'au Bosphore, passer de là dans les îles et éclore à Chypre, à Rhodes, en Crète, avant de s'établir dans la plaine d'Argos ?

Ce fait, à peu près incontestable, paraît moins inexplicable quand on se rappelle de quels terribles bouleversements l'Asie avait été le théâtre dans les siècles précédents. De 1700 à 1500 avant J.-C., tout le monde oriental est en mouvement. Ce ne sont plus seulement quelques tribus qui changent de campement, quelques peuplades qui se déplacent ; ce sont : pour l'Égypte les conquêtes de Sésostris qui conduisent le monarque victorieux jusqu'en Colchide au Nord, jusque sur les bords du Gange à l'Est ; pour la Phénicie, l'arrivée d'Israël dans les terres de Chanaan et la concentration des indigènes sur les côtes d'où ils passent dans les îles, ou s'avancent entre le Liban et la mer jusqu'en Carie. D'un autre côté, les Mysiens et les Teucriens (c'est Hérodote qui nous l'apprend) (1) traversent le Bosphore, se jettent sur l'Europe et subjuguent les Thraces jusqu'au Pénée, tandis que la tradition parle d'autres grandes invasions des peuples du Nord auxquelles se rattachent les expéditions des Amazônes. Les fables qui concernent Memnon nous transportent jusque dans l'Inde, *la terre brûlée par le soleil*, *Αἰθίοψ*, et les travaux des indianistes signalent en effet, vers 1500, une grande scission chez les peuples ariens et la migration des Perses vers

(1) Hérod., VII, 20.

l'Ouest. La Phrygie, l'Arménie reçoivent le contre-coup de ces grands ébranlements. Ainsi des bords du Gange aux bords du Nil, de la Caspienne à l'Hæmus tout semble s'agiter ; l'équilibre du monde est rompu : les peuples de l'Aurore et les Égyptiens par terre, les Phéniciens par mer, portent de tous côtés l'éclat de leur nom et donnent aux barbares le spectacle de leur puissance.

On comprendra toute l'importance de pareils évènements, pour peu que l'on se rappelle l'habitude qu'avaient les anciens conquérants de déplacer des populations entières, transplantées d'une extrémité à l'autre de leurs vastes empires ; l'habitude qu'avaient les populations elles-mêmes d'émigrer ou d'*essaïmer*, si je puis dire, pour fuir les épidémies ou la disette, suite ordinaire de ces grandes guerres pleines de meurtres et de dévastation. On voyait alors des nations s'expatriant en masses s'acheminer vers l'Occident, s'avancer toujours et ne s'arrêter que quand un signe providentiel, la séduction d'un pays fertile ou les bords de la mer, les arrêtaient (1). C'est ainsi probablement que furent apportées sur les côtes de la Méonie et de la Lycie des traditions et des dieux en rapports intimes avec l'Asie centrale ; c'est ainsi que des populations ariennes, *javaniques* ou ioniennes, se trouvèrent transportées jusqu'en Égypte, où on lit leur nom sur les mo-

(1) C'est ainsi que plus tard on vit les *Kimris*, dont on a pu suivre les traces, paraître à Ephèse, remonter jusqu'à la presqu'île Cimmérienne, la quitter ensuite pour traverser les forêts de la Germanie, et, après avoir séjourné au Jutland, s'arrêter enfin sur les côtes septentrionales de la Gaule où ils se mêlent aux Gaëls leurs frères aînés.

numents de la dix-huitième dynastie parmi ceux des peuples soumis aux Pharaons et établis dans le pays.

La Genèse, on le sait, ne fait aucune distinction entre les populations des îles de l'Ouest et les Grecs, qu'elle désigne du nom commun de fils de Javan; la science démontre, d'un autre côté, qu'un lien étroit de parenté unissait non-seulement les Pélasges, les Thraces, les Teucriens, les Dardanes, mais aussi ces mêmes peuples et les Hellènes (Doriens, Éoliens, Ioniens ou Javanés), les Arméniens, les Phrygiens, les Kimris, les Gaëls, les Lyciens et même les Perses, les Assyriens et les Baktres (1). Plus nous remontons haut, plus les points de ressemblance de ces peuples entre eux sont nombreux et sensibles. De très-fortes raisons portent même à croire qu'ils parlèrent longtemps une langue commune, et pouvaient, dans le principe, se comprendre, comme on voit encore aujourd'hui les Polonais, les Hongrois, les Russes, ces principaux membres du grand corps slave, passer d'un des idiomes slaves à un autre avec la plus grande facilité. Les différences étaient en tout cas des différences de nuances qu'une ou deux générations suffisait pour faire disparaître. Deux groupes quelconques de ces peuples pouvaient donc passer pour frères ou cousins dans les idées des anciens, et tomber d'accord sur une généalogie commune. *La distinction entre Grecs et barbares*, dit positivement Thucydide, *était chose inconnue dans les premiers temps.*

(1) Voir le travail curieux de M. J.-C. Bergmann, de Strasbourg, sur les peuples primitifs de la race de Japhet.

Nous ne devons donc pas être très-étonnés de voir les *éponymes* de ces différents peuples jouer un rôle important dans les légendes grecques primitives à côté des héros purement indigènes. Il suffit de supposer pour cela qu'au milieu des siècles d'agitation féconde dont nous venons de parler un certain nombre de tribus détachées des troncs principaux se soit trouvé en rapports intimes avec la Hellade.

Ce sont, nous en sommes persuadé, ces populations aryennes, en grande partie *javaniques*, qui servirent de trait-d'union entre l'Égypte, la Phénicie et la Grèce. Civilisées les premières au contact de ces deux grandes nations, elles contribuèrent, autant peut-être que les comptoirs phéniciens, toujours isolés des populations ariennes, à répandre au loin le renom de l'Égypte et de la Phénicie, symbole de la plus antique civilisation. Ce sont elles qui vinrent à la suite des Phéniciens et des Cariens, et comme leurs rivaux et leurs émules, s'implanter sur les côtes, au milieu des tribus pélasgiques qu'elles conquièrent à leur vie aventureuse ou refoulèrent dans les montagnes. Les *Danaens* en particulier nous paraissent avoir joué ce rôle en Argolide (1).

Un fait très-remarquable, et que les dernières explorations des voyageurs en Asie-Mineure ont mis en lumière, confirme ces conjectures, c'est

(1) Nous ne serions pas éloigné de voir en eux, avec M. le baron d'Ekstein, une tribu de la race mythique des Dánavas de l'Inde, dont l'irruption du côté de la Méditerranée et par la voie de l'Égypte coïncide, selon lui, avec l'expulsion des Hyksos.

que les constructions dites pélasgiques de la plaine d'Argos ont le plus grand rapport avec celles que l'on trouve sur les côtes de Lycie, et qui portent d'ordinaire le nom de *camps des Lélèges*. Or, la Lycie est justement, après l'Égypte et la Phénicie, le pays avec lequel les légendes mettent le plus constamment l'Argolide en rapport.

Les *Danaens* ne furent pas assurément les seuls à s'établir sur le rivage de l'antique Argos, mais ils furent comme le noyau autour duquel se groupèrent tous les immigrants de race japhétique, et ceux des Pélasges qu'un changement d'habitude n'effraya pas. *Persée*, le héros à l'épée flamboyante, hôte et gendre *mythique* du roi de Sérîphe (1), mais avant tout divinité solaire à la manière des divinités de l'Asie centrale, résume et absorbe en lui tous les souvenirs particuliers au premier établissement de ces étrangers. La légende de Danaüs, laquelle se développa plus tard, semble moins caractéristique. Le *dieu lycien*, Apollon, et le loup, son symbole, furent également une importation de la même époque. *Io* enfin, la rivale de Junon, se présente à nous comme la figure altérée de la race errante des fils de Javan, rendus en Argolide à une existence plus paisible après de longues et pénibles pérégrinations. Aucune de ces légendes ne trouve son explication naturelle dans l'histoire intérieure de

(1) Une des cyclades sur le chemin de l'Argolide en Lycie. Sérîphe, île d'ailleurs fort aride, avait un excellent port et servait de station aux navires. Des mines d'aimant et de fer y ont été autrefois exploitées.

la plaine d'Argos, et M. d'Ekstein a raison de dire que toute la mythologique des héros Persée et Bellérophon, on peut ajouter la mythologie d'Io, a son berceau dans les régions de l'Asie centrale; c'est là seulement qu'elle a un sens naturel : plus elle s'hellénise, si je puis dire, en se rapprochant de nous, plus elle s'altère et s'obscurcit (1).

Il n'est pas besoin d'ailleurs de supposer que les Danaens et leurs frères de Lycie fussent très-nombreux à l'origine pour se rendre compte de leurs succès. Les secours qu'ils durent trouver dans une longue pratique des nations les plus civilisées du globe à cette époque, l'énergie et la finesse que développe la vie maritime, l'idée plus précise chez eux de ce que pouvait être un gouvernement fort et composé d'éléments divers, suffisait pour leur donner une incontestable supériorité sur les tribus isolées des Pélasges pasteurs qui, plus étonnés peut-être d'abord que défiants, et habitués d'ailleurs au trafic des Phéniciens, laissèrent Tirynthe s'élever à côté d'eux avant de comprendre quel sort les menaçait. Si, comme tout nous porte à le croire, les Danaens proprement dits n'étaient pas agriculteurs, et en effet ils ne paraissent avoir eu aucune divinité agricole particulière, la plaine comme la montagne, les pâturages et les guérets restant la propriété des Pélasges, rien en apparence n'était changé dans leur existence; ils pouvaient même profiter du voisinage des nouveaux venus avec lesquels rien ne les empêchait de contracter ma-

(1) Voir l'explication très-satisfaisante du mythe de Persée, dans Bergmann, « des peuples primitifs de la race de Japhet. »

riage, ce qu'ils n'eussent probablement jamais fait avec des Phéniciens *sémites* et des Égyptiens de race pure.

La situation des nouveaux Argiens n'a plus dès lors rien d'obscur. Cousins et frères des Pélasges par le sang et par la langue, plus civilisés qu'eux, initiés déjà à la vie urbaine et aux courses maritimes, ils prennent sur le canton où ils se sont établis une naturelle influence, et finissent par se faire regarder comme les descendants indirects, mais acceptés, comme les héritiers légitimes du vieux roi Pélasgus. La fondation de Tirynthe, la forteresse bâtie par les ouvriers lyciens de Proetus, entre la pélasgique ville de *Phoronée* et la station plus phénicienne de Nauplie, était une condition nécessaire de la situation primitive des Danaëns. Mycènes, dont nous admirerons bientôt l'invincible situation, marque un nouveau progrès dans le sens de la conquête du pays par la population nouvelle. Mycènes, plus encore que Tirynthe, est dans la tradition la ville de Persée. C'est près de Mycènes qu'était le monument, je devrais dire peut-être l'autel du héros. Mycènes domine à la fois la plaine et les passes qui conduisent à travers Némée, à Sicyone et à Corinthe; c'est la clef principale de la contrée du côté de la terre. D'ailleurs, on doit supposer qu'un certain nombre de tribus pélasgiques s'étaient définitivement fixées au sol comme laboureurs, et voyaient avec plaisir une puissance capable de les protéger contre le pillage des pasteurs montagnards, toujours enclins au brigandage. L'asservissement complet de la campagne, resserrée entre les enceintes fortifiées d'Argos, de Tirynthe,

de Nauplie et de Mycènes, devint ainsi définitive. Ce fut l'œuvre de trois siècles. Un laps de temps aussi considérable laisse le champ libre à toutes les explications raisonnables. Ce n'est, en effet, que vers 1300 que Sthénélus réunit définitivement sous un même sceptre les trois principautés qu'il lègue ensuite à Eurysthée, avec qui finit la race du fils de Danaé.

Les Pélopidès et les Héraclides. — Avec les Pélopidès une autre ère commence, aussi obscure à son origine, mais aussi nettement caractérisée dans ses résultats, et de plus positivement affirmée par l'histoire (1).

D'après la légende, aux descendants de Persée succèdent tout à coup, et naturellement par un droit légitime de tutelle, les fils de Tantale et de Pélops, d'où sortira dès la seconde génération *Agamemnon, le roi des rois*. C'est encore là une de ces manières simples et brèves dont use la tradition pour résumer une époque. Comme les dieux d'Homère, elle marche de cimes en cimes, négligeant les plaines et rapprochant ce que des révolutions séparent. Les souvenirs de toutes sortes qui se rattachent à cette époque nous laissent au contraire convaincus qu'elle fut une des plus agitées et des plus sanglantes que la Grèce ait eu jamais à traverser.

Les premiers assauts contre la puissance des Perséides vinrent des tribus guerrières de l'intérieur. Homère nous représente Diomède quittant l'Étolie et venant établir ses immenses troupeaux dans la plaine de l'Inachus; Hercule et les Héra-

(1) Voir Thucydide cité plus haut. Thucyd., I, 9, 4.

clides se montrent à leur tour comme des auxiliaires d'Eurysthée, il est vrai, mais assurément comme des auxiliaires qui ressemblent bien à des maîtres, et dont les descendants croiront avoir un droit légitime sur le pays. Toutefois, le temps des Étoliens et des Doriens, des races heléniques pures, n'était pas encore venu. C'est une famille ayant de très-grands rapports avec les familles de Danaüs et de Persée, c'est-à-dire une famille de race *arienne* toujours, mais s'étant d'abord développée, civilisée et enrichie en Asie; la famille des Pélopidés, qui, après avoir soumis les côtes occidentales du Péloponèse, l'Élide et la Messénie, s'étend peu à peu sur la péninsule entière, lui impose son nom, et vient en dernier lieu établir le centre de son pouvoir à Mycènes.

Agamemnon, en dirigeant une expédition contre Iliion, vengeait sans doute des rancunes particulières, et suivait une politique que ses ancêtres lui avaient léguée. Ils retournaient à main armée dans leur ancienne patrie, dont des haines de famille les avaient chassés. Nous reconnaitrons à l'architecture du *trésor d'Atrée* et de la *porte des Lions* la supériorité très-marquée de l'ère des Pélopidés sur l'ère précédente, au moins dans le domaine des arts; et la tradition qui les fait venir d'Asie nous paraîtra de plus en plus probable quand nous aurons pu constater que le tombeau de Tantale, en Phrygie, et un certain nombre de monuments des contrées voisines présentent exactement les mêmes caractères de style et de construction que ceux de Mycènes. C'est ainsi que les murs de Tirynthe étaient la reproduction exacte des constructions lyciennes. — On lit,

pour ainsi dire, sur les pierres l'exactitude des traditions.

Le pouvoir des Pélopidés nous paraît avoir été un pouvoir purement militaire. C'est le premier qui ait laissé dans les populations indigènes le sentiment d'une oppression dure et sombre, et le souvenir de désordres moraux inconnus jusque là : il est à croire que nous possédons dans les fables d'Atrée et de Thyeste un monument de l'horreur que les nouveaux maîtres inspiraient à ceux qu'ils opprimaient. La victoire d'Agamemnon sur l'Asie, au lieu d'affermir la puissance de sa famille en Grèce, fut, on le sait, ce qui la ruina. Elle révéla aux indigènes leur force et leur puissance. L'Asie fut vaincue moins encore dans la personne de Priam que dans celle des chefs argiens et des populations mixtes sur lesquelles ils s'appuyaient pour gouverner. La Grèce du Nord, les races que le Pinde et l'Olympe tenaient en réserve prennent le dessus, et commence avec elles l'ère purement hellénique de l'histoire grecque.

Hercule est, pour la plaine d'Argos au moins, le héros de cette dernière époque. On a beaucoup discuté à ce sujet, et nous n'avons pas la prétention de donner une solution définitive d'un problème si controversé; toutefois, si les divisions que nous proposons ici sont admises, et elles nous semblent très-vraisemblables, on est amené naturellement à en conclure qu'*Hercule* n'est, en ce qui concerne l'Argolide, ni un ancien héros pélasgique, ni un héros de provenance asiatique comme Persée, ni une importation des Pélopidés. Est-il purement Dorien? est-il un mélange de

fables phéniciennes et de légendes doriennes? Tel est, ce nous semble, le cercle dans lequel se circonscrit la question en l'analysant.

De très-fortes raisons militent en faveur de ceux qui voient dans Hercule presque exclusivement le dieu phénicien hellénisé; de non moins fortes ont porté Ot. Muller à prendre parti dans le camp opposé. C'est, selon nous, une sorte de malentendu et comme un double anachronisme.

Personne ne nie, en effet, que la légende d'Hercule, telle que nous la présente Apollodore, telle que la connaissaient les Latins et les Grecs de l'école Alexandrine, ne contienne des traits nombreux qui n'appartiennent nullement au héros hellène. On prétend seulement que c'est là un emprunt postérieur aux temps homériques, et qui laisse intacte la figure du héros, fils de Zeus et d'Alcmène. La chose n'est pas impossible; mais est-il donc invraisemblable aussi que la confusion sur certains points de la Grèce ait été antérieure aux temps historiques, et contemporaine de la plus grande influence des Phéniciens dans la mer Egée et sur les côtes? Est-il inadmissible de supposer que l'Hercule grec soit une imitation très-ancienne et d'abord locale du dieu de Tyr? L'idée d'un dieu exterminateur de monstres, destructeur de brigands et redresseur de torts, est sans doute une conception si générale qu'elle se retrouve chez tous les peuples, probablement chez toutes les races. Mais il y a autre chose dans Hercule tel que l'a conçu la Grèce des beaux temps : en dehors de la conception purement mythique et de sa valeur comme symbole, il y a des faits, pour ainsi dire matériels, sur lesquels la tradition s'ap-

payait, et qui en étaient comme le corps le plus solide. Ces faits sont de deux ordres distincts. D'un côté, le nom et le souvenir d'Hercule étaient attachés à de grands travaux d'utilité publique, à des dessèchements de marais, des percements de rochers, à des tracés de routes à travers les montagnes, à des détournements du lit des fleuves, à des assainissements de contrées entières. Or, de même que l'obstination des peuples à voir partout au moyen âge, dans les vieux tronçons de routes sur les landes, dans les vieilles murailles de ponts en ruines, l'œuvre de César, prouve l'impression profonde que la civilisation romaine implantée en Gaule y avait laissée, et le sentiment vrai que c'était là une œuvre étrangère aux fils des Gaëls et des Kimris, de même l'accord singulier de toutes les traditions grecques à attribuer à Hercule un certain ordre de faits semble être un aveu positif des populations helléniques que ce n'était pas là leur ouvrage, et que des bras plus vigoureux et plus habiles avaient travaillé pour elles et dans l'intérêt de tous à une époque dont elles n'avaient conservé qu'un vague souvenir, mais dont les merveilles réveillaient sans cesse leur reconnaissance.

Or si, comme nous le prouverons un jour, nous l'espérons du moins, en parlant de l'Arcadie, ces travaux ne sont pas le fait des Pélasges, s'ils ne peuvent être légitimement attribués aux *Hellènes-Doriens* qui ne pénétrèrent même pas dans les contrées où on les rencontre en plus grand nombre, que reste-t-il à faire, sinon d'y voir le témoignage d'une influence phénicienne s'exerçant sur le pays antérieurement à tout souvenir historique? Nous

sommes d'autant plus enclins à adopter cette conclusion, que les mêmes traditions, correspondant à des faits du même ordre, se retrouvent en Italie, en Gaule, en Espagne, sur les côtes, avec des caractères qui ne permettent plus de douter qu'il s'agisse du dieu tyrien, dont le temple s'élevait au-dessus des rochers de Gadès comme un témoignage de la prise de possession du pays par les Phéniciens. Melkart, l'Hercule phénicien, le voyageur infatigable, est, en effet, le premier symbole sous lequel les populations grecques, les populations des îles, les populations italiques, celtiques et ibériennes, se soient représentées l'infatigable activité des marchands cananéens (1). On put donner ensuite le nom de *travaux d'Hercule* à des phénomènes naturels inexplicables, comme les cava-thres ou les cavernes volcaniques du mont Aventin; mais ces imitations naïves des vieilles légendes ne sont-elles pas une preuve de plus de leur étendue et de leur ancienneté?

D'un autre côté, le héros, père des Héraclides, protecteur des Doriens, fils d'Alcmène, oncle d'Iolas et ami de Philoctète, a une personnalité très-distincte, et, comme éponyme des *Héraclides* en particulier, ne peut se confondre avec aucun dieu étranger. Il y a là évidemment des faits d'un autre ordre, parmi lesquels ce qu'il y a pour nous de plus saisissable et de moins sujet à des interprétations erronées, est l'existence même de bandes ou tribus guerrières, aussi aptes à des coups de mains sur mer que sur terre,

(1) Les Phéniciens se représentaient eux-mêmes sous la figure de leur dieu.

et dont les plus anciens témoignages, y compris celui de l'auteur de l'Iliade, nous permettent de suivre à peu près la trace. Or, n'est-il pas singulier de trouver les premiers Héraclides dans les îles, à Rhodes avec Télépôleme (1), en Crète, en Corse (2), à Cos, dans les plaines de Troie enfin, où Hercule aborde avec six vaisseaux et prend une première fois Iliion (3). Il est sans doute difficile de dire quel rapport exact existe entre les Héraclides associés aux Doriens pour rentrer dans le Péloponèse, et les Héraclides d'Homère; mais il est évident que l'esprit populaire ne les avait pas rapprochés sans motifs, et, en tout cas, que les deux traditions finirent par se confondre. Mais à Rhodes, en Crète, en Corse, les tribus ou bandes *héracléennes* sont partout côte à côte avec les comptoirs phéniciens. A Cos, où se trouvaient des mines d'airain, le dieu et le héros étaient simultanément adorés. N'est-ce pas là comme le point de jonction des deux cultes et l'origine première de leur confusion, — les plus

(1) Homère, Iliade, II, 628-653. La situation de Lindos, fondée par Télépôleme, montre ce qu'étaient les Héraclides. Lindos était un vrai nid de pirates. La ville, dit M. V. Guérin, qui a visité les lieux en 1854, avait une acropole impenetrable, un port assez vaste, mais son territoire très-rude imposait aux habitants une vie active et qui leur procurait leur nourriture autrement que par l'agriculture. Les environs de Lindos ne sont, en effet, que pierres et que rochers. *Philstrate*, Icon., II, 24, disait déjà que les *Lindiens occupaient la région la plus âpre de l'île de Rhodes*. (Voyage dans l'île de Rhodes, par V. Guérin. — Durand, 1856.)

(2) Diod., Sicile, V, 15.

(3) Iliade XX, 145.

barbares imitant toujours les plus civilisés? Les pirates hellènes, sillonnant les mêmes mers que leurs devanciers cananéens, luttant d'influence avec eux, victorieux à la longue dans ce combat où les Sémites succombèrent partout, purent bien se faire un héros distinct sans doute, et dont ils avaient apporté les premiers éléments mythiques avec eux, mais cependant analogue au Dieu du peuple dont ils étaient les rivaux, quant à la partie de la légende qui se développa pendant la période de leur vie la plus aventureuse. C'est ainsi que les Doriens, frères des Héraclides, et, dans le principe, navigateurs comme eux (1), prirent aux peuples de la Lycie et de l'Asie-Mineure les principaux traits de leur Apollon.

Revenons maintenant à la plaine d'Argos. Sur ce terrain circonscrit, la légende est presque entièrement dorienne; elle l'est incontestablement pour tout ce qui se rapporte aux faits attestés par Homère. Apportée toute faite en Argolide par les premiers Héraclides, elle ne semble avoir été modifiée qu'autant qu'il était nécessaire pour rattacher le pouvoir des fils d'Hercule par une filiation légitime à celui des fils de Persée (2). La

(1) L'Hexapole dorique, composée de Lindos, Ialysos, Camiros, Cos, Chide et Halicarnasse, paraît être contemporaine de la guerre de Troie. Voir Conon., *Apud meurs.* Rhodes, ch. 6.

(2) Il peut y avoir quelque chose de vrai dans la fiction d'une parenté entre Persée et Hercule, en ce sens que les *Héraclides* pouvaient être en effet des membres de la grande famille japhétique, plus rapprochés des *Perséides* que les fils de Pélops.

question du droit d'aînesse soulevée par Héra (1) est une idée qui ne pouvait appartenir qu'à la race aristocratique de Dorus. Ce n'est donc pas le moment de l'étudier ici dans ses traits généraux, les légendes ne pouvant être étudiées avec fruit que sur le terrain même et dans le milieu où elles sont nées. Il est toutefois des détails qui doivent attirer notre attention. Et avant tout, sur quels fondements les Doriens d'abord, Homère ensuite, purent-ils asseoir cette fable d'Hercule mettant son courage et ses forces au service d'Eurysthée, c'est-à-dire se posant vis-à-vis de lui dans une sorte de dépendance qui semble indiquer une dépendance réelle, quoique momentanée, des Héraclides vis-à-vis des fils de Pélops (2)? Une étude attentive de toute la légende d'Hercule nous autorise à affirmer qu'il y a là le souvenir d'un fait réel, à savoir, l'intervention des Héraclides, c'est-à-dire des tribus guerrières du Nord, venues au secours des Pélopidés attaqués de toutes parts durant la dernière période de leur puissance, intervention à laquelle Thucydide nous paraît faire allusion lorsqu'il explique la vulgarisation du nom d'Hellène appliqué à toute la Grèce par le rôle que les tribus de cette race jouèrent dans une grande partie du pays en y servant comme auxiliaires (3), avant d'y dominer en maîtres. La guerre finie, ces auxiliaires exi-

(1) Junon. Voir Hom., Iliade, XIX, 96.

(2) Le même fait s'était produit en Béotie, où le roi de Thèbes ne permettait pas à Hercule d'entrer dans ses villes fortes et l'obligeait à camper au dehors.

(3) Thucyd., I, 3, ἐπ' ὠφελεία.

geants devenaient un véritable embarras. Il fallait les expulser : on sait, en effet, avec quel acharnement, suivant la tradition, Eurysthée poursuivit les fils d'Hercule, qui lui-même n'était venu à Tirynthe que chassé de Béotie par l'oracle (1). Réduite à ses termes les plus simples, la légende d'Hercule, en ce qui concerne l'Argolide, exprime donc le fait nouveau à cette époque de l'imixtion des peuplades helléniques du Nord dans les affaires du Péloponèse, et de l'Argos en particulier, et la prétention qu'avaient ces bandes armées de faire la loi au pays après avoir aidé les familles régnantes à maintenir leur autorité.

Ce point de vue, il est vrai, laisse inexplicables, même en ne sortant pas de l'Argolide, les deux travaux d'Hercule les plus célébrés par la poésie. Hercule, dit la fable, étouffa d'abord l'hydre de Lerne, puis bientôt après le lion de Némée. Si Homère parlait de ces exploits, nous pourrions chercher à les rattacher à la légende *dorienne* (2); mais son silence nous fait supposer que c'étaient là deux traditions purement locales, pélasgiques plutôt qu'helléniques, et que la poésie homérique, presque entièrement thessalienne quant à ses éléments constitutifs, ne connaissait pas. La vue des lieux, dont nous donnerons

(1) Après son expédition contre les Minyens, Hercule, rendu furieux par Junon, jeta au feu les enfants qu'il avait eus de Mégare; s'étant condamné à l'exil pour cette action, il alla consulter l'oracle qui lui dit d'aller habiter Tirynthe et d'y servir Eurysthée pendant douze ans. (Apollodore, II, 4, 12.)

(2) Je prends ici le mot dans un sens très-étendu et presque synonyme d'hellénique. Les Doriens représentent pour moi, dans ce sens, les Hellènes guerriers.

bientôt la description rapide, nous a confirmé dans ces conjectures. Némée, Lerne, sont deux plaines basses et marécageuses, bornant l'une au Sud-Ouest, l'autre au Nord-Est, l'Argolide proprement dite. Ces deux plaines, précieuses par leur fécondité et se distinguant nettement de l'aride Argos, furent évidemment inhabitables dans le principe, tant à cause de l'abondance des eaux que des maladies pestilentielles et des fièvres que les chaleurs de l'été devaient y développer. Des travaux de dessèchement ou d'endiguement des torrents dont le cours mieux dirigé devint une source de richesse, furent nécessaires et durent être la première préoccupation des colons civilisés de l'Argos. Ces travaux sont justement de ceux que les Phéniciens semblent partout avoir fait exécuter sous leurs ordres. Nous croyons donc retrouver ici le souvenir d'un premier essai de civilisation de la contrée par une puissance étrangère aux Pélasges. Nous retommons dans la légende de l'Hercule tyrien, soit que les Phéniciens proprement dits se soient chargés de ces premiers travaux, soit qu'ils fussent dus aux Danaens, initiés aux habitudes cananéennes, et que les tribus pélasgiques ne distinguèrent pas bien d'abord des Phéniciens. Les Pélasges de la montagne, descendant avec leurs troupeaux dans ces pâturages assainis, durent dans leur langage figuré, et à l'imitation d'ailleurs des colons étrangers, voir dans ces merveilles l'œuvre de ce dieu voyageur et bien-faisant avec lequel l'Hercule hellénique avait de si grands rapports. La confusion entre le dieu et le héros, ici comme ailleurs, était facile, et les

Héraclides se plurent à rattacher à la légende de leur père mythique ces fables analogues qu'ils trouvèrent popularisées dans le pays qui devenait leur patrie définitive. En tout cas, il n'est pas douteux à nos yeux que pélasgique, phénicienne, danaenne ou doriennne, la légende ne fasse en cette circonstance allusion à des travaux réels et importants destinés à favoriser l'écoulement des eaux. Le *mythe* a donc encore ici des assises solides, et par plusieurs points touche à la terre et à l'histoire, et mérite d'autant plus étude et attention.

En somme, l'histoire primitive de l'*Argos* se résume en quatre périodes distinctes, rattachées fictivement entre elles par des généalogies sans valeur historique.

1^o *Époque purement pélasgique*. — Les Cananéens abordent sur les côtes et y fondent des comptoirs, mais sans se mêler aux indigènes. Héra et Argus sont les divinités du pays ; l'enceinte de Phoronée, le centre des tribus pélasgiques.

2^o *Danaens*. — Époque de communication fréquente avec les îles et les côtes de l'Asie-Mineure, et particulièrement avec la Lycie. Colonisation de la contrée par des immigrants de race japhétique, mais depuis longtemps en rapports intimes avec l'Asie, la Phénicie et l'Égypte. Apollon et Persée sont les divinités des nouveaux colons, qui commencent à se mêler aux Pélasges et à se fondre avec eux. Le culte de Héra se modifie sans disparaître.

3^o *Pélopides*. — Une famille puissante venue de Phrygie étend son influence et bientôt sa do-

mination sur tout le Péloponèse, et finit par s'emparer du pouvoir en Argolide, où elle s'établit définitivement. Elle laisse dans l'esprit des populations le souvenir d'une époque de tyrannie. Sous ses auspices se fait l'expédition contre Troie.

4^o Des tribus guerrières du Nord commencent à s'immiscer dans les affaires de la contrée. Un héros *mythique*, Hercule, est aux yeux des Argiens le symbole de leur influence. La lutte des Héraclides et des Argiens se personnifie dans la lutte d'*Hercule* et de *Héra*. Après des tentatives nombreuses et à plusieurs reprises sans résultat, les Héraclides deviennent les maîtres de la plaine. L'ère purement hellénique commence.

CHAPITRE X.

Le temple de Héra et culte de la déesse.

Au milieu de ces révolutions successives qui se passaient autour d'eux, au-dessus d'eux, pourrais-je dire, et dont ils étaient les spectateurs plus ou moins opprimés, les vieux Pélasges formaient toujours le fond de la population argienne. Comme les Gaëls, après l'invasion romaine et la conquête des Francs, ils avaient changé de nom et pris celui de leurs maîtres, mais en conservant toujours leurs mœurs dans la montagne, leur caractère et leurs traditions dans la plaine. Les Danaens, les Perséides, les Héraclides eux-mêmes respectèrent en eux des instruments utiles et les laissèrent se transformer peu à peu, mais ne paraissent pas les avoir persécutés. Les Atrides seuls, nous l'avons dit, laissèrent le souvenir de tyrans odieux.

L'Héraëum, ou temple de Héra, resta ainsi sans opposition le point central et toujours sacré de la famille pélasgique, le principal monument religieux du pays. Aucun dieu étranger ne put jamais détrôner Héra; les diverses puissances qui se succédèrent lui rendirent, au contraire, plus ou moins

hommage. C'est vers ce vieux sanctuaire que nous allons maintenant nous diriger : mais d'abord, avant de quitter définitivement Tirynthe, faisons en quelques mots son histoire. Elle sera courte, car les documents manquent presque complètement.

Soumise ou indépendante, Tirynthe paraît avoir été très-florissante jusqu'à l'invasion doriennne. Homère en parle comme d'une forteresse redoutable; mais ses beaux jours passèrent bien vite. Après le retour des Héraclides, on ne retrouve plus guère son nom cité que pour apprendre qu'elle fut détruite par les Doriens d'Argos qui, suivant les uns (1), voulaient augmenter la population de leur ville, suivant d'autres (2), punissaient en eux, comme ils l'avaient déjà fait pour plusieurs autres villes, des tentatives d'indépendance qui menaçaient le repos commun. Les Tirynthiens se rappelaient trop leur antique et glorieuse histoire. On détruisit une partie de leurs murs, et ils furent réduits à l'état de simple bourgade (3). Hérodote rapporte qu'ils s'étaient unis aux Mycénéens à la bataille de Platée. Les deux villes homériques, à elles deux, avaient fourni quatre cents combattants.

Dois-je faire mention du seul trait de caractère que la tradition prête aux Tirynthiens et dont tous les voyageurs ont parlé sur la foi d'Athénée? C'est faire, je trouve, beaucoup d'honneur à une

(1) Paus., I, II, ch. 36.

(2) Strabon.

(3) Un petit village resta toujours aggloméré au pied de l'ancienne forteresse.

fable sans aucune vraisemblance. Les Tirynthiens avaient la manie de rire sans cesse, et les affaires publiques en souffraient. Ils consultèrent l'oracle, qui leur promit que cette espèce d'infirmité cesserait du jour où ils auraient pu égorger un bœuf et le jeter à la mer en sacrifice sans qu'aucun d'eux eût rompu son sérieux. On était en train de sacrifier la victime, le vase qui reçoit le sang était tout préparé, quand on aperçoit un enfant qui s'en approche : on veut l'éloigner, de crainte qu'en s'oubliant au milieu de cette grave compagnie il ne fasse manquer le sacrifice. « Avez-vous donc peur, s'écrie-t-il, que je ne renverse le vase ? » Il faut croire que le vase était grand et que l'enfant était petit, car on rit beaucoup. Depuis ce temps les Tirynthiens, persuadés que leurs efforts étaient inutiles, continuèrent à rire sans remords.

Un texte un peu plus grave est celui où Pausanias nous apprend qu'une statue de Héra, en olivier, la plus ancienne statue de Héra connue, fut transportée de Tirynthe à Argos après la destruction de la ville. Elle était attribuée à un fils d'Argus, qui l'avait dédiée à la déesse.

Strabon compte douze stades de Nauplie à Tirynthe. C'est, en effet, à peu près la distance.

On ne connaît pas de monnaies de Tirynthe. Cela est tout naturel, Tirynthe ayant dû être détruite avant l'invention de la monnaie frappée.

Quittons maintenant Tirynthe, et, tournant le dos à la mer, avançons-nous vers le fond de la plaine, en inclinant à droite, de manière à suivre le pied des montagnes ; après une heure et

demie de marche, nous touchons aux ruines du temple de Héra.

Temple de Héra (1) argienne. — « Le temple de Héra (2) est à quinze stades de Mycènes. Le ruisseau Éleuthérius coule le long de la route ; son eau sert pour les purifications aux prêtresses qui président aux sacrifices secrets. Le temple est dans l'endroit le plus bas de l'Eubée. Les Argiens donnent ce nom à la montagne sur laquelle est le temple de Héra. Ils disent que le fleuve Astérion eut trois filles : Eubée, Prosymna et Acræa, qui furent les nourrices de Héra. Acræa donna son nom à la montagne qui est en face du temple, Eubée à tout ce qui entoure le temple, et Prosymna à la plaine qui est au bas.

« Eupolème d'Argos a été, à ce qu'on dit, l'architecte de ce temple. Les sculptures qui règnent au-dessus des colonnes représentent d'un côté la naissance de Jupiter et le combat des dieux et des géants, et de l'autre la guerre de Troie et la prise de cette ville.

« Héra est assise sur un trône ; sa statue, d'une très-grande proportion, en or et en ivoire, a été faite par Polyclète. Elle porte une couronne sur laquelle sont représentées les Grâces et les Saisons. Elle tient une grenade d'une main et un sceptre de l'autre ; sur le sceptre est un coucou.

« Au-dessus de ce temple sont les fondements du premier et ce qu'en épargna l'incendie

(1) Junon.

(2) Paus., II, 17.

« causé par l'imprudence de Chryséïs, prêtresse
« de Héra, qui se laissa surprendre par le som-
« meil, tandis qu'une lampe brûlait devant des
« guirlandes : elle s'enfuit à Tégée et se mit sous
« la protection d'Athéné (1) Alea. Quelque grand
« que fût ce malheur, les Argiens n'abattirent
« pas la statue de Chryséïs, et on la voit encore
« devant le temple qui a brûlé. »

Tel est, en l'abrégeant un peu, le récit de Pau-
sanias. « D'Argos au temple de Héra (*Heræum*),
« dit Strabon (2), on compte 40 stades, et 10 de
« l'Héræum à Mycènes. Le temple était commun
« aux deux villes : on y voit des statues faites
« par Polyclète, supérieures à toutes les autres
« pour l'art, mais au-dessous de celles de Phidias
« pour la grandeur et la magnificence. » (3)

Hérodote (4) donne aussi la distance du temple
à Argos, lorsqu'il raconte le trait de piété filiale
de Cléobis et de Biton. « Cléobis et Biton, dit-il,
« se mettant eux-mêmes sous le joug, traînèrent
« le char sur lequel leur mère était assise, et par-
« coururent ainsi l'espace de 45 stades pour ar-
« river au temple. » Sophocle nous apprend de
plus que le temple était à gauche de Mycènes,
pour qui se tournait vers Argos.

Ainsi, dans un cercle facile à tracer avec des
données aussi positives, 10 à 15 stades d'un côté,
40 à 45 de l'autre, il semble qu'il était facile de
retrouver l'emplacement du temple. On eût pu

(1) Minerve.

(2) Liv. VI, p. 368.

(3) Id., p. 372.

(4) Hérod., IX, 31.

croire qu'il suffisait de le chercher pour le dé-
couvrir. On a pourtant été fort longtemps sans
rien savoir de positif à cet égard. Les ruines
étaient sous terre, et l'on ne pouvait faire que
des suppositions.

En 1831, le général Gordon a entrepris les
premières fouilles. Le général Calergi (1) en a fait
depuis de nouvelles, qui ont pleinement confirmé
les premières. Un clou d'or d'une certaine dimen-
sion, un digamma éolique en bronze, sur le corps
duquel on lit écrit en belles lettres éoliques,
πιθέσιος, don de Pithée, je suppose, et qui devait
faire partie du mot *Ἥρα*, suspendu en guise
d'offrande, quelques petits objets de bronze et
des vases furent, du reste, les seuls trésors qu'on
en retira. Mais ils suffisaient pour prouver qu'on
était bien sur l'emplacement du temple. On nous
a parlé aussi de fragments de colonnes trouvés
dans ces mêmes lieux : nous n'avons pu avoir
de détails positifs à cet égard, et ne savons pas
ce que ces débris sont devenus. Voici, en peu de
mots, l'état dans lequel se montrent actuellement
les ruines.

Nous arrivons au pied des montagnes : vis-à-vis
est un ravin assez profond et qui peut servir jus-
qu'à un certain point d'indication au voyageur
pour trouver l'emplacement du temple. A gauche
s'élève, en s'enfonçant dans le flanc de la mon-
tagne, un espace en forme de triangle, dont le
sommet s'appuie en haut sur le rocher, et dont la
base s'étend dans la plaine. Ce triangle, très-sen-
siblement incliné et suivant la pente et le mouve-

(1) Actuellement ministre des affaires étrangères en Grèce.

ment général du terrain, se divise en trois étages bien distincts. L'étage du centre est supporté par un mur cyclopéen; ce mur, construit de blocs énormes bien plus gros que ceux de Tirynthe, est ce qui frappe d'abord la vue. De loin, on peut le prendre pour une portion du rocher lui-même bizarrement arrangé en couches, comme cela arrive quelquefois, par le caprice seul de la nature : de près, on s'aperçoit que ce sont de vastes pierres d'une espèce de chiste argileux, placées, comme à Tirynthe, dans le sens de leur profondeur, très-longues, très-larges, mais peu élevées; cinq pas de long sur quatre et demi de large; la hauteur n'est, au contraire, que d'un pied et demi en moyenne. Ce mur singulier a soixante-cinq pas de long. — Un autre mur semblable coupe le premier à angle droit, et s'enfonce à droite comme pour percer le flanc de la montagne : ce mur a environ trente-cinq pas. Entre ces deux murs s'étend une plateforme dont ils sont les appuis, et qui était évidemment destinée à recevoir un édifice. On ne peut guère douter que ce soit là l'emplacement du vieux temple brûlé l'an 423 avant Jésus-Christ, par la négligence de la prêtresse Chrysis.

A droite, entre le mur cyclopéen et le ravin, un mur hellénique d'une bonne époque, descendant en zigzag jusqu'à l'étage inférieur, mais de manière à ce que les différents pans de murs dont il est composé se coupent à angle droit, semble envelopper la vieille enceinte. Sa construction est originale. Cinq couches de pierres sont encore debout. La première composée de pierres larges, longues et assez étroites : la seconde, au con-

traire, de pierres assez hautes et beaucoup moins larges, puisqu'il en faut la plupart du temps deux pour couvrir la pierre inférieure. La troisième couche reprend le caractère de la première, et la quatrième celle de la seconde. Tout indique que le mur continuait de la même manière; et ce qui achève de donner un air singulier à cette manière de bâtir, c'est que les couches étroites dépassent un peu les autres de façon à former un bossage sensible de deux en deux assises.

On n'a pas fait assez de fouilles sur le plateau inférieur pour qu'on puisse suivre la direction des murs qui ne sont mis à découvert que par endroits, mais il est fort probable cependant que c'est là que s'élevait le nouveau temple, œuvre d'*Eupolème*; cela concorde parfaitement avec ce que nous dit Pausanias, que le vieux temple se trouvait au-dessus du nouveau. Le mur hellénique en zigzag serait alors le péribole commun, ou mur de défense de l'enceinte sacrée tout entière.

Tous ces restes sont sans doute bien peu considérables (1). Nous savons que nous sommes sur les ruines des deux édifices, et voilà à peu près tout; ce serait folie que de vouloir en essayer une restauration quelconque. Mais n'est-ce pas, cependant, un résultat important que d'avoir mis à nud ces assises de murailles cyclopéennes et ces fragments de murs helléniques d'une construction particulière? Le mur cyclopéen par la di-

(1) De nouvelles fouilles ont été faites depuis notre passage à Argos, mais nous n'avons aucun détail sur les résultats obtenus.

mension et l'agencement des blocs, l'aspect général qui est le même que celui des murs de Tyrinthe et de Mycènes, nous reporte aux époques les plus reculées et probablement jusqu'à la période pélasgique pure. Mais qu'était-ce alors qu'un temple? Quel monument les Pélasges avaient-ils élevé sur ce plateau si fortement soutenu qu'il ressemble aux assises d'une forteresse? Y avait-il là quelqu'une de ces vieilles colonnes, de ces pierres sacrées qui furent pendant un temps la seule représentation connue des dieux? N'y avait-il qu'une enceinte nue habitée par un dieu invisible comme le dieu du Lycée arcadien, et les Pélasges n'ont-ils pas égorgé peut-être au pied de ces blocs des victimes humaines? Nous ne pouvons répondre d'une manière précise à toutes ces questions? Toutefois, un aperçu rapide de ce que fut le culte de Héra aux différentes époques est de nature à satisfaire en partie la curiosité éveillée.

Le culte de Héra. — Nous pouvons diviser l'histoire du culte de Héra en trois périodes distinctes : 1^o période purement pélasgique; 2^o période pélasgico-danaenne; 3^o période épique ou doriennne. Dans la première période, la religion se présente à nous sans mélange, telle que les vieilles races indigènes l'avaient conservée dans leur longue émigration de l'*Arie* en Grèce; elle a les plus grands rapports avec le culte des *Védas*, dans lesquels les mythes se montrent encore dans toute leur naïveté (1). Dans la seconde période, l'influence étrangère

(1) Voir à cet égard l'excellent et savant ouvrage de M. Alfred Maury, membre de l'Institut, *Religions de la Grèce antique*, t. I.

commence à se faire sentir; le caractère de la déesse se dessine et se personnifie davantage. Elle a des statues. La légende de son mariage avec *Zeus* (1) se développe. Le sens allégorique du mythe primitif se perd tout à fait. La troisième période est, si je puis dire, la période héroïque de la déesse; elle persécute Hercule, elle est la grande protectrice de l'expédition contre Troie. Elle n'est plus seulement la déesse argienne, elle devient la reine de l'Olympe hellénique tout entier.

Nous passerons rapidement en revue chacune de ces périodes. Le peu que nous en savons nous aidera à nous faire une idée plus juste de la situation intellectuelle et morale des populations primitives et des diverses phases par lesquelles elles ont passé. Héra est d'ailleurs la déesse chez laquelle il est le moins difficile de suivre ces transformations successives.

Première période. — Héra, chez les Pélasges de l'Argos, se montre sous deux aspects, dont l'un absorba l'autre peu à peu. Au point de vue purement religieux, elle se présente à nous comme la personnification de l'air, la souveraine des cieus, la reine des nuages fertilisants; la source de la fécondité de la terre et de la reproduction des êtres. A ce titre, dans le langage poétiquement allégorique des vieux Aryas, les ancêtres des Pélasges, elle est la *maîtresse des vaches célestes* (les nuées), dont le lait (la pluie) descend comme une douce rosée sur la terre. Elle donne à *Argus aux cent yeux*, *παρόπτης*, qui voit tout (image du ciel étoilé), la garde de son trou-

(1) Jupiter.

peau céleste (1). Comme l'air et les nuages qu'elle représente, elle est suspendue entre le ciel et la terre (2). Elle est pure comme l'éther, incorruptible *vierge* *παρθενία* (3), ainsi que presque toutes les déesses pélasgiques. A Falères (4) comme en Argos, son temple est servi par des prêtresses, et l'une d'elles, celle qui portait les offrandes, la *Canéphore*, devait être vierge : des chœurs de vierges chantaient des hymnes en son honneur (5). Héra, dans cette conception primitive, est donc une divinité indépendante : elle est l'égale et la sœur du Zeus pélasgique, le dieu des hauts lieux, fils de l'Éther et père de la Lumière, *Λυκίτιος* (6), présent sur les sommets du mont *Apezas* (7) comme sur les cimes du *Lycée* arcadien.

(1) On voit pourquoi l'on racontait que des cent yeux d'Argus, cinquante veillaient tandis que le sommeil fermait les autres.

(2) C'est probablement, dit M. Maury, l'origine du mythe homérique de Héra, suspendue à une chaîne d'or au milieu de l'éther et des nuages, allégorie dont, au temps d'Homère, on ne saisissait déjà plus le sens. Le mot *ἄκμων*, enclume en grec, paraît avoir eu en sanscrit le double sens d'enclume et de ciel; le mot ayant perdu sa double signification chez les Hellènes, le mythe homérique raconta qu'Héra avait des enclumes aux pieds.

(3) Les vieux Pélasges ne se résignèrent jamais à lui voir perdre cette divine vertu, et l'on disait parmi les pasteurs, je suppose, qu'après son mariage avec Jupiter elle retrouvait tous les ans sa virginité dans les eaux de la fontaine *Canathos*, où elle allait se baigner.

(4) Capitale des Falisques, fondée par des Pélasges.

(5) Voir Maury, *Religions de la Grèce antique*, I, 76, et toutes les autorités citées en notes.

(6) De la même racine que *lux*.

(7) Près de Némée.

Elle n'est pas seulement argienne, elle est *pélasgique*. C'est ainsi qu'on devait l'adorer à Iolchos, à Stymphale et à Falères, où nous lui connaissons d'anciens temples.

Mais Héra ne conserva pas longtemps ces caractères généraux; elle devint spécialement *argienne*, c'est-à-dire la déesse particulière et protectrice des tribus pélasgiques de l'Argos. Si nous la considérons sous ce rapport, nous trouvons qu'Inachus lui fit le premier des sacrifices, que Phoronée, fils d'Inachus, lui consacra la contrée, et qu'Argus, qui régna ensuite, lui éleva un temple. Elle passe pour avoir été nourrie sur les lieux mêmes où s'élevait l'Héraëum argien (1). Ses nourrices sont les filles du fleuve Astérion qui coulait devant le temple. Leurs noms se rattachent à la montagne et à la plaine voisine, et rappellent peut-être la situation des anciennes tribus pastorales environnantes : *Eubée*, *Ἐβούα*, la contrée aux beaux pâturages; *Acræa*, *Ἀκραιά*, la contrée élevée, le haut pays; *Prosymna*, *Πρόσσυμνα*, la contrée des chants et des danses, peut-être la plaine (2). La plante que l'on offrait de préférence à la déesse croissait sur les bords du fleuve Astérion et en portait le nom. Héra devint dès lors pour les Argiens une déesse locale, la souveraine de la contrée autant que la souveraine du ciel. En elle se personnifia leur histoire : toutes les fois que de graves événements bouleversèrent l'existence de l'Argos tout en-

(1) Temple de Héra.

(2) « On appelle Prosymna la plaine qui est au bas du temple. » Paus., II, 17.

tière, Héra passa pour y avoir pris une part active, et toujours dans le sens de l'intérêt des Pélasges. Elle est avant tout l'ennemie implacable des influences étrangères; elle combat dans Io, mère d'Épaphos, l'influence égyptienne, l'influence asiatique dans la personne de Latone, dans Hercule la race belliqueuse de Doros et d'Hylus; elle égare l'esprit des filles de Proetus, prêtresses-bacchantes de Dionysos, et quand enfin les Pélopidés ont réuni sous leur sceptre les éléments divers qui pendant longtemps avaient lutté dans la plaine pour la prééminence, elle devient la grande protectrice de Ménélas et d'Agamemnon, les rois de Mycènes, sa ville chérie.

Seconde période. — Ce nouveau rôle imposé à Héra par l'imagination des Pélasges eut pour conséquence nécessaire des modifications importantes dans la manière d'interpréter le mythe primitif. Plus les Pélasges se rapprochèrent des *Danaens* et tendirent à se confondre avec eux, plus Héra dut se rapprocher des divinités nouvelles que les colons étrangers et les marins de Méonie, de Lycie ou de Crète apportaient avec eux sous la forme de statuettes de bois au pouvoir magique; *ἑστία*. Une sorte d'échange et de compromis eut lieu : une statue de Héra fut érigée à Tirynthe, et le mariage de la déesse avec le Zeus asiatique ou crétois, fils de Cronos (1), père de Persée, de Danaé et de Latone, devint le sym-

(1) Ce Zeus ne doit pas être confondu avec le Zeus arcaïdien et pélasgique. Cicéron les distingue positivement.

bole religieux de l'alliance des deux populations et des deux cultes (1).

L'*Hieros gamos*, ou mariage divin, est le trait distinctif de cette seconde période : on en célébrait l'anniversaire tous les ans avec une grande pompe. *Héra* fut dès lors regardée comme le modèle des épouses vertueuses et chastes; elle finit par présider aux enfantements. L'histoire de ses amours avec Zeus devint une légende pieuse. On racontait qu'après avoir été vierge elle s'était unie secrètement à Zeus, à l'insu de ses parents, et avait vécu avec lui dans l'*Eubée* (la partie de la montagne où le temple argien était bâti); que plus tard le mariage avait été célébré publiquement à Cnosse, en Crète. La vieille opposition de Héra aux autres déesses fut considérée comme l'effet des sentiments jaloux que la sévère épouse avait conçus en apprenant les infidélités de son époux.

La personnalité de Héra comme femme se développa ainsi de plus en plus, sa nature primitive et tout allégorique disparut, et quand, à la suite de la guerre de Troie, le poème épique s'en empara, la métamorphose était déjà complète.

Troisième période. — Cette troisième période a pour point culminant la poésie homérique. Déjà femme de Zeus et ennemie d'*Hercule*, ou plutôt, pour parler un langage moins mythique, ennemie des bandes armées *héracléennes*, dont les Pélopidés, nous l'avons vu, n'acceptaient qu'à re-

(1) Maury, *loco citato*. « Il semble que la Crète ait été le principal théâtre de cette union de deux cultes d'abord distincts et symbolisés par le mariage de deux divinités. »

gret l'intervention dangereuse, chantée par les premiers aèdes de l'âge nouveau comme la grande protectrice des chefs de l'expédition, gloire des Danaens, elle se trouva presque naturellement, par suite de cette situation particulière dans le cycle épique qui commençait à se développer, la reine, assez peu puissante, il est vrai, de l'Olympe hellénique.

« *Héra*, dit M. Maury (1), que nous aimons tous « jours à citer en pareille matière, divinité des « Pélasges dans laquelle viennent se confondre « les traits de la Dioné pélasgique et de la déesse « d'Argos, prend dans Homère un caractère encore « plus anthropomorphique que Zeus. Presque « toute trace de la personnification de l'air s'est « perdue en elle; c'est simplement une femme difficile et hautaine, jalouse et maussade, incommode « mode compagne de la couche du roi des dieux. » Soumise au pouvoir de Zeus, comme l'était « alors l'épouse grecque, moins libre que la « femme dans nos sociétés modernes, *Héra* ne se « montre que rarement avec les anciens attributs « de divinité suprême. On retrouve cependant çà « et là en elle la déesse protectrice d'Argos et de « Mycènes. » (2)

Tous ces vieux mythes auxquels Homère fait allusion, il ne semble plus les comprendre : avec lui commence pour Héra comme pour les autres divinités l'âge où la poésie domine la religion. — Le sens vrai des fables et leur valeur religieuse a disparu.

(1) T. I. p. 267.

(2) Iliade, IV, 54, 53.

Nous n'avons pas besoin d'insister davantage sur ces graves changements survenus avant l'époque épique proprement dite dans la manière de comprendre la légende de Héra, pour qu'il soit évident à tous qu'Homère ne saurait servir de base à l'étude du culte de la déesse, et que d'un autre côté chercher de l'unité dans le mythe pris dans son ensemble serait folie, aussi bien que vouloir l'expliquer en se plaçant à un point de vue unique. La première période s'explique par les Védas, la seconde par l'histoire intérieure de la contrée, la troisième par les nécessités plus artistiques que religieuses auxquelles durent se conformer les aèdes. C'est tout ce que nous croyons opportun de remarquer ici. Nous avons hâte de nous rendre à Mycènes.

ser entre elle et la montagne une petite vallée. Un rocher élevé, naturellement escarpé sur plusieurs points, dominant le ravin d'un côté et formant la partie avancée de l'*Aétos*, dont il est presque détaché et auquel il ne tient que par sa base, succède à la colline. De la route on en aperçoit le sommet. Là sont les murs pélasgiques : c'est l'acropole de Mycènes.

Fondée, suivant la tradition, assez longtemps après Argos et une génération après Tirynthe, Mycènes acquit bientôt tant d'importance qu'elle éclipsa un moment par sa splendeur Argos elle-même. Mycènes est dans l'Iliade *la ville bien bâtie* (1), *la ville aux larges rues* (2), *la ville aimée de Héra, la ville qui renferme beaucoup d'or*, πολυχρυσιο Μυκλήνης (3). Pour Homère, Mycènes est évidemment la première ville du pays, la ville la plus forte et la plus riche. C'est à Mycènes qu'habitait Clytemnestre pendant l'absence d'Agamemnon ; c'est à Mycènes que sont, suivant toutes les traditions, les tombeaux des Atrides.

Tirynthe n'était qu'une forteresse. Mycènes, on le verra, est déjà presque une ville. Elle nous représente la civilisation des *Danaens* à son plus haut point de développement. Les *Danaens* n'ont plus seulement un pied dans la plaine comme quand ils ne possédaient que Tirynthe, ils la dominent tout entière et sont évidemment par ces fortes positions les maîtres des vieilles tribus agricoles et pastorales que renfermait encore l'*Argos*.

(1) II., II, 569.

(2) II., IV, 52.

(3) II., VII, 180.

CHAPITRE XI.

Mycènes.

En continuant à côtoyer les montagnes, on arrive bientôt au pied de petites collines qui, s'allongeant dans la plaine, obligent à incliner sur la gauche, si l'on veut éviter une pénible ascension. Ce sont les premiers contre-forts de la chaîne qui ferme la plaine au Nord-Est.

Mycènes est derrière, au pied d'une haute montagne, à laquelle sa forme triangulaire et la pente égale de ses flancs a fait donner le nom d'*ἀετὸς* (*Aétos*) (1), les gens du pays prétendant qu'elle ressemble à un aigle aux ailes étendues. Après une demi-heure de marche autour de ces renflements de terrain, on arrive enfin à un petit village appelé aujourd'hui *Karvati*. On est alors en face d'une colline plus haute que les précédentes, un peu ronde, séparée par un ravin et par un torrent presque toujours à sec, des collines de droite, et s'abaissant du côté de l'*Aétos* pour lais-

(1) Aigle. Nous avons vu qu'en Attique ils donnaient le même nom au Pentélique.

Aucun souvenir purement pélasgique n'est rattaché à Mycènes. La légende en attribue la fondation à *Persée*, le fils de *Danaé*, qui, après mille exploits et vainqueur de la *Gorgone*, revient de son long exil fonder à la place même où tombe la poignée de son glaive, la ville nouvelle. Les Cyclopes de Lycie l'aident à la bâtir comme ils avaient fait Tirynthe. La source que renferme l'acropole devient la *fontaine de Persée*. Les légendes continuent à nous mettre en rapport avec les contrées de l'Orient. La civilisation n'a pas encore pris complètement racine en Grèce : elle est tout entière au dehors.

Sous les *Pélopidés*, Mycènes paraît avoir étendu son pouvoir non-seulement sur Argos, Midée, Tirynthe et Nauplie, mais sur *Cenchrées*, Corinthe, Sycione et Lerne (1). D'immenses richesses s'y accumulent ; des monuments d'un art moins grossier, de véritables monuments d'architecture, s'y élèvent. C'est de cette époque, en effet, que datent, selon toute vraisemblance, et la *porte des Lions* et le *Trésor*, dit Trésor d'Atrée, ou tombeau d'Agamemnon. Rien ne fait mieux comprendre la distance qui sépare en réalité l'ère des Pélopidés de l'ère précédente que la contemplation de ces monuments.

Mycènes ne joua pas de rôle important sous les Héraclides, qui transportèrent de nouveau le siège de la royauté à Argos : une sourde rivalité ne cessa dès lors de régner entre les deux villes. Mycènes finit par succomber, comme avaient

(1) Lerne jusque-là était restée pélasgique et semble dépendre de *Stymphale*, en Arcadie.

succombé Nauplie, Asiné, Tirynthe, mais elle succomba la dernière. Hérodote la cite au nombre des villes qui combattaient à Platée (1). Mycènes avait été aussi représentée aux Thermopyles ; elle en tirait grande gloire : ce fut ce qui la perdit. Argos, qui était restée sourde au cri d'alarme de la Grèce, ne put supporter les éloges donnés à sa rivale de gloire. La destruction de Mycènes, dit Pausanias, fut en conséquence résolue. La ville était si bien fortifiée, qu'on ne put la prendre que par la famine. Les Mycénéens furent obligés de céder et d'abandonner leurs vieilles et illustres murailles. Les uns se retirèrent à Cléones, à deux lieues dans les montagnes, non loin de Némée. Une autre partie du peuple alla jusqu'en Macédoine. Le reste s'établit à Cérinée, en Arcadie.

On n'entend plus parler de Mycènes dans la suite. Strabon, qui écrivait au premier siècle de notre ère, dit simplement : *Il ne reste plus rien de Mycènes*. Il n'avait certainement pas vu les lieux, puisque Pausanias, cent cinquante ans plus tard, sous Adrien, dit formellement le contraire. Mycènes est aujourd'hui ce qu'elle était au temps de Pausanias. « On voit encore, dit-il, quelques vestiges des murs et une porte sur laquelle sont des lions debout. Tout cela est, dit-on, l'ouvrage des Cyclopes. Au milieu des ruines de Mycènes se remarquent encore divers monuments, savoir : la *fontaine de Persée*, les chambres souterraines d'Atrée et de ses fils, où ils renfermaient leurs trésors ; le *tombeau d'Atrée*, celui des personnes qui revinrent de Troie avec Agamemnon et qui furent

(1) Hérod., IX, 28.

tuées dans un repas par Égisthe, celui de Cassandre, enfin celui d'Agamemnon. Clytemnestre et Égisthe ont été enterrés à quelque distance des murs, parce qu'il ne paraissait pas convenable qu'ils fussent sous la même enceinte qu'Agamemnon. »

Nous allons retrouver presque tous les lieux énumérés par Pausanias.

Rien n'est plus sauvage que l'ensemble des rochers et des collines qui entourent Mycènes. Les collines sont nues; les rochers d'un gris sombre et triste, la petite vallée qui sépare la colline de l'acropole pierreuse et stérile.

A mesure que l'on gravit le sentier et qu'on s'éloigne du village et de la route, l'acropole s'élève, se dégage, et le ravin qui la préserve à droite, profond et escarpé, se dessine plus nettement. Derrière, l'*Aétos* forme une gorge obscure, en se ceinturant comme pour laisser place au rocher de Mycènes et le mieux protéger de ses flancs. Il y a quelque chose de vraiment terrible dans tout cet ensemble et comme un reflet des crimes de la maison d'Atrée.

En exceptant un petit nombre de fragments du mur extérieur, le premier objet de l'art humain qui se présente en suivant le sentier est la voûte souterraine communément appelée le Trésor d'Atrée. En face de ce tombeau, on éprouve d'abord un sentiment d'étonnement qui fait bientôt place à l'admiration. Ce que l'on voit ne ressemble en rien à ce que l'on a vu à Tirynthe, en rien à ces murs de Mycènes que l'on aperçoit déjà devant soi. Ce ne sont plus des blocs entassés presque au hasard et tels que les a livrés la na-

ture. C'est une œuvre d'architecture véritable, barbare encore, mais dont toutes les parties et les moindres détails sont calculés avec soin, les moindres pierres taillées avec art. On y lit la marque certaine d'une civilisation plus avancée, où l'art de bâtir avait fait de sensibles progrès et où les chefs cherchaient à élever non pas seulement des monuments solides et durables, mais des monuments magnifiques et qui fussent aux yeux des peuples un signe éclatant de leur puissance.

Le *Trésor*, au commencement de ce siècle, était complètement enfoui dans le sable. On en a dégagé depuis l'entrée et la partie supérieure. Qu'on se figure un énorme *pain de sucre* creux et enfoncé en terre de manière à ce que le sommet seul dépasse, et l'on aura une idée assez juste de l'ensemble du monument. Une large tranchée descend en forme de galerie jusqu'à la porte de cet étrange édifice; deux murailles parfaitement régulières et aussi anciennes que le monument lui-même soutiennent les terres de chaque côté (1). C'est dans cette petite avenue inclinée qu'il faut s'engager pour pénétrer sous la voûte.

Mais arrêtons-nous un instant devant la porte, qui n'est pas une des parties les moins intéressantes du *Trésor* (2). Presqu'aussi large que haute, la porte a pour linteau une énorme pierre de vingt-sept pieds de long sur seize de profondeur,

(1) Les murs s'élèvent en escalier; les marches ont à peu près deux pieds et demi de largeur.

(2) On peut en voir le dessin à la bibliothèque de la ville, *Expédition de Morée*, architecture.

et que quelques voyageurs ont regardé comme la pierre la plus considérable qui existât dans des monuments réguliers. Les deux jambages inclinent un peu l'un vers l'autre, comme en souvenir des portes triangulaires primitives. Outre la pierre du linteau, une seconde pierre, moins large mais plus profonde encore, prolonge le *plafond* de la porte à l'intérieur. On voit combien la voûte doit être épaisse. Aussi le linteau est-il soulagé par une ouverture triangulaire découpée au-dessus de la porte, et qui semble destinée à recevoir un ornement plus léger. Cette porte, large et profonde, au point de former une espèce de vestibule à l'édifice, a plus que tout ce que nous avons vu jusqu'ici le caractère de la grandeur. Il me semblait, sur le souvenir de quelques gravures, être en présence d'un de ces monuments égyptiens où, malgré les combinaisons déjà savantes de la construction, la pensée de solidité éternelle et de durée domine la pensée d'art.

Le monument, à l'intérieur, est divisé en deux chambres : la seconde est peu élevée et creusée dans le roc même; la première, au contraire, est une belle voûte formée de pierres régulières et fort bien taillées, ajustées avec le plus grand soin, et qui doit avoir au moins soixante à soixante-dix pieds de haut. Aucune ouverture n'y laissait autrefois pénétrer le jour. Des pierres de taille détachées de la partie supérieure pendant les fouilles donnent aujourd'hui entrée à la lumière, et l'on peut admirer la beauté des lignes horizontales qui se succèdent avec un parallélisme régulier, mais en se rétrécissant graduellement

usqu'au sommet. Les lignes verticales ne se correspondent pas, mais sont calculées avec goût. Noircie par la fumée des bergers et naturellement obscure, cette chambre réveille les idées les plus lugubres : on peut se croire dans un de ces vieux temples des divinités souterraines auxquelles on sacrifia longtemps des victimes humaines. Je ne comprends pas comment Châteaubriand n'en a dit qu'un mot en passant, et un mot de dédain. Il est probable qu'il n'en a parlé que sur le dire des guides.

Après avoir quitté le *Trésor* on descend dans la vallée, on monte les premières pentes de l'acropole jusqu'au pied des murs pélasgiques, et tout à coup, en tournant à droite, on aperçoit, au fond d'une seconde galerie, presque semblable à celle qui conduit au *trésor d'Atrée*, la grande porte de Mycènes et les deux lions dont parle Pausanias, et dont la pose fière et sévère au-dessus de ces énormes blocs fait éprouver une sensation si vive d'étonnement et presque de crainte. Le monument d'Atrée laisse une impression profonde; la porte des Lions, une plus profonde encore : le contraste des murs cyclopéens qui la dominent, la position qu'elle occupe au milieu de ces noirs rochers et qui fait qu'elle n'est pas un monument isolé, mais un grand débris d'une illustre ville, cette sculpture bizarre, s'harmonisant parfaitement avec la nature sauvage qui l'entoure, contribue puissamment à augmenter l'émotion. Les lions n'ont plus de tête, mais ils devaient certainement l'avoir retournée et faire face au spectateur, comme pour lui interdire l'entrée de cette formidable enceinte. De-

bout l'un devant l'autre, la patte appuyée sur une colonne, ils se font admirablement pendant. Les pierres de la galerie et celles de la porte sont de grande dimension, quadrilatères et régulièrement taillées comme celles du Trésor. Elles nous ont semblé indiquer les mêmes habitudes artistiques.

Cette porte était en même temps une porte de défense : plus large que les portes de Tirynthe, carrée et non triangulaire, elle n'en était pas moins presque imprenable. La galerie empêchait les ennemis de pouvoir s'y précipiter en foule. Engagés entre les deux murailles, ils se présentaient presque sans défense aux coups des guerriers qui occupaient les parties supérieures de la porte et des murs. C'est toujours le système de défense que nous avons longuement développé à propos de Tirynthe.

L'acropole, comme à Tirynthe, est composée de deux parties, l'une plus élevée, l'autre plus basse; mais elle est trois fois plus grande que le rocher de Tirynthe tout entier. Tirynthe n'est qu'un refuge : l'acropole de Mycènes pouvait être une ville tout entière. On se demande si la vallée fut jamais habitée dans les temps reculés : bien que des restes de murs et la place des différents tombeaux ou trésors semblent indiquer que l'ancienne ville s'étendait au-delà même du sommet de la colline, la question est douteuse. Peut-être était-ce là un espace réservé aux troupeaux, que le mur mettait, comme dans un grand parc, à l'abri d'ennemis et de brigands à qui il était toujours facile de se cacher dans les montagnes voisines. On peut supposer aussi que la ville était

occupée par la race dominante et guerrière, la vallée par les laboureurs et les bergers, groupés autour des murailles, comme au moyen âge les vilains autour des châteaux. Dans l'intérieur de l'acropole on trouve, comme à Tirynthe, la trace de différentes enceintes qui s'enveloppent et se protègent l'une l'autre. La dernière est sur la partie la plus élevée et domine le reste à la manière d'un château-fort. Une citerne, quelques pierres éparses et grossièrement taillées sont tout ce qui attire les regards aujourd'hui. La citerne est oblongue. Dix pieds sur trois : elle fait d'abord l'effet d'un tombeau; elle a une quinzaine de pieds de profondeur. Un stuc assez dur, qui en recouvre les parois et qui servait à conserver l'eau, ne laisse aucun doute sur l'usage auquel elle était destinée. Elle était taillée dans le roc vif. Il serait peut-être curieux de déterminer l'époque à laquelle elle a été creusée; mais, manquant de tout point de départ à cet égard et n'en ayant vu aucune autre semblable, je ne saurais juger par comparaison (1).

Outre la porte des Lions, qui est la grande porte, Mycènes avait une autre porte plus petite, au fond de l'acropole, du côté de l'Aétos. Cette porte, également carrée, est ouverte de biais dans le mur qui fait un coude à cet endroit; presque toutes les portes pélasgiques ou helléniques sont ainsi placées pour donner plus de développement à la ligne de défense; on fait quelque chose de semblable dans les bastions de nos fortifications à la Vauban. Les pierres sont très-

(1) Peut-être était-ce là qu'était la fontaine de Persée?

grosses, comme sont aussi celles de la porte des Lions, bien taillées, mais grises, ternes, sans nuances; c'est une brèche commune et assez laide. Le Trésor est construit avec la même pierre, c'est celle du rocher qui domine Mycènes.

Avant de descendre de l'acropole et d'examiner les murs d'enceinte, jetons un coup d'œil autour de nous. De l'acropole nous dominons tous les environs. Derrière les premières collines, la plaine se déploie dans toute son étendue, et de là, de là seulement, le regard n'étant arrêté par aucun obstacle, elle paraît vaste et belle. On dirait qu'elle n'est que la continuation du golfe resserré par les montagnes, et abandonné en partie par la mer. C'est un effet analogue à celui que produit la vallée de Pompéi, vue du Vésuve.

Tirynthe paraît au loin comme un point sans importance. A droite de Tirynthe, Argos et Larissa se détachent mieux sur le ciel, mais sans avoir rien ni de grand ni d'original : tandis qu'à l'horizon les pics de toutes les chaînes qui ferment l'Argolide et qui la séparent de l'Arcadie et de l'Achaïe se superposent d'une manière imposante, les côtes de la Laconie, se croisant par un effet de perspective avec la pointe extrême du rocher de Nauplie, ferment le golfe et lui donnent l'air d'un lac. Le Climax, s'élevant comme un mur derrière Argos, les plateaux voisins de Némée et le mont Apezas au Nord, plus loin, le Cyllène aux sommets neigeux, encadrent et achèvent le tableau. Vu des hauteurs de Mycènes, tout le paysage prend une teinte de gravité et de tristesse : c'est une vue d'un effet saisissant.

Oreste, dans l'esprit de Sophocle, devait être

à peu près placé comme nous le sommes, dans la scène où il écoute la description que son gouverneur lui fait des lieux où il arrive : « Rejeton de ce roi qui commanda l'armée des Grecs devant Troie, fils d'Agamemnon, tu peux enfin contempler ces lieux désirés. Tu vois d'ici l'antique Argos, objet de tes vœux (*l'acteur devait étendre la main à droite*). Voici, cher Oreste, le bois de la fille d'Inachus. Là est la place Lycienne consacrée à Apollon; à gauche s'élève le célèbre temple de Héra : la ville où nous entrons est la riche Mycènes, et ce palais est le séjour sanglant des fils de Pélops. »

Nous avons déjà vu Euripide aussi scrupuleusement exact dans la description des environs de Trézène. C'est un mérite constant des poètes anciens. Les lieux leur étaient familiers; les spectateurs les connaissaient comme eux. Toute inexactitude eût choqué l'esprit si droit et si mesuré des Grecs et des Athéniens en particulier. De plus, leur littérature toute nationale et toute originale n'était pas embarrassée d'une foule de locutions toutes faites, bagage littéraire commode, mais commun et lourd, que nos littératures savantes traînent après elles. Ils décrivaient d'après nature; nous avons longtemps traduit, en ne les comprenant qu'à moitié, leurs idées et leurs descriptions. Nous admirons le plus souvent une nature de convention qui fausse nos sentiments comme notre style. Les anciens étaient bien plus vrais : c'est là leur supériorité.

Descendons maintenant en sortant par la petite porte, et faisons le tour des murs. Nous retombons d'abord dans le pélasgique pur : le premier

côté, le côté Nord, est la répétition des murs de Tirynthe, même épaisseur, même arrangement, mêmes doubles murailles, même couleur des pierres qui n'ont pas été protégées contre l'influence du soleil et de l'air. Ce caractère se reproduit jusqu'à la porte des Lions (1). Là nous tournons à gauche en passant devant la grande porte, et nous longeons la muraille qui regarde l'Ouest. Le mur est toujours polygonal, mais il est plus régulier : les pierres sont évidemment taillées et mieux ajustées; c'est une autre manière. Il y a déjà plus d'art. Avançons, tournons un peu vers le Sud. Un dernier pan de mur mérite toute notre attention. Nulle part je n'ai vu un polygonal plus régulier, plus sagement étudié, plus habilement construit (2). Les pierres sont toutes taillées à cinq ou six arêtes de face, mais si exactement ajustées qu'une lame de canif ne peut se faire jour d'aucun côté, si artistement groupées que les dessins formés par ces lignes bizarres sont agréables à l'œil, si solidement posées qu'un tremblement de terre a fendu la muraille en deux, brisant les pierres sans les disjoindre : c'est une troisième manière plus parfaite encore, un dernier progrès qui fait toucher le polygonal à l'hellénique régulier. Il semble que ce soit un jeu d'artistes habiles, une restauration

(1) Nous avons vu que la porte et la galerie étaient bâties en grosses pierres quadrilatères régulièrement taillées, et par conséquent contrastaient avec les constructions polygonales qui les entourent.

(2) Un pan de muraille du vieux temple de Delphes offre le même caractère.

après coup, et en mieux, de la vieille manière. Le rocher, des autres côtés, est protégé par le ravin ou la montagne : les constructions y sont insignifiantes.

Abandonnons donc l'acropole et redescendons dans la vallée. Trois constructions doivent encore attirer notre attention. Et d'abord, à droite du tombeau d'Atrée, un peu derrière, une galerie couverte, à moitié comblée, qui ne semble se rattacher à rien, à moins qu'elle ne dépendit du mur d'enceinte. Elle a quelque ressemblance avec les galeries de Tirynthe, mais est un peu moins grossièrement construite; les pierres sont taillées et plus exactement jointes. On pourrait prendre cette galerie pour un monument druidique. Elle a environ 21 pieds de long sur 6 de large; le dessus est formé de cinq larges dalles, dont quatre sont très-grandes, et l'une très-étroite étant placée de champ. Elle dépasse en dehors les autres d'un pied environ, et forme sur le dessus une espèce de dossier, comme si on avait dû s'y asseoir. Des cadres creusés au ciseau semblent destinés à des offrandes. Une grosse pierre ferme la galerie au fond.

Le second monument est un nouveau Trésor, un peu à gauche d'une ligne tirée de la galerie à l'acropole, à moitié chemin environ. Plus petit que celui d'Atrée, moins soigneusement et moins régulièrement construit, il s'est écroulé par le haut, est rempli de décombres et ne laisse voir que quatre ou cinq assises : évidemment construit sur le modèle du grand Trésor, ou à la même époque, il semble qu'on y arrivait directement; on ne voit pas de trace de galerie du côté où pa-

rait avoir été l'entrée; il était sans doute beaucoup plus dégagé, et presque tout entier hors de terre. D'autres tombeaux sont probablement encore enfouis. En troisième lieu enfin, derrière le grand Trésor, sur une éminence qui semble en dehors des enceintes, s'étend un plateau assez large, soutenu par des murs cyclopéens, et qui pouvait faire partie d'une fortification avancée, si ce ne sont pas les assises d'un vieux temple.

En présence de toutes ces ruines, plusieurs difficultés se présentent à l'esprit; nous n'en indiquerons que quelques-unes, que nous essaierons de résoudre, pour ne point fatiguer de points d'interrogation auxquels il est presque impossible de répondre. S'il fallait poursuivre toutes les suppositions que l'imagination peut soulever, il faudrait écrire des volumes.

Nous avons reconnu quatre systèmes de constructions différentes : 1^o le vieux pélasgique ou grand polygonal irrégulier, comme à Tirynthe; 2^o un polygonal plus régulier (mur Ouest); 3^o un polygonal plus régulier encore, et qui touche à la perfection du genre (pan de mur Sud-Ouest); 4^o enfin le système employé dans l'érection des deux Trésors et de la porte des Lions. Je ne parle pas de la galerie isolée, qui n'est qu'un système bâtard, une espèce de transition entre le grand polygonal et la manière des trésors. Le grand polygonal, le polygonal tiryinthien, est parfaitement déterminé : c'est le pélasgique pur. L'acropole de Mycènes est en grand ce qu'est en petit l'acropole de Tirynthe. Toutes les deux semblent avoir été fortifiées par les mêmes mains et sur un même plan. L'ancienneté d'une des villes est une preuve

de l'ancienneté de l'autre. Leurs légendes s'appuient et s'éclairent réciproquement. Quelques pans de murailles plus régulièrement nous étonner beaucoup. Bien des accidents pouvaient amener la chute d'une partie des premières fortifications; il fallait les remplacer, et à mesure que la civilisation avançait, et elle fit de grands progrès dans le siècle qui précéda la guerre de Troie, les pierres étaient taillées avec plus de soin et jointes avec plus d'exactitude. Cette seconde manière est même la plus fréquente; c'est celle que nous avons reconnue à Mégare, à Methana, à Trézène et dans quelques ruines de l'Hiéron; c'est celle qui domine dans le Péloponèse : nous allons la retrouver à Argos. J'avoue, cependant, qu'en ce qui concerne la partie S.-O. de la muraille, ce mur si régulièrement polygonal, ces réflexions ne me satisfont pas, et je le crois d'une autre époque. Il y a, ce me semble, trop d'art et trop de recherche dans le travail, trop de fini pour qu'il appartienne aux premières époques des constructions helléniques, et j'en placerais la restauration dans des temps bien postérieurs où de nouvelles réparations furent sans doute nécessaires, et où l'on se fit un point d'honneur de les refaire dans le style ancien, que l'on chercha même à surpasser en donnant toute la régularité de l'hellénique, alors en vigueur, au polygonal restauré. Les exemples de ce beau polygonal sont, ce me semble, trop peu fréquents en Grèce, pour qu'on en fasse une époque à part. Il n'y a donc, en somme, que deux espèces de constructions vraiment distinctes : les murailles polygonales et les Trésors.

L'ensemble des murailles polygonales nous représente la ville de *Persée* telle qu'elle était sous les *Pélasges-Danaens* avant la conquête du pays par les Pélopidés. Tout y est combiné pour rendre la défense facile et la situation inexpugnable. Toute idée d'art est absente et dans l'ensemble et dans les détails. C'est une époque où l'on sent l'importance politique des villes fermées sans être tout à fait sorti de la barbarie première. La présence d'un polygonal régulier montre, toutefois, un progrès : la supériorité des Danaens-Perséides sur les simples Pélasges.

Les Trésors et la porte des Lions nous transportent, au contraire, au milieu d'une civilisation toute différente. L'architecture des trésors ou de la porte aux Lions n'est point un perfectionnement de l'architecture pélasgique ou danaenne. On chercherait en vain à s'expliquer cette transformation, par le progrès naturel et régulier des choses. Du polygonal pur au polygonal régulier, la transition est toute simple. Du polygonal régulier aux constructions symétriques, il en est tout autrement; entre l'une et l'autre manières on a la conscience que se place une révolution. A la barbarie des Pélasges, Danaens, Lyciens, succède l'ère plus avancée des Pélopidés, initiés non pas seulement à l'art grossier des enceintes polygonales continues, mais à l'art plus délicat qui florissait à la fois en Phrygie et dans les contrées plus reculées de la haute Asie. La régularité et la symétrie y dominent. La sculpture commence à servir d'auxiliaire à l'architecture naissante. Le travail des pierres devient non-seulement

habile, mais délicat (1). Le colonel Leake a vu à Londres, où elles sont encore, deux colonnes qui faisaient partie de la porte d'entrée du Trésor. Il déclare qu'elles ont une ressemblance frappante avec les ornements de Persépolis. Un autre voyageur, M. Mure, leur trouve également un air oriental très-prononcé. Le tombeau de Tantale, en Phrygie, offre, comme nous l'avons dit, des caractères analogues. Nous ajouterons qu'un lion en pierre trouvé à Corfou, sur un monument très-ancien et dont nous avons le dessin, semble être de la même époque.

Cet ensemble de faits rend de plus en plus pro-

(1) Cette habileté paraît non-seulement dans les pierres énormes qui servent à former la porte d'entrée et la voûte, mais se montre encore dans le travail d'un bloc à demi taillé, abandonné près d'un des murs de la galerie (mur de gauche), et qui a tous les caractères d'un bloc remontant à l'époque où l'on a construit l'édifice. Il est absolument de la même brèche, taillé comme les pierres de l'édifice, de la même dimension que celles de la voûte; on dirait qu'il en a été détaché. Au moment où les ouvriers l'ont abandonné, ils étaient en train de creuser tout autour une petite rainure : la moitié est achevée; l'autre, commencée seulement, indique le procédé qu'ils employaient. Des trous où enfoncer le bout du petit doigt sont pratiqués avec un instrument qui semble avoir été un instrument de fer, à une distance d'un pouce l'un de l'autre. Ils encadrent la pierre. Les plus rapprochés de la partie achevée sont déjà un peu oblongs. Il est évident qu'on les creusait de plus en plus dans le sens de leur longueur, de manière à ce qu'ils se réunissent et fissent ainsi l'espace de rigole qui devenait un ornement quand on l'avait polie, ou qui servait dans certain cas à rendre la construction plus solide. Ce travail demandait déjà des ouvriers exercés aux détails. — Les anciens Mexicains travaillaient les pierres de la même manière.

bable l'existence d'une période d'un caractère spécial et bien tranché, durant laquelle l'influence asiatique domine, et qui sépare le polygonal de l'hellénique pur. Si, en effet, l'architecture du Trésor, de la porte des Lions et la sculpture des colonnes de Londres ne ressemblent en rien à l'ancien polygonal, on ne peut pas davantage, ce nous semble, les rapprocher des premiers essais du dorique qui leur succèdent presque immédiatement, et qui sont d'un style sensiblement différent.

Je crois que la question de savoir si ce sont des tombeaux ou des Trésors est à peu près indifférente. Ils ont dû servir à ces deux usages également. Le mot de trésor semble cependant avoir prévalu. Le Trésor de Minyas était peut être encore plus célèbre que celui d'Atrée.

Je ne puis dire comment le Trésor était orné intérieurement, s'il était nu ou recouvert de lames de métal. Il me semble que dans ce cas les traces de pointes de métal visibles dans quelques endroits devraient être plus nombreuses. Le temps a-t-il fait disparaître les autres? Si ce sont des attaches pour les armes et les vêtements, comment se fait-il qu'il y en ait même vers le haut de la voûte? Je ne me charge pas de résoudre la question; je dois dire cependant que les descriptions d'Homère donnent quelque vraisemblance à un revêtement d'airain (1).

Toutes ces réflexions ne sont sans doute que

(1) M. de Prokesh, ancien ambassadeur d'Autriche en Grèce, possède, dit-on, un clou qui provient de l'intérieur de Trésor.

des suppositions, et il est facile d'errer dans de pareils sujets. On ne peut cependant laisser son esprit flotter dans le vague; j'ai dit, sans aucune autorité pour cela, ce qui m'a semblé le plus vraisemblable : ces quelques pages n'ont pas d'autre portée.

Némée. — Némée est à deux heures de Mycènes, au milieu des montagnes. Ce n'est point et ce ne fut jamais une ville. C'était, comme l'Hiéron d'Esculape, une enceinte sacrée; de plus, à Némée l'on célébrait des jeux. On y arrive par le *Trétos*, une des routes de Corinthe à Argos, que Pausanias dit praticable pour les chars; elle le serait difficilement aujourd'hui. Le voyageur marche sans interruption au milieu des montagnes. L'ascension, toutefois, est peu pénible, parce que l'on suit le cours d'un torrent dont les sinuosités évitent les pentes rapides : la route, très-sauvage, est agréable par un beau jour.

Il faut quitter la direction de Corinthe une demi-heure avant d'arriver à Némée (1), gravir

(1) Une petite auberge, un *Khani*, comme on dit dans le pays, borde la route. Nous nous y arrêtâmes pendant une demi-heure, et là nous entendîmes pour la première fois raconter une histoire authentique de brigands. Trois jours avant, des montagnards s'étaient postés dans une des gorges voisines, à *Dervenaki*, et avaient arrêté successivement tous les voyageurs qui se rendaient de Corinthe à Argos. On les saisissait, et sans leur faire aucun mal, on les menait dans un lieu écarté où on les tenait à vue après les avoir dévalisés. On leur avait rendu la liberté le soir. Parmi eux se trouvait le fils d'un jardinier d'Argos qui n'avait que 50 lepta (environ 50 centimes); on les lui avait laissés, et les *brigands* l'avaient seulement forcé à bourrer leur pipe. Ils avaient de même laissé 10 fr. à un réfugié italien, à qui ils n'avaient pris que son tabac. Malgré ces actes de générosité *des voleurs*, les

des rochers nus ou couverts seulement de mousse, puis, parvenu au sommet, redescendre un versant moins abrupte, au pied duquel s'étend une vallée étroite mais longue, d'un aspect sombre et lugubre, sans autre végétation qu'une herbe grossière : trois colonnes isolées, très-hautes et très-minces, s'élèvent dans le fond, et sont d'un heureux effet. Vous êtes à Némée, et vous voyez les restes du temple de Zeus (1) néméen. Le mont Apezas domine la vallée. Du temps de Pausanias, il y avait là un bourg. « A quinze stades de la route, dit-il (c'est bien en effet la distance), est le bourg de Némée, où l'on trouve un temple de Zeus néméen, qui mérite d'être vu, quoiqu'il n'ait plus de toit et qu'il n'y reste aucune statue; il est entouré d'un bois de cyprès. Les Argiens sont chargés des sacrifices : ils nomment un prêtre et président aux courses d'hommes qui font partie des jeux, lorsqu'ils se célèbrent en hiver. La fontaine voisine se nomme Adrastée, soit parce qu'elle a été trouvée par Adraste, soit pour toute autre raison. Au-dessus de Némée s'élève le mont Apezas, où Persée sacrifia, dit-on, pour la première fois à Jupiter. » (2)

Des trois colonnes du temple qui restent de-

maitres du Khani paraissaient fort exaspérés contre eux. « Les paysans, disaient-ils, leur feraient bien la chasse; l'année dernière ils ont tué quatre hommes de la même bande; mais un paysan qui avait été grièvement blessé n'a reçu du gouvernement que 100 fr. d'indemnité, et cela a un peu refroidi leur zèle. » C'est le seul acte de brigandage dont nous ayons eu connaissance pendant tout notre voyage dans le Péloponèse.

(1) Jupiter.
 (2) Hésiod., Théog., 331.

bout, deux appartiennent au pronaos et sont surmontées de l'architrave et de la frise dans laquelle on remarque un triglyphe. Devant ces deux colonnes en est une troisième faisant partie du portique d'entrée. Les autres sont renversées, ainsi que les murs de la Cella. Un tremblement de terre a été évidemment la cause de cet accident; la position des colonnes l'indique suffisamment par sa singularité : elles sont en majeure partie tombées d'un seul bloc, et les différents caissons se sont étalés l'un sur l'autre à terre comme une pile d'écus renversée. Les colonnes, en tombant, ne semblent d'ailleurs avoir suivi, par rapport les unes aux autres, aucune direction régulière. Le temple était bâti en pierres calcaires grises. Elles sont couvertes à terre d'une espèce de mousse blanchâtre qui leur donne un aspect sale. Les colonnes sont d'ordre dorique, et les plus élevées et les plus minces à la fois que cet ordre ait produit en Grèce. Celles de Cory, en Italie, sont cependant plus sveltes encore. Le temple regardait l'Orient.

Non loin du temple sont les restes d'une chapelle byzantine bâtie en marbre, des débris d'un monument hellénique. Ces débris appartenaient-ils à un autre temple, ou à un de ces nombreux monuments qui encombraient les enceintes consacrées? Il est difficile de le dire. Je n'ai point trouvé les traces du stade dont parle Leake.

La plaine, entourée de moyennes montagnes, nue, suffisamment vaste, convenait parfaitement à des jeux où la Grèce entière semble s'être donné plusieurs fois rendez-vous. Nous devons remarquer que c'est, depuis notre départ d'Athènes,

la troisième enceinte importante que nous trouvons éloignée des villes et placée dans un lieu retiré, solitaire et indépendant. L'imagination ne se représente guère une semblable vallée à la lecture des poésies de Pindare. C'est pourtant là que le grand poète a dû chanter la plus grande partie de ses beaux vers ἐν βαθυπέδῳ Νεμέᾳ (1) dans la profonde plaine de Némée.

Une fontaine turque qui donne une excellente eau, et dont les sources sont situées au pied des collines, dans la partie la plus élevée de la vallée, est peut-être la fontaine Adrastée.

La fable dit que les jeux furent institués en l'honneur d'Opheltes, fils de Lycurgue, roi de Némée, tué dans la vallée par un serpent. L'étymologie du nom a donné vraisemblablement naissance à la fable (2). Remarquons en passant que Lycurgue est un nom dorien. La forme élancée du temple montre, il est vrai, qu'il appartient aux dernières époques du dorisme : c'est au moins l'avis de ceux qui ont étudié avec le plus de soin le développement des différents ordres et leur transformation. Mais il n'en faudrait rien conclure quant à l'ancienneté de l'enceinte elle-même. On peut affirmer qu'un autre monument a précédé le temple actuel; et il est probable qu'il avait le même caractère. Une grande obscurité semble, au reste, couvrir l'origine des jeux néméens.

Le lion de Némée. — Nous avons dit déjà quel sens avait pour nous la légende du lion de Né-

(1) Ném., III.

(2) ὄφις, *ophis*, serpent en grec.

mée. L'espèce de caverne que l'on montre au voyageur dans le flanc d'un des rochers, plus de cent pieds au-dessus de la vallée, et dont l'entrée serait à peine accessible à des chèvres, ne mérite pas qu'on l'examine. — Nous croyons seulement devoir attirer l'attention du lecteur sur deux faits : premièrement sur la présence très-vraisemblable des *Doriens* ou Héraclides dans la vallée, présence attestée par les particularités de la tradition qui concerne l'établissement des jeux néméens. Les Pélasges, les Danaens, les Pélopidés n'y jouent aucun rôle. Ni Héra, ni Argus, ni Apollon n'interviennent. C'est un roi dorien, un Lycurgue qui y règne; Adraste fait également partie de la légende héroïque, fruit des influences doriennes; enfin, les jeux eux-mêmes sont une institution tout hellénique, toute dorientine, étrangère aux Pélasges, étrangère à l'Asie dans ses traits les plus caractéristiques. C'est déjà une coïncidence remarquable que tous les souvenirs doriens ou helléniques dans le lieu le plus célèbre des exploits d'Hercule en Argos. Quelque réalité que couvre le voile de la légende, il est dès lors probable que la corrélation du fait avec la race des Héraclides n'est pas purement imaginaire.

Mais nous avons été plus loin. Nous avons supposé que des travaux d'assainissement et de dessèchement avaient donné lieu au mythe. Si l'on considère, en effet, que la vallée de Némée est creuse et le naturel déversoir des eaux pluviales ou des neiges s'écoulant des montagnes voisines, que les sources de la fontaine, dont nous avons parlé, nombreuses et élevées, inondaient encore

une partie de la plaine à la fin d'avril, époque de notre passage, et doivent rendre tout l'hiver ces lieux inhabitables, il paraîtra très-vraisemblable que les premiers pères ne sont descendus des hauteurs dans la vallée qu'après avoir exécuté ou assisté à l'exécution de travaux importants, de nature à assainir les bas lieux.

Il ne serait pas impossible que le *serpent* dont la morsure donna la mort au jeune Opheltes ne fût, comme en beaucoup d'autres légendes, comme à Delphes et à Lerne, le symbole des exhalaisons pestilentielles détruites par les efforts des races plus civilisées. Nous avons dit pourquoi nous croyons que les premiers travaux étaient dus aux Phéniciens; les Doriens ont pu les compléter, et nous ne doutons pas que la légende tout entière ne soit contenue dans les deux faits rapprochés.

Les villes les plus voisines de Némée étaient Phliunte et Cléones à droite et à gauche, au Nord du côté de Sicyone. Homère parle de Cléones dans le dénombrement, mais nous n'avons pas le temps de nous avancer jusque-là. Il y existe, nous affirma-t-on, quelques restes de murailles antiques. Nous visitâmes seulement les carrières qui sont sur la route et qui ont servi à bâtir la ville, et très-probablement les monuments de Némée. Elles sont curieuses à étudier.

Creusées sur le plateau formé par les montagnes qui dominent le bassin de Némée, à fleur de rocher, si je puis dire, elles ne font d'abord aucunement l'effet de carrières. L'aspect en est très-divers, suivant que les pierres ont été enlevées directement au sol ou extraites des blocs

verticalement. Dans ce second cas, l'on croit voir des niches pratiquées dans le roc; dans le premier cas, au contraire, il semble que l'on ait devant soi des assises de maisons préparées, ou de larges fosses dont on n'aperçoit pas d'abord l'usage. Il faut s'approcher, examiner, reconnaître des blocs encore à demi dégagés et abandonnés au dernier moment, pour se convaincre que ce sont bien là les carrières de Némée. Le procédé était simple du reste. Creuser dans le roc, ou verticalement ou horizontalement, suivant sa position, un carré oblong de la dimension voulue, ou plutôt le tracé d'un carré oblong, en sorte que le bloc se trouvât détaché du roc environnant et ne tint plus que par sa base à la montagne, le creuser par dessous ensuite; tel est le procédé évident des anciens dans l'extraction des blocs, procédé lent mais sûr, et qui ne laisse sur le terrain aucun éclat, aucun débris comme dans nos carrières modernes. On trouve de larges espaces où cinq ou six pierres sont ainsi déjà séparées les unes des autres, et dessinent comme un immense damier dont les parties creuses entourent les cases représentées par les blocs non encore détachés. Le même phénomène se remarque sur les rochers de Phalère, qui ont également servi de carrières.

Les traces de la route ancienne qui servait à transporter les blocs à Némée sont encore visibles sur le rocher (1).

(1) Un voyageur a tout récemment fait les mêmes remarques à propos des carrières exploitées autrefois par les Mexicains.

Avant d'entrer à Argos, il faut traverser l'Inachus, torrent sans eau la plus grande partie de l'année, et qui ne roule qu'à la fonte des neiges les eaux bourbeuses descendues des montagnes. Le lit de l'Inachus est sablonneux, large et sans profondeur; c'est une longue traînée de sable et

il nous donnait quelques renseignements curieux sur la culture du pays. 120 arpents (250 stremmes) rapportent en moyenne, nous disait-il, 4,000 fr. par an; 2,000 au fermier, 2,000 au propriétaire. Ils font les semailles de moitié et partagent la récolte. On sème l'orge d'abord, on le fait manger vert aux animaux, puis on plante le tabac dans les mêmes champs. (Les paysans étaient justement occupés de toutes parts à cette opération. Ils transportaient dans les champs les plants semés au mois de février dans de petits carrés de terre, bien fumés, entourés de haies et en général rapprochés des maisons pour être mieux surveillés.) Une des plaies de la plaine sont les sauterelles. Quand on n'a pas le soin de détruire les œufs dans le nid même, ou les petits au moment où ils sortent de terre, il est impossible de s'en débarrasser. Les œufs sont renfermés en terre dans de longs tubes qui en contiennent des milliers. Quand les sauterelles en sortent, elles couvrent littéralement le sol d'une multitude de points noirs qui remuent comme les fourmis dans une fourmilière. Nos chevaux effrayés refusèrent plusieurs fois d'avancer devant ces singuliers ennemis. Les sauterelles rongent en quelques jours les arbres et le tabac. Quoiqu'elles ne touchent pas ou très-peu aux céréales, on est obligé de les chasser régulièrement. Chaque habitant, de par la loi, est tenu d'en apporter cinq livres au dimarque (maire). Le matin le tambour bat; toutes les boutiques se ferment à Argos, et les habitants s'en vont, musique en tête et munis de seaux et de draps blancs, à la recherche des nids désignés. Si les œufs ne sont pas éclos, on les inonde d'eau chaude; s'ils sont éclos, on pousse les jeunes sauterelles sur des draps blancs, puis on les jette dans les seaux remplis d'eau. On avait calculé qu'on en avait noyé l'année précédente 32 millions. Chaque habitant en avait tué 8,000.

CHAPITRE XII.

Argos et Lerne.

Pour retourner à Argos, nous laissons, comme le dit Pausanias, Mycènes à gauche. De Némée à Argos il faut compter au moins quatre heures de marche (1). Sur la route, au-delà de Mycènes, se trouvait autrefois le monument de Persée. Il n'est pas possible d'en déterminer l'emplacement. Plus loin était le tombeau de Thyeste, surmonté d'un bélier en marbre. Il a été également détruit. Quelques débris de colonnes, encastrés dans les murs d'une chapelle byzantine, appartenaient peut-être au temple de Déméter (2) Mysia. Les guides ne manquent pas d'appeler cette chapelle le temple de Junon. Nous avons vu que c'était une grossière erreur (3).

(1) La marche d'un cheval au pas.

(2) Cérès.

(3) Je traversai la plaine d'Argos pour la première fois le 27 avril. Un Français, ayant pris du service en Grèce à la suite de la guerre de l'Indépendance, nous servait de guide et de cicérone. Je regrette d'avoir oublié son nom. Chemin faisant,

de graviers s'allongeant à travers la plaine jusqu'à la mer. La plupart des torrents en Grèce ont ce caractère. Ça et là quelques maigres ruisseaux serpentent au milieu des cailloux et arrosent des touffes de lauriers roses. Il en était déjà ainsi dans l'antiquité. Les Argiens disaient que l'Inachus éprouvait les effets de la colère de Neptune. Un différend s'était élevé entre Neptune et Héra au sujet de la possession de la contrée. Phoronée avait été choisi pour juge. Les fleuves Céphise, Astérion (1) et Inachus l'assistaient. Héra étant sortie triomphante du débat, Neptune, furieux, fit disparaître toute l'eau du pays. Depuis ce jour, l'Inachus et les autres fleuves qui avaient pris part au jugement n'eurent d'autre eau que celle qui tombait du ciel sous la protection de Héra. Tous les courants de l'Argolide furent à sec, excepté les fontaines de *Lerne*, placées probablement en dehors de la domination directe de la déesse.

Argos. — On n'entre plus aujourd'hui dans Argos, comme au temps de Pausanias, par la porte d'Illythie. Des masures en terre, entourées de maigres jardins, des rues ou plutôt des ruelles étroites et souvent boueuses, voilà sous quel aspect se présente la moderne Argos. Aucune ruine, aucune colonne n'est debout : tout a été détruit par le temps et les barbares. L'acropole Larissa, s'élevant sur un haut rocher qui domine à la fois la plaine et la ville, est à peu près tout ce qui reste de l'antique cité de Phoronée. Encore faut-il chercher les murs pélasgiques sous les con-

(1) Le torrent qui passe au pied du temple de Junon.

structions helléniques, franques, vénitiennes et turques qui les surmontent et les masquent. L'ensemble du paysage est sombre, misérable, mesquin. Tout est grand dans les souvenirs, tout est petit dans les choses. Ce ne sont plus les belles ruines de Tirynthe et de Mycènes. Si l'on ne veut pas s'ingénier à reconstruire la ville antique à l'aide du texte fort obscur de Pausanias, et à retrouver la direction des rues, la position des places et des principales portes, Argos peut être vue en quelques heures. Le plus pénible est de monter à la citadelle; c'est une ascension d'une demi-heure au moins, et assez fatigante. On en est récompensé par une belle vue. Le château moderne bâti par les Grecs du Bas-Empire, puisqu'il en est parlé dans la *Chronique de Morée*, relevé par les Francs, par les Vénitiens et par les Turcs, en ruine aujourd'hui, enveloppe d'une vaste enceinte les anciennes ruines qui servent de soubassement aux murs du donjon intérieur. D'énormes citernes, de grandes voûtes à demi-écroulées, tout ce dont se composait un château du moyen âge se trouve encore sur l'acropole. Mais on regarde beaucoup plus le golfe, la plaine et les montagnes que les vieux murs ou les restes du donjon, fort peu intéressants quand on a déjà parcouru la route d'Athènes à Argos.

Une colline beaucoup moins considérable que celle qui porte la citadelle se dresse tout auprès, dans la direction du Nord. Le col étroit qui les sépare est sans doute ce que Pausanias appelle le *Diras*. C'est l'avis de Leake, et les raisons qu'il donne me semblent concluantes. Il croit

que le mot s'applique au ravin et à l'éminence tout à la fois. Était-ce là qu'était l'ἄστυ Φορωνικόν, cette prétendue cité dans laquelle Phoronée, réunit les habitants de l'Argolide encore dispersés? On ne voit pas trop pourquoi, ayant à choisir entre deux collines, le roi aurait préféré la moins haute et la moins facile à défendre à la fois. La citadelle de Thèbes s'appelait *Cadmea*; le nom de *Cecropia* fut longtemps appliqué à celle d'Athènes; n'est-il pas naturel de croire qu'ἄστυ Φορωνικόν désignait celle des deux collines sur laquelle s'éleva la première enceinte fortifiée par les Pélasges? A ce compte, *Larissa* mériterait plutôt ce nom que l'éminence opposée, qui ne porte aucune antique ruine; cette éminence, dans les derniers temps, dut être cependant occupée par une citadelle. *Utrasque arces*, dit Tite-Live, *nam duas habent Argi* (1). Il devenait ainsi presque impossible de forcer le passage; il est vrai que la ville devait être ouverte de bien d'autres côtés, mais c'était au moins un refuge.

Le théâtre est situé au pied de l'acropole; il est taillé dans le roc vif. Après ce que nous avons dit du théâtre d'Épidaure, nous n'avons que fort peu de chose à dire de celui d'Argos. Il a cela de remarquable que la courbe que décrivent les gradins est très-peu sensible, ce qui s'explique par la difficulté où l'on était de creuser plus profondément le rocher. Il a vue sur le golfe et sur Nauplie; c'est une position admirable, bien supérieure à celle d'Épidaure. Les constructions que

(1) T.-L., Hist., l. XXXIV, ch. 25.

Leake a vues sur les côtés, et qui n'étaient déjà de son temps que d'informes amas de ruines, ont complètement disparu. M. Leake avait compté soixante-sept rangs de gradins, je n'en ai retrouvé que soixante-deux. Le terrain s'est exhaussé et a recouvert deux gradins en bas. Cinq gradins du haut se sont comme usés et se confondent avec la surface unie du rocher. Il reste donc en trois divisions, séparées les unes des autres par un espace un peu plus large que celui qui sépare les gradins ordinaires, trente-quatre, seize et douze files de gradins. La largeur des gradins est d'un peu plus de deux pieds. Le théâtre est beaucoup plus étroit en haut qu'en bas; et la dernière division semble être une section de sièges supplémentaires. Cela nuit au coup d'œil de l'ensemble, qui n'est pas très-agréable (1). M. Leake, après un long calcul, croit que le théâtre pouvait contenir vingt mille spectateurs; ce qui n'est pas étonnant, puisque Platon parle de trente mille personnes réunies au théâtre de Bacchus à Athènes πλεον ἢ τρισμυριάς. Je ne sais que dire des trente-deux files de gradins rectilignes contiguës au théâtre, et qui semblent la prolongation de l'orchestra à l'Ouest. Ce que je crois pouvoir affirmer, c'est qu'ils sont bien plus modernes et ne faisaient pas partie du théâtre primitif. Les spectateurs n'eussent pu de là apercevoir que très-imparfaitement la scène.

Une ruine romaine en briques, avec traces de

(1) Leake donne au théâtre 450 pieds au plus de diamètre, et 200 pieds à l'orchestra.

voûte, et qui semble avoir appartenu à une basilique, est en face du théâtre et si près, qu'on croit au premier abord qu'elle en a fait partie. En remontant vers Argos, si l'on suit toujours la pente de la montagne, on trouve sculpté sur une pierre du rocher taillée en forme d'autel un homme à cheval, tenant une sorte de lance ou de long sceptre; devant lui est un vase et un serpent. La sculpture, assez soignée, a très-peu de relief et est en partie effacée (1). Une légende, que je n'ai malheureusement pu me faire conter, explique, dit-on, le sujet. Un peu plus loin, mais plus bas, et au point où commence la plaine, un fragment de mur cyclopéen se présente aux regards. La surface des pierres est taillée et même polie par endroits. Deux de ces blocs portent également des sculptures, mais très-effacées. On reconnaît cependant sur l'un d'eux des femmes assises, et on lit au bas : ΛΑ. ΣΙΣΣΑΤΟ.... ΑΙΣΙΧΡΑΤΕΙΑ; phrase incomplète à laquelle je ne vois aucun sens. Vient ensuite une seconde ruine romaine qui n'est remarquable que parce qu'elle a été construite sur des assises helléniques, évidemment à la place d'un ancien temple, et qu'elle contient une galerie intérieure qui ne pouvait servir qu'à aider la supercherie des prêtres rendant les oracles, puisqu'elle est pratiquée dans l'épaisseur d'un mur et communique avec une niche, sur laquelle était sans doute posée la statue du Dieu. On peut voir

(1) Le tout est compris dans un carré de deux pieds de côté environ.

quelque chose d'à peu près semblable à Pompéi.

Nous vîmes, de plus, trois bas-reliefs à Argos. Une Vénus tenant l'Amour par la main, de style éginétique, orne un des jambages de la maison du général Tchocris. Vis-à-vis, dans une cour, sur une pierre de tombeau, est un guerrier à cheval. Dans une autre partie de la ville, non loin de la maison du général Calergis, au-dessus d'une porte, sur un troisième bas-relief d'un pied de haut, sont représentés deux personnages assis, dont l'un boit : un enfant se tient prêt à les servir : un vase est à leurs pieds. Le tout m'a paru assez bien groupé. Je crois pouvoir dire cependant que toutes ces sculptures sont d'époque romaine. Nous n'avons pas vu les galeries dont parle Leake, ce qui ne veut pas dire qu'elles n'existent pas. Quant au prétendu palais d'Agamemnon, dont Châteaubriand fait mention dans l'Itinéraire, je ne sais vraiment ce qu'il a voulu dire, et je crains qu'il ait été trompé par quelque guide. Ce que Châteaubriand fait remarquer avec raison, c'est l'étonnement que l'on éprouve en voyant que depuis si longtemps il ne reste presque plus rien de tant de gloire passée.

Chandler, en 1756, avait déjà trouvé les ruines telles qu'elles sont aujourd'hui. L'on peut croire que les Croisés, au XIII^e siècle, ne virent pas plus de traces de l'antique Argos (1). La *Chronique*

(1) La *Chronique de Morée* dit simplement : « La forteresse d'Argos est située sur une montagne en pente rapide; la ville est considérable et s'étend dans la plaine comme une tente déployée. Les Francs attaquèrent la ville et y pénétrèrent.

de *Morée* le fait supposer, au moins par son silence. Il est vrai que nos aïeux ne s'étonnaient de rien, et que la vue du Bosphore n'a pas arraché, à la même époque, une seule parole d'admiration au naïf historien de la croisade, Guillaume de Villehardoin. Il faut faire un effort sur soi-même pour évoquer tous les noms et tous les souvenirs qui se rattachent à Argos, souvenirs qui naissent au contraire d'eux-mêmes à Tyrinthe et à Mycènes.

Nous ne ferons point l'histoire d'Argos; nous ne pourrions rien ajouter à ce que nous avons dit concernant l'époque anté-historique. L'histoire d'Argos sous la domination dorienne nous entraînerait au-delà des limites que nous nous sommes tracées.

Les monuments que vit Pausanias étaient, en effet, presque tous de cette dernière époque. La ville pélasgique avait complètement disparu. On montrait toutefois un temple d'*Aphrodite* (1), que l'on faisait remonter à Danaüs, et une tête de Méduse en marbre : deux souvenirs orientaux. Il est aussi très-vraisemblable que le culte d'*Apollon-Lycien*, qui peu à peu absorba tous les autres à Argos, était d'importation asiatique et venait de Lycie. Les Doriens, qui avaient pour le Dieu de la lumière un culte particulier, lui donnèrent la prééminence sur tous les autres. Il n'est pas inutile de remarquer que ni à Tyrinthe, ni à Mycène, ni à Némée, nous n'avons trouvé de trace de culte d'Apollon.

Les pâtres de la plaine avaient sans doute tou-

(1) Vénus.

jours eu beaucoup de peine à s'expliquer le rôle important que jouait le Dieu nouveau importé par les étrangers, adopté par les races conquérantes. L'épithète *λυκίος* n'avait même pour eux aucun sens précis : par un procédé très-fréquent chez tous les peuples sauvages, et dont l'histoire de la Grèce primitive offre bien des exemples, la racine du mot mal compris devint l'occasion d'une explication bizarre.

« Danaüs, dit Pausanias, érigea un temple à « *Apollon-Lycien* dans les circonstances suivantes. « Etant arrivé à Argos, il disputa la couronne à « Gélanor, fils de Sthénéus. Ils plaidèrent leur « cause devant le peuple, et chacun d'eux fit valoir beaucoup de raisons en sa faveur. Celles « de Gélanor ne paraissant pas moins bonnes que « celles de Danaüs, le peuple remit, dit-on, son « jugement au lendemain. Le jour commençait à « peine lorsqu'un loup se jeta sur un troupeau « de bœufs qui passait devant les murs de la ville « et attaqua le taureau qui était à leur tête. L'idée « vint aux Argiens d'assimiler Gélanor au « taureau et Danaüs au loup, cet animal ne vivant point avec les hommes, et Danaüs jusqu'alors n'ayant point vécu parmi eux. Le loup « ayant tué le taureau, ils donnèrent la couronne « à Danaüs, et ce prince, imaginant que c'était « Apollon qui avait amené ce loup contre le troupeau de bœufs, lui dédia un temple sous le nom « d'*Apollon-Lycien*. »

Ce conte n'a évidemment aucune valeur mythique et peut nous donner une idée de la naïveté de certaines fables inventées pour expliquer

des faits obscurs aux yeux des populations. On peut cependant en conclure légitimement que le nom des Danaens était associé dans l'esprit des Argiens à celui d'Apollon, et que d'un autre côté peut-être le *loup*, qui joue un rôle comme symbole dans la légende hyperboréenne, était l'animal que l'on mettait aussi à Argos, en dehors même de l'explication étymologique, le plus volontiers en rapport avec le Dieu.

Les monnaies d'Argos portaient d'un côté un A, de l'autre la partie antérieure d'un loup.

Les environs d'Argos : Lerne. — La portion de la plaine d'Argos qui s'étend au delà de la ville, du côté de l'Arcadie et de la Laconie, est peu étendue, mais d'une nature originale et qui doit attirer l'attention du voyageur.

Enfonçons-nous à l'Est, en traversant *Le Diras*. Nous nous dirigeons vers ce que les anciens comme les modernes appelaient *L'échelle*, κλίμαξ. C'est une des routes qui conduisent dans la plaine de Tégée, la plus courte sinon la plus commode. Après quelques minutes de marche, on se trouve déjà au milieu des montagnes, dans une gorge étroite. A droite sont les restes d'un aqueduc romain; un peu plus loin, le *Charadrus*, sans eau, mais avec un lit profond et encaissé, barre le passage. La nature sablonneuse du terrain explique à la fois la profondeur du lit et la sécheresse du fleuve. Les rochers, à droite et à gauche, prennent une teinte rouge brique du plus bel effet. Marchons dix minutes encore, et nous apercevons à droite une caverne à demi-murée durant la guerre de 1820, et qui, dit-on, servit de

refuge à un village entier. Un petit autel y a été élevé à *la vierge de Jérusalem*. La caverne, dont l'entrée est facile à dissimuler, dut être de tout temps un lieu à moitié sacré, refuge des populations opprimées. D'autres grottes moins profondes servent de réservoirs d'eau.

Après une heure de marche, la gorge s'ouvre un peu plus large. L'herbe y croît verte et forte, quelques grands arbres s'élèvent, et l'aspect d'une contrée fertile succède à l'aridité des lieux précédents. De tout côté les bergers couvrent de leurs feux les flancs de la montagne, qu'ils ne quittent que pour venir vendre ou acheter à Argos. C'est là que devaient vivre les vieux Pélasges. Une des grottes était peut-être un temple de Cérés. Dans le fond s'élève presque à pic le rocher dans lequel est taillé l'escalier ou échelle qui a donné son nom aux lieux. Nous nous arrêterons au pied du *Climax*, pour ne pas nous aventurer en Arcadie.

La route du Sud conduit le long du rivage, à travers Lerne, dans les gorges du Parnon, où s'élève aujourd'hui le monastère de *Saint-Luc*, au milieu des débris d'une villa romaine.

La plaine, de ce côté, ne manque pas de fertilité. C'est le seul point de l'Argolide qui soit régulièrement arrosé. *L'Erasinus* que l'on traverse est un torrent limpide et rapide, dont les courants divisés à dessein font tourner aujourd'hui les roues de plusieurs moulins.

L'Erasinus sort, à un quart de lieue de la mer à peine, du sein même de la montagne, et s'élance des profondeurs d'une grotte assez vaste pour

que les chèvres puissent y trouver abri. Les anciens croyaient, et cela paraît certain aujourd'hui, que les eaux venaient souterrainement du lac Stymphale d'Arcadie. La grotte est divisée par une muraille artificielle en deux parties distinctes. Taillée naturellement en forme d'ogive et entourée de verdure, l'entrée en est pittoresque. Les anciens avaient consacré les lieux à la *Héra* de Stymphale. Et c'était à Stymphale que l'on allait chercher le feu sacré qui brûlait sur l'autel de la déesse, à *Lerne* : ce qui nous transporte de nouveau au milieu des Pélasges. L'eau sort avec une telle abondance et une telle force, que nulle part le torrent n'est aussi impétueux qu'à sa naissance. De tous côtés des petits champs de blés, des vignes, des prairies émaillées de beaux coquelicots rouges, et remplies de tourterelles respectées du paysan et dont le voyageur s'approche presque jusqu'à les toucher sans éveiller aucune crainte en elles, animent et égaiant le paysage. Les montagnes serrent peu à peu la plage de plus près. Le terrain devient marécageux. Nous sommes à *Lerne*.

Si l'on peut avoir quelque doute sur la nature primitive du terrain de *Némée*, le doute est absolument impossible pour celui de *Lerne* : les dix ou douze bras de l'*Erasinus*, les sources nombreuses qui sourdent çà et là, les marais encore existants, sont un témoignage irrécusable de la nature primitive du pays. Toutes ces côtes paraissent s'être élevées avec le temps : qu'étaient donc quand elles étaient plus basses ? Il ne me paraît pas douteux que des travaux de cana-

lisation habilement ménagés aient pu seuls rendre habitable et fertile cette longue plage qui s'étend de l'*Erasinus* aux derniers marais de *Lerne*. La lutte des races civilisées contre ces obstacles longtemps renaissants fut symbolisée dans la *lutte d'Hercule contre l'hydre aux têtes renaissantes*.

FIN.

TABLE.

	Pages.
CHAPITRE I. — D'Athènes à Eleusis. — Les mystères de Cérés.	1
CHAPITRE II. — Eleusis : Position de la ville moderne et de la ville ancienne, ruines.	16
CHAPITRE III. — La Mégaride.	44
CHAPITRE IV. — Les abords de l'Argolide. — Aspect général du pays.	75
CHAPITRE V. — Les villes des côtes. — Piada. — Épidaure.	86
CHAPITRE VI. — De Damala à la plaine d'Argos. — Hiéron d'Esculape.	135
CHAPITRE VII. — La plaine d'Argos.	169
CHAPITRE VIII. — Nauplie et Tirynthe.	175
CHAPITRE IX. — Des premiers habitants de l'Argolide et de leurs relations avec l'Asie-Mineure, la Phénicie, l'Égypte et les diverses contrées du Nord de la Grèce.	194
CHAPITRE X. — Le temple de Héra et culte de la déesse.	242
CHAPITRE XI. — Mycènes.	258
CHAPITRE XII. — Argos et Lerne.	284